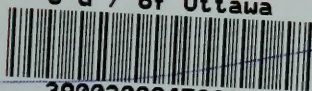


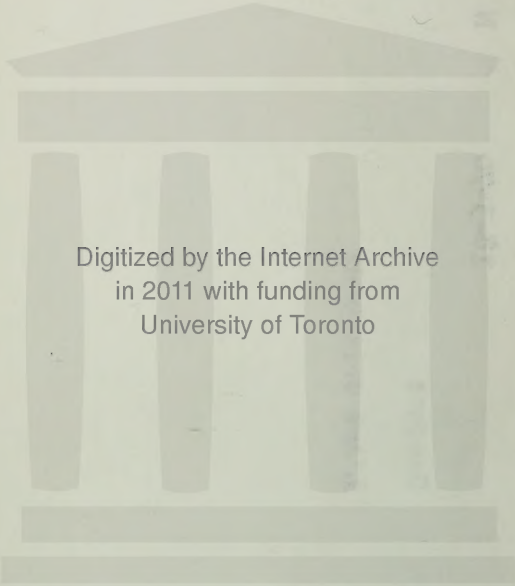
U d' / of Ottawa



3900300247880



20-4-70



Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

724.

**L'ART VAINQUEUR**

DU MÊME AUTEUR

---

- L'Arbre et les Vents*, poèmes.  
*Les Chants Séculaires*, poèmes.  
*Les Printemps*, poèmes.  
*Le Paradis retrouvé*, poèmes.  
*Les Hymnes*, poèmes.  
*Dionysos*, tragédie lyrique.  
*Tu ne lueras point...*, roman.  
*Les Bienfaits de la Guerre*.
- 

EN PRÉPARATION

*La Renaissance française.*

JOACHIM GASQUET

---

# L'ART VAINQUEUR

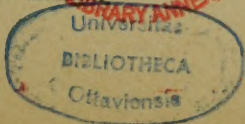
Le chant et les mœurs, c'est l'âme  
irréductible d'un peuple.

GEORGES VALOIS.



PARIS  
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE  
3, PLACE DU PANTHÉON, 3

uOttawa  
MCMXIX  
LIBRARY ANNEX  
Universitas



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
SUR VERGÉ TEINTÉ DES PAPETERIES LAFUMA  
FILIGRANÉ AU MONOGRAMME  
DE  
LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE  
50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS A LA PRESSE

PN  
1136  
• G3  
1919

Copyright 1919, by Société française d'Édition et de Librairie,  
propriétor of Nouvelle Librairie Nationale

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays



*Au Lieutenant-Colonel*

*RENÉ QUINTON*

*Au Soldat,*

*Au Lyrique,*

*Au Savant.*

*Il y a une loi de constance lyrique qui tient les sociétés en vie et qui, tant qu'elle persiste, ne serait-ce que dans quelques hautes têtes, empêche celle élite et son peuple de mourir. J'ai essayé dans cette série de cinq leçons, faites ce printemps, — le printemps de notre Victoire, — aux étudiants de l'Institut d'Action française, de dégager aussi précisément que je l'ai pu, les bienfaits positifs de cette belle loi.*

*En préparant ces leçons je n'ai cessé de songer à vous, à vos travaux, à votre vie guerrière, à cet exact et lyrique génie qui donne une telle force à tout ce que vous pensez et à tout ce que vous dites et qui fait de vous, mon cher ami, avec Frédéric Mistral et Charles Maurras, un des plus riches et des plus significatifs exemplaires d'humanité qu'il m'ait été donné d'admirer et d'aimer.*

*Tout ce qu'il peut y avoir de fécond et de sûr dans ces pages leur vient de vous. Il est donc naturel que je vous prie d'en accepter la dédicace. N'êtes-vous pas, d'autre*

*parl, un de ceux qui sentent le mieux en quelle époque merveilleuse nous entrons. Selon les principes qui ont toujours dirigé votre vie, est-ce que, dans tous les ordres de la recherche aussi bien technique que spéculative, chacun, dans notre pays, n'abandonne pas le superflu qui nous égara si longtemps, pour aborder l'essentiel? On va droit au vrai, au caractéristique, au substantiel. Ce que vous apportez dans la science, ce qu'apporte un Louis Bertrand dans le roman, un Xavier de Magallon et un Charles Derennes dans la poésie, un Elie Faure dans l'histoire et la critique d'art, un Georges Valois dans la morale et l'économie politique, un Jacques Maritain dans la philosophie, ce que nous voyons s'épanouir avec tant de promesses joyeuses dans la printanière éclosion de notre jeune peinture et de notre jeune musique, cette restauration des grands sujets, des larges perspectives, la pleine harmonie de la fresque remplaçant les papillements de l'impression et la puissance inductive de la raison se substituant aux hasards approximatifs de l'intuition, ce dégoût du convenu et cette soif de l'invention qui vont de pair avec le respect des formes traditionnelles, le souci de haut réalisme et de composition, d'ordre constructeur et de vérité passionnée, de renaissance lyrique, en un mot, — c'est l'esprit même de la Victoire. C'est le grand Rythme français dont nous reprenons conscience.*

*L'âme de notre terre se reprend à vivre sa vraie vie, elle quitte les errances et les plaisances du devenir pour se placer résolument au sein de l'Être, et de là tout voir, tout émouvoir par rapport au seul Réel, au Permanent. Instaurer toutes choses en l'Être et en l'Intelligence, la guerre le lui a enseigné : l'imagination et le cœur qui sont tant, sans l'Intelligence ne sont rien. N'est-ce pas l'Intelli-*

---

*gence qui, en fin de compte, peut le mieux amener l'homme au seuil de cette certitude où l'être et la connaissance ne font qu'un. Et c'est de certitude que nous avons faim, avant et après tout.*

*Durant toutes ces leçons, j'ai essayé de montrer que l'Intelligence est la profonde créatrice des rythmes. Le poétique, pourrait-on dire, c'est l'inintelligible que l'émotion rend vivant et que les rythmes s'évertuent à conserver. Il y a là une loi de constance lyrique. Il y a là une vérité lyrique des choses. Puissé-je en avoir donné le goût à quelques-uns de ces ardents visages auxquels s'adressaient surtout mes leçons — comme vous, mon cher ami, m'en avez si fortement fait éprouver, un soir, le sentiment, en me lisant le grand monologue de Cinna devant ce torse antique que vous avez découvert, et où continue, après tant de siècles, à s'épanouir, sous la vétusté du marbre, la fleur sereine du génie grec.*



I

L'ÉTAT DE VERTU POËTIQUE DES PEUPLES  
VICTORIEUX

## PREMIÈRE LEÇON

# L'ÉTAT DE VERTU POÉTIQUE DES PEUPLES VICTORIEUX

I. *Rôle civilisateur de la poésie.* — Les grands poètes fixent l'état de victoire où se trouvait leur peuple au moment où ils vivaient. — Salamine. — Le 11 novembre 1918. — Virgile et le triomphe d'Auguste. — Charles Maurras et la bataille de la Marne.

II. *Humanité du poète.* — Les grands poètes classiques sont optimistes. — Pessimisme des romantiques. — Incompréhension de la poésie, aux basses époques. — Qu'est-ce qu'un poète ? — Rencontre de la raison et de la sensibilité.

III. *Fonction créatrice du lyrisme.* — Le rythme ; les formes. — Les larmes. — Liberté du poète. — Il érige sa sensibilité en loi. — Il chante l'Homme. — Synthèse dans la Tradition. — Conclusion.

# L'ART VAINQUEUR

---

Messieurs,

en lisant avec vous et en commentant, au cours de ces causeries, quelques-uns des plus incontestables témoignages de la grandeur et de la poésie humaines, je ne m'abandonnerai pas seulement à une rare et précieuse joie, une des plus hautes, je crois, que nous puissions rencontrer durant notre passage sur cette terre, — je poursuis un but. Et ce but, je veux tout de suite, et avant tout, vous le proposer, vous le définir d'un mot. Je voudrais restituer au lyrisme sa place. Ici encore, dans l'ordre qui nous occupe, comme dans tous les ordres de la pensée et de l'action, si nous voulons vraiment sortir de l'ère des erreurs et décidément profiter de la Victoire, il nous faut substituer le principe de l'Être à la notion du devenir, — comme à l'intelligence en philosophie, à l'autorité en politique, redonner en art au lyrisme sa place.

Il y a une vertu lyrique des âmes ; il y a une vérité lyrique des choses. Il y a une vertu et une vérité lyriques des œuvres. Je voudrais que nous arrivions à dégager et à établir cette proposition, — très féconde, si on en tire toutes les conséquences,

féconde autant et plus peut-être dans l'ordre politique et dans l'ordre moral que dans l'ordre littéraire, — cette proposition que la poésie, entre tous les arts, est l'art royal par excellence et qu'en elle réside une de ces vertus créatrices qui empêchent les peuples de mourir.

Ce n'est point, je me hâte de vous rassurer, que j'assigne romantiquement au poète un rôle usurpé, et comme appris, de prophète, de mage, à la Hugo, de conducteur de foule. Bien au contraire. Et nous ne laisserons jamais passer dans ces leçons l'occasion de combattre cette prétention, dont on ne sait si elle est plus dangereuse ou plus ridicule. Nous laisserons, au pied de leur Babel, tous ces chanteclers invoquer leur aube de carton. Le lyrisme fuit la rhétorique et l'utopie. Il n'a d'autres soucis que le rythme, le chant, l'intime réalité. C'est dans l'essence même de la poésie, dans l'âme atteinte de tout vrai poème, que nous découvrirons sa vertu sociale, — et alors même, et alors le plus souvent, que le poète, dans sa libre et joyeuse fantaisie, dans son chant le plus ailé, son inspiration la plus intime, se croyait lui-même à mille lieues de tout rôle comme de tout sentiment utilitaire. Malherbe, le grand Malherbe, avait coutume de dire en souriant qu'un bon poète dans l'État n'avait guère plus d'importance qu'un bon joueur de quilles. Et nous verrons cependant quelle pénétrante influence ses odes ont exercée dans le développement de la pensée et de l'ordre



français, — comme nous essaierons de montrer la place que tiennent un Homère, un Sophocle, un Pindare, dans l'histoire de notre civilisation méditerranéenne, comme nous marquerons l'importance que nous devons attribuer, de notre point de vue, aux œuvres d'un Virgile ou d'un Horace dans l'établissement de la paix romaine.

Plusieurs d'entre vous, Messieurs, ont peut-être remarqué déjà le trait que tous ces poètes ont en commun ; car vous pensez bien que je ne les ai pas cités au hasard. Grecs, latins ou français, et quelles que soient les circonstances de l'époque où ils chantèrent, un même trait se présente pour caractériser ce moment ; ils ont chanté dans une heure héroïque, à un tournant glorieux de l'histoire de leur peuple, de leur race, à une minute d'expansion victorieuse de leur cité. J'attire tout de suite votre attention là-dessus. Car ce que je vais m'efforcer de démontrer aussi, dans cette suite de causeries, c'est que cette sorte de vertu morale, de fécondité politique, qu'à toutes les époques nous allons trouver intimement unie à l'âme de tous beaux poèmes, leur vient justement de ceci : qu'ils sont l'expression la plus parfaite de cette souveraineté humaine, de cet état victorieux de l'être où se trouvaient, au moment où ils furent conçus, les hommes, d'abord, qui les chantèrent, et l'élite des hommes qui les comprirent et les aimèrent, l'élite du peuple auquel ils s'adressaient.

On pourrait dégager cette loi : les grands poèmes, et vous m'entendez bien, ce n'est pas de leur longueur, de leurs dimensions apparentes que je parle, mais de leur beauté essentielle, de leur souffle créateur, de leur grandeur lyrique, n'eussent-ils que quatorze vers comme tel sonnet de Ronsard, ou même que dix-sept syllabes comme tel haïkaï d'Issa, — la plupart des grands poèmes fixent un état de victoire, marquent glorieusement, dans sa plénitude, sa fécondité, sa beauté, une des étapes de l'Homme, créent un de ses styles. Oui, ils atteignent, établissent un style nouveau de l'Être, fondent un de ces styles humains où vont s'ordonner, pendant des siècles, les sensibilités, les sentiments, s'inscrire les intelligences ; ils suscitent et répandent une nouvelle manière de sentir et de penser, un style, une forme, où, comme on a pu dire que le Parthénon était le moulage du cerveau grec, une race va prendre conscience d'elle, d'elle et du monde, d'elle et de son destin, et radieusement les imposer, cette conscience et ce destin, aux autres.

Un grand poème, oui, c'est, comme se le proposait l'auteur de *La Maison du Berger*, « mettre en scène une pensée épique ou philosophique ou dramatique » ; c'est, comme le demandait plus romantiquement Musset, « faire une perle d'une larme », c'est-à-dire condenser, apaiser, immortaliser un des fugitifs sentiments, une des passions qui déchirent le cœur de l'homme ; c'est, surtout, comme dans la

coupe de Mistral, verser à pleins bords, verser à flots les enthousiasmes et les énergies des forts, en chantant tout ce qui vit, car la poésie, « c'est elle, l'ambrosie qui transforme l'homme en dieu ». Un grand poème, c'est tout cela ensemble, c'est, Messieurs, une âme de victoire s'incarnant dans un corps, un organisme digne d'elle. C'est de l'être fixant du devenir. C'est de l'Intelligence qui se révèle. C'est de la lumière qui se fait chair. C'est de la matière qui se hausse à l'esprit et de l'esprit qui devient matière, matière chantante, vie. C'est l'état lyrique de toute une cité, l'exaltation d'un peuple s'emparant d'un cœur, d'un esprit, dans une minute parfaite, et s'exprimant par lui, se traduisant en images exactes, transfigurées, transfiguratrices. C'est de la gloire qui se fait beauté. C'est Sophocle, à seize ans, dansant sur la plage de Salamine, et notez que dans l'aube du même jour Euripide naissait, Eschyle concevait *Les Perses*, Simonide composait son élégie triomphale, — c'est Sophocle, à seize ans, chantant et dansant le pæan sur le sable de Salamine et voyant sur la mer s'abattre la Victoire, et se donnant à elle,

Me voici, je suis un éphèbe...

et gardant à jamais, dans tout son sang, le frémissement de ces ailes et, dans toute son œuvre, la sérénité de ce sublime jour.

Me voici, je suis un éphèbe,  
Mes seize ans sont d'azur baignés...

Vous connaissez tous la délicieuse chanson... Mais qu'ai-je besoin d'invoquer Sophocle et de remonter à Salamine ? Ne venons-nous pas, nous aussi, en face des Barbares écrasés, de connaître cet immense état de vertu poétique, ne venons-nous pas de communier tous dans la même patriotique extase, emportés en plein ciel de la race, n'avons-nous pas respiré l'air de la délivrance, l'évidence de la force et de l'harmonie, le sentiment de la victoire ? N'avons-nous pas reçu au visage le souffle même de l'esprit ? Après quatre ans de souffrances, de méditations enragées, n'avons-nous pas atteint ces purs sommets où naissent les hymnes, d'où les strophes prennent leur vol, où vit, respire naturellement la poésie ? Nous qui avons vécu le poème, la fête épique, la française, la mondiale journée du 11 novembre 1918. Ah ! les chantantes heures ! Dussions-nous persister mille ans, — la vie normale d'une belle strophe, — n'est-ce pas qu'elles ne pourront plus sortir de notre mémoire, ces divines heures ! Revoyez-les, écoutez-les, revivez-les, dans toute leur ampleur, leur frémissement intime, — leur signification. Si vous voulez sentir comment naît un poème, se constitue la loi vivante, l'âme rythmique d'un grand poème. Rappelez-vous Paris, tout Paris accouru sur ses places, autour des monuments qu'il battait de ses flots délivrés, Paris

frémissant et grave, délirant et contenu, si noble, les visages pâles, les balcons tourbillonnants de drapeaux, ces rangs de cœurs pressés qui ne s'ouvriraient que pour laisser passer les joujoux monstrueux, les canons boches, les canons conquis dont s'amusait le peuple, — et surtout pour en dégager le lyrisme, y amplifier votre propre ferveur, rappelez-vous ces processions muettes et, avant les liesses du soir, ces foules religieuses sur les boulevards, — avant les bals, les camions pavoisés de la nuit, retrouvez, au blanc soleil, au doux soleil d'automne voilé de deuil épique, retrouvez dans les reflets visibles du Louvre et des quais triomphaux, au cœur de la Seine, ce qui se mêlait d'antique gloire invisible, et perceptible pourtant, de présent ébloui, d'avenir pressenti. Dominant les houles renouvelées de leur peuple, les Pères de la Race étaient là. Et vous... ah ! faites-les revivre, un instant, au meilleur de vous-mêmes, ces grandes heures génératrices. Ne vous semble-t-il pas que votre sang s'y soit empourpré à une source plus haute ? Oui. Et ai-je encore besoin de vous dire pourquoi ? C'est ainsi que naissent les mythes. Vous avez assisté à la naissance mystérieuse, à la fête pathétique. A la rencontre nuptiale d'un peuple avec sa gloire. Chacun de nous, dans l'attente de l'épinicie, mais où était Pindare ? — à cette heure décisive du monde, dans la pure ivresse de ce jour, chacun de nous, individuellement, en se fondant dans la joie frater-

nelle des autres, en y prenant conscience de son triomphe, — de son être minime, de son triomphe infime dans l'immense triomphe de sa race, — atteignait comme naturellement cet état de vertu poétique dont je vous parlais, partageait l'émotion, créait la vision de notre avenir, se promettait lyriquement de tout faire pour s'y maintenir, participait, en un mot, à cet état de grâce, d'inspiration politique, patriotique, où prennent vie les poèmes.

Sainte-Beuve, Messieurs, dans sa grande étude sur Virgile, n'a pas manqué de marquer fortement au passage une de ces hautes heures de l'univers. Je veux relire avec vous cette page fameuse. Auguste vient de remporter contre Antoine la victoire d'Actium, il a soumis l'Égypte, il rentre à Rome en triomphe. C'est la fin des guerres civiles. On se précipite à sa rencontre, et dans ce délire de paix enfin venue on jette à ses pieds, dit Sainte-Beuve, tous les pouvoirs comme à un libérateur et à un dieu. Et il continue :

« Il s'est vu, dit-il, à certaines heures du monde, de ces moments extraordinaires où toute une nation épuisée, haletante depuis des années, depuis des demi-siècles, aspirant à un état meilleur, se tourne ardemment vers l'ordre, vers le repos et le salut, par une sorte de conspiration sociale, violente, universelle, mais nul moment n'a été plus solennel, plus marqué par une convulsion, par une crise publique de ce genre, que cet ancien et premier

retour d'Égypte et d'Orient, cette rentrée d'Auguste triomphateur et pacificateur dans Rome : depuis Brinde où il débarqua, jusqu'à la ville éternelle, sa marche au milieu du concours des populations n'était qu'un triomphe. Plus rien d'Octave n'était plus : l'ère d'Auguste avait commencé. »

L'ère d'Auguste ! Il avait trente-trois ans, était en pleine force, en pleine puissance d'intelligence et de volonté, en pleine beauté, dans toute la fleur virile de son génie et de son triomphe. Ce triomphe de tout un peuple incarné dans un homme dura trois jours. On célébra durant plusieurs autres jours des jeux de toute espèce. Excusez m'en, Messieurs, mais en passant je ne puis m'empêcher de songer par contraste à notre retour à nous, à la démobilisation des vainqueurs des deux Marnes, par petits paquets, sans drapeau, sans lauriers, sans accueil... que, sur les murs des mairies, les accusations sacrilèges des rhéteurs contre ceux qui nous menèrent à la victoire... Sainte-Beuve décrit les fêtes romaines, et il ajoute :

« Le jour, où, pour le triomphe d'Auguste, on célébrait ces jeux au Cirque, et où Virgile, ayant accompli le chef-d'œuvre de ses *Géorgiques*, venait sans doute de Naples à Rome pour être témoin de tant de magnificences ; ce jour-là, où il ressentait en lui, dans cette âme de poète qui est au plus haut degré l'âme de tous, cet immense besoin de paix et de félicité dans la grandeur, qui était alors le cri

impérieux de tout le monde romain, — besoin de paix si puissant et si véritablement sorti des entrailles de la terre, que le savant et pieux Tillemont n'a voulu y voir qu'une soif instinctive et un pressentiment de cette autre paix divine qu'allait apporter dans l'ordre moral le Sauveur du monde ; — ce jour où le temple de Janus enfin était fermé, ce qui ne se voyait que pour la troisième fois depuis la fondation de Rome (non pas qu'il n'y eût encore quelques troubles en Espagne, dans la Gaule et ailleurs, mais cela, dit Tillemont, ne se considérait pas dans la grandeur de l'Empire) ; — ce jour-là, Virgile sentait déjà flotter en lui le cadre et le monde de son *Enéide*, et, s'il fallut un mot d'Auguste pour l'y décider, ce mot ne fit qu'éclairer à ses propres yeux son désir, lui en donner le courage, et illuminer rapidement en lui le chaos fécond qui aspirait de soi-même à la lumière. »

Nous touchons ici au mystère de la création poétique. Et c'est justement cette sorte de chaos fécond qui flotte ainsi dans l'âme des poètes avant qu'ils l'ordonnent dans quelque grande œuvre, que je voudrais essayer de débrouiller avec vous, d'amener à la lumière, pour en dégager la vertu, la vertu lyrique. Nous entrons dans une de ces hautes époques où, comme dans la Rome d'Auguste, le monde a soif d'unité. Je ne voudrais pas dire que ce sont les poètes qui réalisent pleinement cette unité, mais cette unité ne s'est jamais réalisée sans



eux. Je ne puis pas plus concevoir le xvii<sup>e</sup> siècle sans Malherbe que le xx<sup>e</sup> sans Maurras. Notre pays sent aujourd'hui le besoin d'une unité politique comme, avec Louis XIV, il sentit l'impérieuse nécessité d'une unité religieuse. De ce désir d'ordre qui disciplina notre xvii<sup>e</sup> siècle, vous savez quelle admirable littérature est sortie. Ou plutôt, Messieurs, vous savez bien de quels désirs de Ronsard, de quelles inventions de Corneille, de quelle discipline malherbienne, de quelle méthode cartésienne, de quelle ample et frémissante certitude où Bossuet, Racine et Poussin ne font plus lyriquement qu'un, la majesté de l'ordre français est sortie. La victoire de 1918 met la France en face d'une nécessité analogue. Le romantisme politique et littéraire qui naquit de la Révolution, l'anarchie de pensée qui ravagea les meilleurs élans du xix<sup>e</sup> siècle, ne lui suffirent plus. Elle en a assez des apparences. Au dilettantisme qui mettait son stérile plaisir à poursuivre, en tout, les seuls chatoiements du devenir, elle préfère la volonté et l'intelligence unies qui s'appliquent à pénétrer les réalités, la substance de l'être. On pouvait le constater déjà en suivant la direction des divers mouvements qui, depuis le début du siècle, travaillaient la pensée et le besoin d'action des générations montantes, celles qui ont fait la guerre. Un sens nouveau, un sens classique de la grandeur était en elles.

Qu'elles s'éloignent de la démagogie épuisée avec

la robustesse de foi et le patriotisme chrétien de Charles Péguy ou du symbolisme tari avec l'inspiration omnisciente et le paganisme baptisé de M. Paul Claudel ; qu'elles renouent la tradition d'Athènes et de Versailles avec M. Louis Bertrand ou avec Jean Moréas, toutes se rencontrent dans le même culte d'ordre catholique et de charité française que parachève, avec une fermeté inconnue depuis Malherbe, *la Bataille de la Marne*, l'ode historique de M. Charles Maurras. Quel architecte de la France, quel décorateur à qui ne manquait que sa muraille. Son palais est bâti. Plus rien ici de révolutionnaire. Plus l'ombre de romantisme, ni politique, ni littéraire. La pensée vraie, l'image et l'histoire unies, le rythme immortel. Un arc de strophes où l'armée et les siècles peuvent passer, un Louvre chantant où la majesté royale peut s'asseoir... Je ne connais rien de plus dense.

La Montagne de la Victoire  
Donne son souffle à nos drapeaux,  
A sa voix deux mille ans d'histoire  
Sortent en criant des tombeaux !...

La voilà, notre naissante *Enéide*. Et c'est la Marne, à défaut d'Auguste, qui a dit le mot nécessaire pour illuminer d'un coup le chaos fécond qui aspirait à la lumière. Mais c'est ce chaos qu'il nous faut étudier. Rien n'est plus ineffable, je le sais, et il est très périlleux d'aborder ces nuancés problèmes avec la

précision que vous seriez en droit d'exiger en toute autre matière. Plus que les autres ils dépendent de l'atmosphère intellectuelle et morale qu'ils ont à traverser. Leur solution dépend beaucoup de l'art avec lequel on les présente. En vous demandant toute votre indulgence et toute votre attention, je vais essayer pourtant de les résoudre avec vous ; car je crois que si nous parvenions à y voir clair dans tout cet ordre de création, nous fixerions, du même coup, tout un côté fuyant de la vérité politique, de la matière sociale.

Les poètes, Messieurs, les écrivains peuvent tout le bien, ils font souvent, trop souvent tout le mal. Ils s'appellent Homère, Platon, Descartes, Corneille, Mistral ; ils s'appellent aussi Rousseau, Kant, George Sand ou Tolstoï. Il y a les victorieux, les fils de la Tradition, des époques ou des doctrines fortes, ceux qui se plaisent à décrire les réalités de l'être, les grands états passionnés de l'âme, de la nature subjuguée, de l'homme héroïque, les grands lieux communs de l'espèce, ceux que je serais sollicité d'appeler optimistes, encore qu'ils ne le soient pas toujours en apparence, ni dans les constations de la vie d'où ils partent, mais je les dis optimistes par opposition aux vaincus, aux révoltés, aux contempteurs de l'espérance, qui ont de l'homme et du monde une vision toujours pessimiste, une conception avilissante, bornée, ennemie des lieux communs, car ils sont fils des époques et des milieux de défaite et de

décadence, ne se complaisent que dans les cas morbides et désespérés, dont on ne peut sortir que par l'ignominie ou le suicide.

J'appelle classique, disait Goëthe, ce qui est sain et romantique ce qui est malade. Oui, il y a les classiques, fils de la victoire et de la santé qui, comme la plupart des anciens Grecs, cherchent à réaliser sans cesse l'idéal d'éternelle jeunesse, de renaissance activité où se complaisent leurs pensées ; et les romantiques, fils de la déroute ou de la révolte qui, toujours tristes devant leurs désirs avortés, vont maudissant la nature écrasante et les dieux perfides, sans voir, comme Madame Bovary, cette disproportion toujours croissante entre ce qu'ils rêvent et ce qu'ils font, entre ce qu'ils conçoivent et ce qu'ils ne tentent même plus de réaliser. Le vrai fond du pessimisme n'est pas tant de gémir que de croire que les choses sont mal comme elles sont, et de prendre à cette constatation sacrilège je ne sais quelle jouissance orgueilleuse ou chagrine. Mais pour bien les connaître, les uns et les autres, dans leur utilité politique ou dans leur nuisibilité sociale, comme nous allons tenter de le faire ici, c'est dans le travail encore confus et comme tout mêlé de leur inspiration qu'il faut les surprendre, classiques ou romantiques, s'il est vrai que c'est là que nous pourrions le mieux atteindre dans leurs sources le bien ou le mal dont leurs œuvres sont capables.

Essayons donc, Messieurs, d'apporter dans ces

choses du sentiment, de la sensibilité, de l'imagination, dans ces domaines de l'invention et de la beauté, le plus de rigueur, le plus de précision, le plus de logique que nous pourrons. Tentative audacieuse, vous ai-je dit, car en y touchant on risque de décolorer l'aile des papillons comme de stériliser le pollen des fleurs. Mais que voulez-vous ? De même que nous ne pouvons connaître les lois de la vie qu'en les fondant sur l'étude des êtres vivants, de même nous ne pouvons pénétrer les mystérieuses analogies de la vérité poétique qu'au moyen d'images qui en participent. Dans sa *Défense de la poésie*, Shelley prétend que tous ceux qui ont opéré quelque important changement dans l'opinion sont nécessairement poètes, parce que leurs périodes étant harmonieuses et sympathiques elles contiennent en elles-mêmes les éléments du vers et l'écho de l'éternelle musique. Pareillement, comme aux lois dernières de la logique doivent obéir les formes traditionnelles de toute poésie, nous devons pouvoir parler de toute poésie en logiciens aussi. C'est très périlleux, oui, — ce n'est pas impossible.

Mais, et je ne crains pas de vous le répéter, je ne crains pas d'insister, — il ne faut pas oublier que la clarté que vous êtes, que nous sommes en droit d'exiger en toute autre matière, cette clarté déductive n'est pas du même ordre, de la même qualité persuasive, si je puis dire, que celle que nous attendons de l'art. Dans les sciences elles-

mêmes, d'ailleurs, la sorte de clarté que beaucoup voudraient imposer à la vérité demeure souvent d'une espèce trop démonstrative, toute didactique. Il paraît à certains que toute chose n'est en son expression que prétexte à enseignement. Ils ne se préoccupent que de cela. — « Qu'est-ce que cela prouve », demandait le géomètre qui assistait à *Iphigénie*. Et, cousin germain de ce géomètre, il y a un bibliothécaire dans les *Lettres persanes* auquel Montesquieu prête cet étrange propos : « Voici, dit-il, les lyriques que je méprise autant que j'estime les autres, et qui font de leur art une harmonieuse extravagance. » Nous retrouverons ce bibliothécaire.

Que de gens, à qui manque tout don de spiritualité, sont comme lui fermés à tout élan, à toute beauté lyrique. Ils n'ont aucun sens des analogies, des correspondances. Ils ne découvriront jamais ces rapports invisibles qui rapprochent dans la même image, unissent dans la même idée les objets les plus éloignés en apparence. Sous cette apparence courent pourtant des lois profondes, vivent des rythmes réels. Et pour les atteindre il y a une imagination créatrice. Il y a une substance poétique de l'Être, une vérité lyrique des choses. Elle échappe à beaucoup. Le poète s'en empare, et trop souvent, hélas ! au milieu de l'incompréhension générale. Car le poète, âme de victoire, ne vit pas toujours aux époques victorieuses de la Cité. Il peut venir en des temps de défaite, de dépression sociale, il essaie alors de susciter cet état

de compréhension victorieuse au fond de lui-même, mais c'est avec je ne sais quel vertige sur lequel son œuvre vit penchée, et cette œuvre en est toute enfiévrée, et comme traversée, secouée d'éclairs sombres.

Un de ces créateurs, un des maîtres de notre siècle et qui, plus que personne, avait ce sens de la victoire, lui qui, hélas ! n'a pas pu voir la nôtre, lui né pour la magnifier en quelque immortel monument, Rodin avouait, un jour : « Un artiste ne doit pas s'inquiéter de n'être pas immédiatement compris. Il lui suffit de se comprendre lui-même, c'est-à-dire de ne rien admettre de contradictoire dans son esprit. Si ses contemporains n'entendent pas aussitôt ce qu'il leur révèle, peu importe. Ils finiront par l'entendre. Car les hommes sont tous faits de même. Et les sentiments que l'un d'eux éprouve profondément, il est impossible que les autres ne les partagent pas tôt ou tard. » C'est Rodin qui parle, c'est-à-dire quelqu'un qui a le sens de sa pleine maîtrise ; et il parlait, en somme, à des vaincus, pour des vaincus. Il ne peut désespérer de la revanche immanente, il ne peut désespérer d'être compris un jour. Il sait que non seulement une œuvre, mais une chose, une idée, une loi peuvent être vraies, belles, sans le paraître immédiatement.

La solidarité intime, la solidarité émotive de toutes les parties mutuelles qui font une, vivante, cette chose, cette idée, cette loi, ce qui constitue proprement leur âme de vérité, de beauté, le lyrique la

perçoit d'un coup, synthétiquement, dans un enthousiasme, un élan sympathique de toute son âme, sa solidarité à lui ; le savant la dégage lentement, par une pénétrante analyse. L'indifférent l'ignore à jamais. Que de gens chaque jour vous pourriez voir passer insensibles devant la fontaine des Innocents ou la colonnade du Louvre, ou comme le géomètre assister impassibles à *Athalie* ou à la Neuvième Symphonie. Pour leur en faire sentir la beauté, pour leur en faire saisir la vérité, pour les leur démontrer, il faudrait sans doute ramener ces grandes œuvres à un exemplaire banal, les conformer à un type convenu, c'est-à-dire les déformer, les fausser, les enlaidir.

Un sonnet d'Albert Samain est accessible à tout esprit moyen ; comparez-lui tel sonnet de Mallarmé ou de Ronsard, vous verrez le gouffre qui sépare l'art de l'artifice et l'impossibilité de combler cet abîme autrement que par l'émotion, la perception directe, intime, de la splendeur verbale, du sentiment décoratif des mots. Pareillement, essayez d'accorder les pleurs aisés, et que chacun entend sans effort, d'une page rimée de M. Henri Bataille, par exemple, à la mélodie profonde d'une Stance de Jean Moréas. Il y a entre les deux je ne sais quel silence que le cœur doit traverser pour pouvoir s'abandonner à cette musique de l'âme amère que seuls les vers de Moréas pourront lui révéler.

La qualité dernière d'une œuvre d'art est secrète. L'évidence dernière de la vérité est intime. C'est



l'homme qu'il faut accorder à l'œuvre, c'est l'être ordinaire qu'il faut accorder au génie, qu'il faut amener à l'état de vertu créatrice où vit habituellement le génie. C'est le peuple de l'arrière, si j'ose cette comparaison, qu'il faut amener à l'état héroïque où vit le peuple des tranchées. C'est l'être anonyme à qui il faut donner conscience de sa personnalité, c'est l'indifférent à qui il faut donner le goût, la sensation de la victoire. Le génie vit constamment dans cet état victorieux.

Ce n'est pas à dire, et bien au contraire, qu'il manque de cette logique dont nous parlions et que les incompréhensifs sont trop souvent tentés de lui refuser, — de ce bon sens qui, selon Descartes, est la chose du monde la mieux partagée. Quelle aimable excuse pour ceux qui s'en octroient le monopole et s'en targuent pour se détourner de toute œuvre assez impertinente pour ne les point refléter aussitôt. Mais qu'ils prennent garde. Le poète, et une fois pour toutes entendons sous ce mot l'artiste créateur, le vrai, le grand poète, et non le versificateur, — le poète a une plénitude de logique, de puissance intellectuelle, un maximum de réflexion. Mais ce qui constitue proprement son génie commence précisément là où s'arrête la logique, la réflexion des autres. Poétiquement, toute cette intelligence, nécessaire, indispensable, toute sa culture, toute son intelligence ne serait rien, sans cet élément créateur, cette vision intensive qui en jaillit. Il voit.

Le poète est un voyant. Il voit. Il voit sa musique intérieure. Il entend cet univers extérieur qui lui apparaît. Comment vous dire, Messieurs ? Il entend et il voit. Il voit des rythmes, il entend des formes. Et tout cela, dans les mots chantants qui le peignent, pour son intelligence ne fait plus qu'un. Il voit ce qui est. Son intelligence appréhende l'être. Il se sent adéquat à la réalité. Le devenir en lui touche à l'être. Le monde se fait idée. Il voit les idées, les formes mélodiques ; et dès qu'il s'en empare, qu'il touche le point le plus haut où son imagination, soutenue par sa raison, puisse atteindre, il laisse son intuition vivre, son émotion emplir ces formes, incarner ces idées. Il les dessine, s'il est vrai que le dessin n'est pas seulement ce qu'il voit, mais encore et surtout ce qu'il doit faire voir aux autres. A la chantante puissance de se représenter les choses il joint la faculté picturale d'inventer, d'imaginer ce qui les représentera le plus virtuellement aux autres dans l'ordre musical qu'il leur impose, à ces choses humanisées, pour en dégager une plus profonde beauté, une émotion plus significative. Il a le don des images. Il a le don du style. Il a, surtout, le don du rythme, sans lequel le reste n'est rien. Le rythme qui complète et achève l'élan de la raison, comme l'intelligence complète la nature, comme l'être, en le dominant, achève le devenir. Le Rythme, qui met cet être perçu, la mélodieuse unité colorée, l'harmonie partout où il se trouve. Le Rythme, le propre du

poète, ce qui lui fait partout saisir, ce qui lui permet de traduire en images enchaînées et mystérieuses, d'une musique, d'une foi, d'une logique suprasensible, cet ordre qui, selon Dante, fait l'univers ressemblant à Dieu.

« A peine une idée m'est venue, note Alfred de Vigny dans son *Journal*, je lui donne, dans la même minute, sa forme et sa composition, son organisation complète. » Comme pour la couleur, le passage d'une valeur d'un plan de l'émotion fondue au plan de la réalité à l'autre, chez le peintre, — le lieu, si je puis dire, le lieu et le temps de cette organisation complète, chez le poète, c'est le rythme, le passage de la même idée d'un plan de l'imagination à l'autre, d'une image à une autre image dans le même plan spirituel, d'un plan intellectuel à l'autre dans la même émotion. C'est là que l'idée et l'image s'incorporent l'une à l'autre, — car s'il n'y a que juxtaposition, nous pourrions applaudir peut-être une belle page de littérature, nous n'aurons pas senti la présence réelle, le mystère vivifiant de la poésie, nous n'aurons pas rencontré le rythme.

Que ton vers soit la chose envolée  
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée  
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure  
Éparse au vent crispé du matin  
Qui va fleurant la menthe et le thym,  
Et tout le reste est littérature <sup>1</sup>.

1. Paul Verlaine, *Jadis et Naguère*.

Oui, mais ne nous fions pas tout à fait à la gamine chanson verlainienne. Le très subtil rhéteur que savait être, à ses heures, cet immense fou de Verlaine ne le fut jamais davantage que dans ce très sincère pourtant et très ironique *Art poétique*. On ne peut avouer plus délicieusement, et comme en se jouant les charmes dénudés du rythme. Mais le Rythme, j'insiste, Messieurs, et j'essaie d'élargir et de préciser à la fois sa définition, c'est plus et c'est mieux encore que ce jeu nonchalant si, comme je le crois et comme j'ai essayé de vous le montrer, il faut voir en lui le mouvement ordonnancé du cœur et de la pensée, le battement lyrique de l'être qui s'accorde aux grandes lois du monde à travers les cadences de sa race, s'il est l'ordre substantiel des images vivantes, la continuité de l'émotion adéquate à la raison, le passage direct de la matière dans l'idée et de l'idée dans le symbole, s'il est, Messieurs, cette sorte de transsubstantiation intime et universelle à la fois qui fait toute la poésie.

O Rythme, tu sais tout...

chantait Banville. Oui, et le sentiment, où tant de braves gens veulent voir le commencement et la fin de notre inspiration, le sentiment ne sait rien, ou presque rien. Il ne suffit pas d'avoir le sentiment d'une chose, d'éprouver le sentiment d'une idée, pour devenir poète. Il faut en percevoir et en dégager le rythme. Toutes les forces remuées du cœur

y demeurent impuissantes, si l'intelligence ne les ordonne. La poésie sera de la raison chantée, écrivait Lamartine dans sa grande préface des *Destinées de l'Idée poétique*. Du sein de son romantisme il mettait dans l'avenir ce qui fut dans le passé, — ce qui, pour retrouver Racine, Malherbe et Ronsard, revenait avec lui dans notre poésie, avec Chénier, avec Vigny, avec les immenses sonnets de Gérard de Nerval, — ce qui fait l'essence éternelle de la poésie. Malheur à qui, même chez les poètes, méprise, au profit des sentiments qui troublent et des passions qui égarent, cette noble raison, apanage de l'homme, et le seul instrument que nous permette la nature pour nous égaler à ses lois. Malheur à qui veut ignorer la raison, le Rythme l'ignorera.

Et pourtant la raison, l'ordre, la mesure, voilà pour toute une école, pour toute une suite d'écoles, pour presque toute une époque, celle dont nous sortons, dont la Victoire nous sort, voilà la trinité ennemie et qui durant plus d'un siècle fut par à peu près tous déclarée antinaturelle. Or, vous le savez, pour la brigade romantique, issue de la Révolution, l'art, c'était d'abord la nature, et la nature, c'était le désordre. Tout ce qui est mesuré est de l'homme, et tout ce qui est de l'homme est petit, mesquin, insuffisant. L'homme n'est grand qu'en masse, lorsqu'il est peuple, ou bien lorsqu'il incarne un cas exceptionnel, une force naturelle, un sentiment de révolte contre la société, un désordre, l'instinct contre la

raison. Quels dons de vraie poésie possédaient un Hugo, un Michelet, pour n'être point anéantis par de telles sauvages conceptions. Il y a un rythme magnifique, élémentaire, mais magnifique, à travers toute l'œuvre de Hugo. Il était plus raisonnable qu'il n'y paraît tout d'abord. Le poète en lui obéissait à plus de lois que n'en brisait le théoricien ou le romancier. Sans en avoir l'air il s'en imposait, nous le verrons, de nouvelles constamment. Le pur romantique, au fond, c'est moins lui, le visionnaire de *Ruth et Booz* ou de *l'Expiation*, que les seuls passionnés qui, de Chateaubriand à tel d'entre nos vivants, le grand poète des *Eblouissements*, par exemple, ne suivirent jamais que les sursauts de leur orgueil ou de leur mélancolie.

Évidemment, à qui se livre aux seuls transports de son inspiration et de son cœur une volupté intense et immédiate survient. Volupté redoutable, s'il est vrai qu'elle soit plus destructrice que féconde. Il y a dans Rousseau, dans Heine, dans Rimbaud, des cris qui pénètrent et qui bouleversent jusqu'à l'intimité la plus secrète de l'âme. Mais au prix de quels désordres et de quelles souffrances, — je n'ose ajouter de quelles infamies ! En tous cas, nous ne voulons plus, si sublimes puissent-ils paraître, de ces pathétiques gaspillages. Ah ! qu'on nous les rythme, et selon les seules cadences de notre race, selon l'art des civilisés, l'expérience classique des âges. Villon a bien écrit son *Testament* et Racine *Phèdre*.

Rien de pareil chez nos romantiques. Leurs sanglots, leurs cris nous inquiètent, remuent en nous la lie de l'espèce. Ils nous font mal. Ils nous diminuent. Ils diminuent l'Homme en nous. Ils sont le fait des époques troubles. La guerre, en nous restituant le sens positif des hautes réalités, nous aura pour longtemps, j'imagine, délivrés de ces dramatiques caprices d'enfants prodiges. Nous pouvons l'affirmer aujourd'hui, nous qui sortons de ce drame autrement effrayant où se sont confrontées toutes les puissances de notre pensée, où nous avons pu entrevoir quels dessous violents, quels raccourcis tragiques apaisait et transfigurait la sérénité des Grecs : l'essence de l'art est calme, le grand art est serein. Il ne nous détourne pas de la nature, il l'achève, la couronne. Au front des collines d'Athènes il met la pensée victorieuse de l'homme palpable et visible en un « théorème de bronze » ou dans une strophe de marbre blanc. Au fronton d'Olympie les centaures, gorgés de vin, peuvent se ruer sur les vierges, le dieu les maîtrise d'un geste. L'intelligence est souveraine, l'art est dominateur. Tout ce qui le ramène aux troubles origines, la brutalité et la mort lui répugnent. Et s'il accueille la tristesse, cet état de défaite, s'il chante la souffrance, toujours proche d'être un péché, c'est avec de telles larmes qu'elles ajoutent un charme, une noblesse au visage comme la rosée à l'aurore ou ses pleurs à Iphigénie.

A l'opposé des romantiques, les héros classiques

pleurent rarement. Je veux dire sur eux-mêmes, comme dans Heine ou dans Musset. Car lorsqu'un des grands sentiments humains les anime ils laissent couler, comme Achille devant Priam, les saintes eaux de la pitié filiale ou, comme Achille encore, apprenant la mort de Patrocle, ils poussent, en se roulant dans la poussière, les déchirants sanglots de l'impuissante et coléreuse amitié. Sur leurs propres destins, le plus souvent leurs yeux sont secs. Ils ont honte des larmes, des larmes qui pourtant peuvent parfois ennoblir les maux. Mais aussi lorsqu'ils versent cette rosée, qu'elle est sublime, qu'elle est éclatante ! Il y a justement, dans l'*Odyssee*, un passage des plus émouvants où Homère me paraît avoir voulu marquer symboliquement ce rôle civilisateur, et comme purificateur, de la poésie lorsqu'elle pleure ainsi pudiquement. Vous vous en souvenez peut-être. Ulysse vient d'arriver chez les Phéaciens. Encore inconnu il est assis à un large festin, dans le palais d'Alcinoüs ; on amène l'aède Demodocus. Et voici la scène :

« Lorsqu'ils eurent satisfait leur désir de boire et de manger, raconte Homère, la Muse inspira le chantre de chanter les gloires des héros, dans cette branche de récit célèbre dont alors la renommée allait jusqu'au ciel, — la querelle d'Ulysse et d'Achille, fils de Pélée, comment autrefois ils disputèrent dans le festin florissant des dieux, avec des paroles foudroyantes : et le roi des hommes, Aga-



memnon, prenait tout bas plaisir à voir disputer les meilleurs des Grecs. Voilà donc ce que chantait l'aède très illustre. Et Ulysse, prenant son grand manteau de pourpre de ses mains robustes, le tira sur sa tête et cacha son beau visage ; car il avait honte des Phéaciens, se sentant venir les larmes aux paupières. Et lorsque le divin chantre faisait trêve à ses chants, alors, ayant essuyé ses larmes, il tirait le manteau de dessus sa tête, et, prenant la coupe aux deux versants, il faisait des libations aux dieux. Puis, lorsque l'aède recommençait et que les chefs des Phéaciens l'y invitaient parce qu'ils avaient plaisir à ses récits, derechef Ulysse, ramenant son manteau sur sa tête, se remettait à gémir. Il se dérobaît ainsi à tous les autres en versant des larmes ; Alcinoüs, seul, s'en aperçut et le remarqua, étant assis près de lui, et il entendait ses profonds soupirs... »

Qu'en dites-vous, Messieurs, et ne sommes-nous pas à mille lieues de siècles et de sentiments de

*Honte à toi qui la première...<sup>1</sup>*

ou de la *Lettre à Lamartine*. Je n'en voudrais pas médire de cette *Lettre à Lamartine*, car malgré moi en la nommant je songe encore à ce brûlant enchantement dans lequel elle me jeta, au printemps de ma seizième année, brûlant et amer enchantement qui

1. Alfred de Musset, *La Nuit d'octobre*.

peut corroder toutes les espérances et flétrir même la vertu, si aimer est le meilleur témoignage que cette vertu donne d'elle ; — mais c'est justement pour cela, Messieurs, que je ne retrouve rien de plus fièrement pathétique que ces soupirs du héros d'Homère en entendant célébrer sa propre gloire, inconnu qu'il est dans ce festin joyeux donné en son honneur, et que je ne sais rien de plus tonique, de plus noble que ses larmes versées en écoutant chanter ses maux.

A l'opposé de cette ivresse du malheur qui emporte la raison de Musset, elles l'exaltent et l'apaisent : autant que de sa gloire douloureuse, car il est encore en butte à la colère des dieux, elles lui apportent la conscience de sa dignité. Disons le mot, elles l'humanisent. J'aime à les voir couler ainsi, dès les premiers chants de ces Muses qui vont, d'âge en âge, raconter l'histoire de l'éminence humaine, de l'éminente dignité, sur la nature et sur l'instinct, de la raison et du cœur de l'homme.

Et par contraste, et peut-être aussi en cherchant à trouver dans mon souvenir quelque circonstance atténuante au délire romantique de Musset, je songe à ces autres pleurs, à cette autre source d'où part le gigantesque torrent, le fleuve de cette autre épopée, l'épopée indienne, à ces sanglots de Valmiki, pleurant sur la mort du héron atteint par le chasseur, qui ouvrent le Râmâyana.

« O chasseur, puisse ton âme n'être jamais glo-

rifiée dans toutes les vies à venir, puisque tu frappas cet oiseau au moment divin de l'amour. »

Il dit, pleure... et, traduit Michelet, ses gémissements, aux flux, reflux de son cœur, mesurés, deviennent rythmiques, et voilà la poésie. Le Râmâyana commence, né d'un soupir, d'une larme, la plus immense nappe d'images qui roula dans la mémoire des hommes. Mais justement à ce fleuve, il a beau refléter tous les pans du ciel, toutes les prodigalités de la terre, il lui manque une lumière, autant que nous pouvons en juger, il a été cadencé, dans une effusion romantique, par les soubresauts, les larmes de la pitié, il lui manque la lumière sereine, la clarté classique ; avec tout son peuple de géants et de dieux il lui manque l'harmonie, la divinité de la raison.

Il n'est pas classique, au sens largement ordonné et dignement, éminemment humain que nous avons donné à ce mot. Il est magnifique, comme si Hugo lui-même, que dis-je ? une famille de Hugos l'avait chanté, sculpté, fouillé, ciselé, fleuri ; il est élémentaire, embourbé, disproportionné, accablant, romantique comme lui. Certes, il correspond à un état victorieux du peuple, des castes, qu'il exprime ; il dit la conquête de Ceylan, on le chante à la table des rajahs ; mais justement, représentatif comme il l'est, il traîne, dans ses branchages, toute l'âme démesurée de sa race. Avec ses cavernes de forêts étagées et de fraternités universelles, ses plages de fleurs où l'on voit, au devant de leurs armées, en une tols-

toïenne apothéose, Râma, le héros, et Hanouman, le Singe, s'embrasser solennellement, au jour de la victoire, à la face des bêtes, des hommes et des dieux, — il est magnifique, magnifiquement confus. Il est un chaos, de pierreries et de douceurs, mais un chaos, et pour nous l'art doit tuer le chaos, le rôle de l'homme partout est de tuer le chaos. Le rôle du lyrique est d'amener à son expression humaine l'errant chaos des choses, de les courber à son ordre, de purifier, d'exalter, de séréniser à sa vertu l'errant chaos des sentiments et des passions. Apollon, au milieu des Muses, représente l'intelligence, et non point, n'est-ce pas ? la pitié. Dans toute son immensité charitable le Râmâyana, chéri des romantiques, n'arrive pas à satisfaire notre intelligence. Le cortège de Dionysos commence sans doute à se former sous ses branches traînantes. Sûrement, Apollon est absent.

Cet art n'est pas notre art. Plus que ses masses dansantes, plus que ses éblouissantes couleurs, notre goût classique, notre art calme adore la clarté, la clarté pénétrante, la clarté qui unit. Plus que des brumes chaudes de l'illusion, plus que des brumes attendries de la compassion, l'esprit est le royaume des formes. Et voilà l'autre grand côté, l'autre grande nécessité de toute création poétique. Avec le sens du rythme, le poète doit posséder celui des formes.

Nous avons vu, ou tout au moins j'ai essayé de vous montrer comment de la culture multiple ou de

l'émotion profonde du lyrique jaillit sa vision ardente, son intuition créatrice. Cette vision intuitive, il la traduit aux autres par le rythme qui lui est propre. Cette création victorieuse d'un monde nouveau, il l'impose à sa race par ce rythme à lui accordé aux cadences traditionnelles de cette race. Tout son cœur, sa pitié, ses colères, ses haines, ses amours, tous les mouvements passionnés de son sang battent dans ce rythme et suffisent pour donner un grand poète que faute de mieux nous appelons romantique. Et quel que soit l'état du monde, l'état du peuple, victorieux ou vaincu, heureux ou révolté, où chante ce poète, peu lui importe. Il ne cherche pas à s'accorder à sa tradition. Le plus souvent, il est plutôt en sédition contre elle. Il veut que son œuvre ne date que de lui. Ses ancêtres,

Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi <sup>1</sup>.

Le grand poète classique, au contraire, ne peut chanter qu'au moment où sa race triomphe, où le monde prolonge, pour ainsi dire, la victoire intérieure qu'il a remportée sur lui-même et d'où sa vision, avec les rythmes qui la traduisent, vient de jaillir du sein vaincu de ses passions sérénisées. Il se rattache, il s'appuie à sa tradition. Son rythme est bien à lui, mais poétiquement, mystérieusement, dans ses mots on reconnaît, à travers sa musique

1. Alfred de Vigny, *Les Destinées*.

propre, le riche écho fécond de tous ceux qui s'en sont servis avant lui et, comment vous dire cela, Messieurs, comme un reflet déjà, comme un reflet aussi de l'avenir, un avant-goût du sens dont ces mots vont nourrir la sensibilité des hommes de demain.

Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange,  
 Le vers porte à sa cime une lueur étrange.  
 C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,  
 Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait.  
 C'est qu'à son insu même il est une des âmes  
 Que l'orient lointain teignait de vagues flammes.  
 C'est qu'il est un des cœurs que, déjà, sous les cieus,  
 Dorait le jour naissant du Christ mystérieux !  
 Dieu voulait qu'avant tout, rayon du fils de l'homme,  
 L'aube de Bethléem blanchit le front de Rome <sup>1</sup>.

Loin d'être un isolé, un révolté, un être à part dans le monde, en sédition contre son espèce, ainsi que le croyaient et le voulaient les romantiques, le grand lyrique, Messieurs, est tout rattaché, tout réuni, si je puis dire, à ceux qui l'ont précédé comme à ceux qui le suivent. Lorsqu'il dit *Je*, ce n'est pas lui, son mince moi qui parle, mais toute sa race, tous les hommes passés et à venir qui parlent par sa bouche, tout son peuple vainqueur avec, autour de lui,

L'univers apaisé, content, mélodieux,  
 Faisant une musique autour des vastes dieux <sup>2</sup>.

1. Victor Hugo, *Les Voix intérieures*.

2. Victor Hugo, *La Légende des siècles*,

Mais, je le répète, pour qu'il puisse fixer cette glorieuse minute d'harmonie universelle, le poète, avec le don du rythme, doit posséder le sens des formes. Dans la lumière de l'esprit les formes sont la présence fixée, imaginée des lois. C'est par les formes exactes, pieusement conservées, fidèlement copiées, que nous prolongeons jusqu'à notre raison, immortelle, la vie fervente, mais passagère, des objets. Nous en dégageons le caractère, c'est-à-dire l'essentiel, ce qui est leur fonction propre et pourtant se rattache, par un afflux spirituel, idéal, à la présence universelle, — afflux mystérieux que le rythme du poète comme la couleur du peintre saisit, l'atmosphère des Idées. Allez au Louvre. Voyez. Un Vélasquez, un Rubens, un Rembrandt, religieusement amoureux à travers la pulpe charnelle de leurs modèles, ont arrêté dans une minute significative l'expression fuyante des présences qu'ils peignaient. Nous n'avons qu'à nous oublier un moment, devant une fête de Véronèse ou de Poussin, pour nous apparenter aux émotions éparses de leur siècle, les revivre, et à travers ces émotions parvenir jusqu'à l'Homme, communier avec sa présence victorieuse. Et les vrais poètes sont ainsi. Ils s'emparent de ces présences. Ils peignent des âmes. Ils peignent des Idées. Ils fixent des formes.

Comme les nuances du ton chez les peintres suivent et fixent ce passage insensible — sans le génie — d'un plan de l'âme à l'autre, de l'idée dessinée d'un

être, de la valeur d'un objet à l'autre, — chez le poète, le rythme est la vie nuancée des formes, le rythme poursuit et fixe ce passage imagé d'un plan sensitif, d'un plan idéal à l'autre. Il dessine le contour chantant des images, les doue de réalité poétique. Il donne son frémissement plastique à toute l'œuvre, comme le sang battant au cœur de l'organisme. Et plus il est contenu, plus il obéit à la loi précise des formes, plus il lui apporte d'ardeur profonde et mélodieuse, mieux il la doue de signification et de vie. Sans lui, en tous cas, sans sa présence émue, toute harmonie comme toute image se trouvent impuissantes, branches sans sève, feuilles mortes, tout poème se traîne, mécanique et artificiel. Si j'osais cette comparaison, et s'il est permis de décomposer par l'analyse ce qui en réalité ne fait qu'un dans l'acte de création, je vous dirais que la raison du poète dresse le squelette, son observation l'habille de formes et d'images, et à ces os secs, à cette chair encore flasque son lyrisme souffle une âme, le rythme insuffle la vie. La poésie, Messieurs, c'est l'universel, le monde sensible au cœur, après qu'il s'est soumis au rythme, aux formes, à la raison. C'est dans nos cœurs le rythme du genre humain.

Quand nous étudierons ce long crépuscule de la poésie que fut le dix-huitième siècle aux approches de la Révolution, je compte vous montrer ce que sont justement des œuvres versifiées à qui manque le rythme. L'application, l'ingéniosité, tout le talent



du monde, le génie même n'y font, n'y peuvent rien. Il n'y a pas là de poètes. On se détourne de la race. On se détourne de la Tradition. On va versifier à la cour des monarques étrangers. Il faudra, âmes aux vents, tout le vol épique de nos drapeaux de capitale en capitale, pour ramener les Muses. Remarquez-le, avec Diderot, je songe à certaines pages de ses Salons, notamment aux grandes périodes sur Lucrèce, sur les Marines, ou au passage que Musset a repris, avec moins de force, dans le *Souvenir*, — avec Rousseau, je songe à certaines rêveries, à sa flottante nature, — avec Diderot et Rousseau, oui, nous sommes plus près de la vraie poésie qu'avec les imitations de Delille ou les pauvretés rimées de Parny. Nous sentons les mots soulevés comme par un souffle avant-coureur du romantisme. Ces deux-là, ces deux faunes à cœurs sensibles, débordant, ravagés d'images, pouvaient bien dresser le squelette, l'envelopper de chair, mais, je vous l'ai dit, le rythme seul possède l'âme. Non, pas plus que Chateaubriand ou Flaubert, nous ne pouvons appeler Diderot ou Rousseau des poètes.

Pour faire un homme supérieur, aimait à dire Stendhal, ce n'est pas assez d'une tête logique, il faut un certain tempérament fougueux. Et pour faire un poète, dirons-nous, ce n'est pas assez d'un cœur aimant, d'une compréhension ardente ou aisée, d'une intuition universelle, il faut un certain tempérament chantant, un don rythmique, un chant. Il

faut un rythme. Et, nous l'avons vu, en se calquant sur la forme mélodieuse des idées, que ce rythme s'accorde à ceux du monde, à l'harmonie de l'univers. Et c'est pourquoi l'époque où va chanter le poète prend à nos yeux une telle importance. Le ton de son œuvre, son timbre, si je puis dire, en dépend, son accord dans la symphonie des choses.

Si sa patrie vaincue subit l'erreur de maîtres étrangers, si son temps est en sédition sourde contre l'ordre établi des ancêtres, s'il respire dans l'air de sa cité les désordres de l'esclavage ou de la tyrannie, ou si, malgré lui, il s'enivre aux souffles d'une révolution qui vient, son œuvre en portera l'inquiétude. Elle sera toute repliée sur lui-même ou toute dispersée au delà du présent, du réel. Par trop de généreuse ardeur, si ce n'est par faiblesse égoïste, elle voudra briser l'exigence des formes, les lois du rythme. Elle ne pourra s'adapter. Le vrai poète ne parle pas en son nom. Il chante au nom de tous. Souhaitons-lui de venir à une heure décisive de sa race, à un moment victorieux de sa nation. Il parle au nom de tous, et maintenant, Messieurs, que nous pouvons pénétrer plus avant dans tous ces problèmes, je serais tenté de croire que son rythme, ce qui nous l'avons vu, constitue proprement la vie de son chant, c'est justement cet ébranlement en lui, ce passage en son âme de l'âme de tous, l'épanouissement, l'écho créateur, en son âme, de l'âme de tous. C'est par là, dans cet accord qu'on croit incons-

cient, c'est par cet équilibre pressenti, désiré, voulu, que le poète naturalise, pourrait-on dire, universalise son intuition. Après s'être longtemps soumis, dans l'application stricte et pieuse de son art, aux plus humbles comme aux plus éclatantes réalités, dans un cri de collaboration triomphale, en une image, une pulsation créatrice, porté par tout son peuple, il érige sa sensibilité en loi. Il configure librement. Il chante en pleine victoire. Et c'est la sensibilité, la victoire de tous.

Vous le voyez, Messieurs, l'état d'âme lyrique, pareil à la présence de la gloire dans un peuple victorieux, est donc dans le poète un état suprême de liberté, mais, sentez-le bien, d'une liberté acquise, comme toute vraie liberté, par une discipline rigoureuse. La représentation du monde qu'il imagine, après s'être courbée aux réalités immédiates de la vie que son observation copie fidèlement et dont sa mémoire s'est nourrie, cette représentation s'en dégage, les ordonne. Elle ne sont que sa matière, il leur prête, leur impose sa forme. Dans ce décisif passage où le chant du poète donne vie à l'image, unit les images entre elles, selon sa volonté, ses désirs, son amour, selon la volonté, les désirs de sa race, — il fait l'univers sien. Il le rend tel qu'il le voit et le rêve. Loin de s'asservir aux objets, il ne les prend plus maintenant, dans son inspiration, dans l'action même de son lyrisme, dans ces pulsations qu'il organise, que comme une occasion, un

prétexte ; ils ne lui sont plus qu'un moyen. Il part d'eux, mais son but les dépasse. Il vise aux idées. Son but est l'homme, — l'homme, le lieu vivant des idées. Autour de lui, autour de l'homme, il regroupe, harmonise les objets conquis. Il les humanise, leur prête forme, sympathie humaine. Il part des choses, son rythme en fait des images, des âmes d'objets, des formes, — un monde plus beau, toujours réel, tout appuyé sur l'autre, mais plus beau. Le monde de demain auquel celui d'hier, l'expérience, la tradition aspire. D'accord avec cette tradition, il choisit, laisse instinctivement tomber ce qui lui paraît laid, nuisible, inutilisable, oppressif. Il achève l'inachevé. Comme les rayons tirent le blé de terre, il amène à la clarté de l'intelligence les germes dispersés d'idées ; de la masse des sentiments, de la matière confuse il fait sortir les images claires, vivantes, organisées, émues. La pensée obscure, il la tire de l'épars esclavage ; l'homme, il le recrée, le fait vivre au soleil de l'amour.

L'Homme, cet homme, connaissez-vous une plus sensible manifestation de sa gloire, une plus harmonieuse manifestation de la victoire humaine que ce chant de l'univers ainsi pacifié dans le cœur du poète ? Ai-je réussi à vous amener du moins à concevoir que ce chant ne puisse vraiment jaillir dans sa plénitude que des lèvres d'un poète, fils d'un lustre victorieux ? Nous le verrons dans une prochaine leçon, une suite de poètes, d'artistes, d'écri-

vains peuvent, dans la défaite ou l'esclavage, le désordre de leurs mœurs ou de leurs temps, peuvent, ont pu poursuivre ce même idéal de délivrance humaine, de libération spirituelle, de réalisme lyrique, oui, mais leur œuvre ne chante pas dans la pleine jubilation, la force, la puissance conquérante de l'être ; romantique, forcément désaccordée, toujours désespérée en quelque point, elle ne fait que préparer, postuler celle du Maître, de Sophocle, de Shakespeare, de Racine, celle de l'âge classique qui chante, elle, à l'heure décisive ; toute en façade, boursouflée le plus souvent, sans lien intérieur, visant au sublime, mais n'atteignant que l'énorme, avec de grands vides et tirant ses plus sûrs effets de ses vastes masses violemment opposées, elle ne donne, dans son élan et le peu qu'elle touche de sa perfection impossible, qu'un plus vif désir de la joie dense et comme naturelle où l'œuvre classique paraît s'épanouir en toutes ses parties et baigner sans efforts. Les lyriques hébreux, affamés, tourmentés, foulés, appellent, veulent, prophétisent la Justice ; Lamartine, en sa flottante *Marseillaise*, assied la Paix future sur ses redondantes nuées. Pindare et Phidias, Virgile, Véronèse et Corneille, les peuples vainqueurs seuls voient la Beauté, qui est la Paix, voient la Beauté, qui est la Justice réalisée.

Cette beauté, c'est l'Homme atteint, l'Homme réalisé. La poésie, Messieurs, n'a pas d'autre objet, nous verrons qu'elle n'a pas d'autre objet. Le chant

du poète abstrait et fixe, pour la joie de tous, son émotion intuitive... Excusez-moi, surtout à la fin d'une causerie que je sens vraiment trop longue, excusez-moi, Messieurs, pour exprimer des idées si ailées d'employer des termes si pesants. Mais qu'y faire ? Je crains qu'il n'en soit pas d'autres pour essayer d'atteindre, sans le rythme justement, ce mystère de la création poétique.

Mais de quoi surtout le poète a-t-il l'intuition ? Si je n'ai pas été trop confus et que j'aie pu faire passer en vous, Messieurs, un peu de la conviction qui m'anime, vous n'hésitez pas à répondre. Le poète a l'intuition de l'Homme tel que le rêve, tel qu'avec lui le contemple sa race. Les Muses, filles de Mémoire, disaient les vieux Grecs, nos maîtres éternels... Oui, le rôle de la poésie est de maintenir l'homme dans son humanité, de lui transmettre dans toute sa noblesse l'expérience des ancêtres, de fixer dans sa mémoire ses conquêtes vitales, d'incarner dans sa sensibilité ses états victorieux, de le mettre en état de prolonger dans le temps sa victoire, de vaincre encore et d'apprendre à vaincre à ses fils. La poésie est en nous la forme sensible de notre triomphe, la forme qui forcera désormais l'univers à apparaître à tous tel que le voulurent et le firent les vainqueurs, tel que le voient les victorieux. Il y a comme une haute température vitale, nécessaire aux grandes âmes, et qui se répand dans un peuple aux heures décisives de son histoire. La poésie maintient dans

la race cette température glorieuse. Lorsqu'elle s'abaisse, avec elle s'abaisse le peuple qui ne respire plus l'air de ses origines, l'atmosphère de ses hauteurs psychiques. Tant que quelques-uns les fréquentent, ces cîmes fécondatrices, si honnis soient-ils par la tourbe, un espoir demeure. D'une race qui rebourgeonne, chantait Mistral, ils sont peut-être les jets renaissants, ils sont de la patrie, en ce printemps nouveau, les piliers et les chefs.

Mai se toumbon, li felibre,  
Toumbara, nosto nacioun...

Mais s'ils tombent, les poètes, tombera notre nation. C'est un grand Aède qui, avec la souveraineté de son verbe, lui qui a ressuscité un pays, vous affirme cette souveraineté de la poésie... Ah ! je voudrais vous montrer combien il a raison, à vous, heureux, qui n'avez pas, comme vos aînés, connu les sombres heures, l'existence qu'on mène dans la défaite, à vous qui entrez dans la vie, les yeux pleins de victoire...





II

LA VIE DU VERS

## DEUXIÈME LEÇON

### LA VIE DU VERS

I. *La vie du vers est dans son rythme.* — Nécessité d'exemples, lorsqu'il s'agit de rythmes, et, en France, d'exemples français. — La raison chantée : Vigny ; — Ronsard ; — l'idée de la mort traduite par Lamartine et par Ronsard. — La musique des sens : Hugo.

II. *Le rythme nous fait participer à la vie de l'espèce.* — Il est l'imagination ardente du sang ; — la circulation de l'humanité dans l'homme. — Naissance de l'humanité poétique. — La poésie est l'intelligence en action.

III. *L'anthropomorphisme.* — Souveraineté chantante de l'homme. — Nouveaux exemples : Xavier de Magallon ; — Baudelaire ; — Gérard de Nerval. — La musique et la poésie. — La science et la poésie. — Les règles d'or.

Messieurs,

le chant abstrait, vous disais-je dans notre première leçon — et c'en était, si vous voulez bien vous en souvenir, une des conclusions, — le chant fixe l'émotion intuitive du lyrique, le chant traduit cette émotion, cette intuition, il la fixe en rythmes déterminés, de façon à grouper sous une même image organique les caractères communs d'une foule de phénomènes qui nous paraissaient différents, mais que le poète unit et maîtrise dans un même acte de victoire, un même acte de pensée et d'amour. Et je m'excusais d'employer un langage trop alourdi de termes philosophiques qui ne sont pas les miens, pour essayer d'analyser et de plus profondément pénétrer avec vous tout ce passionnant mystère de la création poétique. J'ai songé depuis que des exemples peut-être eussent beaucoup mieux valu ; ils auraient avantageusement remplacé mon insuffisante et mortelle analyse.

Mais n'est-il pas temps encore ? Voulez-vous que par des exemples sur lesquels j'essaierai de tramer le sujet même de cette deuxième leçon qui est la vie du vers, voulez-vous que nous cherchions, par des

exemples, à mieux éclairer ce travail créateur du poète, à mieux saisir ce labeur immense et délicat que j'ai conscience de vous avoir bien mal décrit et bien mal défini, l'autre jour. Des exemples vous feront mieux sentir peut-être ce que j'appelais sa victoire sur lui-même et, en tous cas, si je les choisis bien, nous mettront mieux en état de comprendre ce rôle d'intime civilisation accomplie par la poésie, que je voudrais aussi essayer de vous montrer aujourd'hui. Car cette action civilisatrice de la poésie dans le monde qu'elle ordonne autour du foyer, de la maison du Père, de la maison du roi, c'est, quel que soit le sujet propre de chacune de ces causeries, c'est le sujet même de chacune et de toutes.

Je dois vous l'avouer, une difficulté m'a tout de suite arrêté. Je me vois obligé de laisser de côté les antiques qui, encore tout trempés de rayons, tout humides de sève, à l'aube de la pensée et de la poésie, mieux que tous auraient abondé en images significatives ; mais c'est par le rythme même, la pulsation de l'âme, de l'essence des mots, pris dans leur plein sens chantant, c'est par la seule possession intime de la mélodie unie à la clarté du verbe qui lie mystérieusement ces mots entre eux et en fait une phrase vivante, c'est par là seulement que nous pouvons pénétrer la substance poétique de ces images et de ce chant, que nous pouvons en dégager la vertu pathétique, que nous pouvons surprendre la vie même du vers. Une langue que nous ne parlons

plus n'y vaudrait rien. Ne choisissons que des poètes français.

Dans l'ordre de la pensée, laissons donc Hésiode ou Lucrèce, l'un si naïf et si ferme, d'un charme si sensé, l'autre si redoutable dans ses consolations mêmes ; mais pour nous mettre en état de réceptivité, si je puis dire, voici Vigny qui, en trois vers, unis comme le ciel, et vastes comme lui, peut résumer tout un système philosophique et en donner la sensation spirituelle, même à qui n'a pas lu Malebranche ; car c'est Malebranche, vous le savez, qu'il commente ainsi, comme à fresque :

Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,  
Son Verbe est le séjour de nos intelligences  
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps <sup>1</sup>.

Ne vivez-vous pas, en entendant ces vers, dans l'atmosphère même des idées que vous respirez ; et, comme ces rayons qui le soir sortent du couchant pour mieux porter la terre contre le sein de l'infini, ne voyez-vous pas les bras mêmes de la matière soutenus par l'esprit se prolonger du soleil jusqu'à Dieu ? Mais tout ce que j'y ajoute ne peut qu'atténuer l'effet de cette vaste musique. C'est elle seule qu'il faut écouter :

Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,  
Son Verbe est le séjour de nos intelligences  
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

1. Alfred de Vigny, LES DESTINÉES, *La Maison du Berger*.

Si de l'ordre métaphysique nous passons à l'ordre moral, — avec la sobriété subtile d'un dessin tout français, en une seule ligne et le moins de mots qu'il faut pour le dire, mais avec toutes les résonnances que ces mots comportent dans les ombres de la mémoire et les lumières de l'espoir, voici un paysage intérieur de Ronsard dont la plénitude atteint une sérénité égale et qui peut pacifier, semble-t-il, l'âme des plus misérables :

Je te salue, heureuse et profitable Mort...

On sent, vous les sentez, de telles denses perspectives. On ne les explique point. Permettez-moi d'insister cependant. Et d'abord rappelez-vous que ce ferme et grand vers est celui qui donne son élan au plein mouvement qui couronne l'Hymne IX, *De la Mort*, hymne que Ronsard commente en deux mots, inscrits sous le titre : *Vers héroïques*. Et ce mouvement lui-même, ou plutôt le départ de ce mouvement, rappelez-vous que Lamartine semble l'avoir repris dans une de ses plus belles Méditations :

Je te salue, ô mort, libérateur céleste...

Mais comparez tout de suite l'inspiration flottante et comme allégorique du poëte romantique,

Je te salue, ô Mort, libérateur céleste !  
Tu ne m'apparais plus sous cet aspect funeste  
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur,  
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,

.....  
 Tu n'anéantis pas, tu délivres ; ta main,  
 Céleste Messenger, porte un flambeau divin...<sup>1</sup>

Comparez ces aspects, ce glaive, ce flambeau, tout symboliques, comparez la fiction de ce messenger à l'inspiration réaliste et drue du classique :

Je te salue, heureuse et profitable Mort,  
 Des extremes douleurs medecin et confort !  
 Quand mon heure viendra, Déesse, je te prie  
 Ne me laisse long temps languir en maladie,  
 Tourmenté dans un lict ; mais puis qu'il faut mourir,  
 Donne-moy que soudain je te puisse encourir,  
 Ou pour l'honneur de Dieu, ou pour servir mon Prince,  
 Navré, poitrine ouverte, au bord de ma province !<sup>2</sup>

C'est là-dessus que se termine l'hymne, — comme se clôt l'ode de *la Bataille de la Marne* par la strophe déjà fameuse et que vous saisissez bien pourquoi je veux la redire ici avec vous :

Oiseux témoin de tant de gloire,  
 Soldat-né, qu'oublia le sort,  
 Loin des travaux de la Victoire  
 Et des chances de belle mort,  
 J'ai, du fossé de la muraille  
 Où le flot roule ses entrailles,  
 Fait au Germain calamiteux  
 Cette chanson que j'ai chantée  
 A la manière du Tyrtée,  
 Le maître d'école boiteux<sup>3</sup>.

1. Lamartine, *Méditations poétiques*.
2. Ronsard, *Les Hymnes*.
3. Charles Maurras, *La Bataille de la Marne*.

Mais, Messieurs, n'allez pas croire que Ronsard, s'il nous peint en un raccourci si sobre et si fier, et qui remue toutes les fibres héroïques du cœur, s'il nous montre en une opposition si pathétique la mort profitable du patriote en face de l'égrotant sans utile grandeur dans son lit, ne croyez pas que Ronsard ne puisse, s'il veut, et comme Lamartine, nous peindre aussi en traits de feu l'âme et son passage à l'immortalité. Mais, là-même, son souci de réalisme lyrique ne le quittera point. Au contraire, il s'y livre, il s'y applique davantage. Il en renforce sa vision. Voyez, pour nous la faire sentir, nous la rendre vivante, cette immortalité, voyez comme, au lieu de se servir de romantiques antithèses, il l'enracine, si je puis dire, dans la nature, sentez comme il veut nous en donner un avant-goût terrestre, et après l'avoir orchestrée avec la fuite des choses, comme, avant de nous la montrer réalisée en Dieu, son rythme en crée le besoin en nous, l'angoisse, la nécessité :

Que ta puissance, ô Mort, est grande et admirable !  
Rien au monde par toy ne se dit perdurable ;  
Mais tout ainsi que l'onde, à val des ruisseaux, fuit  
Le pressant coulement de l'autre qui la suit ;  
Ainsi le temps se coule, et le présent fait place  
Au futur importun qui les talons luy trace.  
Ce qui fut, se refait ; tout coule comme une eau,  
Et rien dessous le ciel ne se voit de nouveau ;  
Mais la forme se change en une autre nouvelle,  
Et ce changement-là, vivre, au monde s'appelle,



Et mourir, quand la forme en une autre s'en va ;  
Ainsi avec Venus la Nature trouva  
Moyen de s'animer par longs et divers changes,  
La matiere restant, tout cela que tu manges ;  
Mais nostre âme immortelle est tousjours en un lieu,  
Au change non sujette, assise aupres de Dieu,  
Citoyenne à jamais de la ville éthérée,  
Qu'elle avait si long temps en ce corps désirée.

Et c'est alors que, lancé de ces hauteurs, éclate le  
grand mouvement :

Je te salue, heureuse et profitable Mort...

Se peut-il, Messieurs, pour amener ces pleines  
sonorités quelque chose de plus fluide et de plus  
serré, de plus ténu et de plus solide à la fois, une  
mélodie qui dise mieux

Le pressant coulement de l'autre qui la suit

et nous en donne par avance le frisson par l'espèce  
de vide ému qu'elle creuse, à son passage, dans  
notre imagination toute ébranlée et, Messieurs, com-  
blée, satisfaite aussitôt. Nous ne respirons plus avec  
ces vers l'air ordinaire de nos habitudes, si je puis  
dire, nous aspirons l'air véridique des cîmes. Tout  
notre être s'est rythmé à des cadences plus hautes.  
Notre sang, les battements de notre sang mesurés,  
accordés à ces nobles mètres, s'y empourprent d'un  
destin meilleur. Nous pensons mieux. Le sang de  
notre cœur ne peut concevoir de voir sa source, ses

---

jours tarir dans un lit misérable. Et les deux héroïques images, au-dessus de ce lit, se joignent, se balancent, se répondent, se rythment : assise auprès de Dieu, du haut des remparts de la ville éthérée, mon âme voit, pour mieux servir mon Prince, mon corps

Navré, poitrine ouverte, au bord de ma province.

Logiquement, Ronsard, dans le travail de sa pensée, avait juxtaposé ces éléments de ma vision ; sa mélodie pressée m'a mis dans l'état de la recevoir toute pure ; et brusquement, porté, modelé par son rythme, tout mon être l'a éprouvée, j'ai entendu, j'ai vu, je l'ai vue avec lui. L'image, ses images ont chanté en moi. Son image vit dans la vision des hommes.

Et notez que c'est de la mort pourtant, de l'âme qu'il s'agit ici. Nous sommes en plein domaine éthique. Avec quel art, toutes ces conceptions abstraites le grand classique a su nous les rendre sensibles, par quel rythme sûr toutes les mélancolies que ces conceptions traînent d'habitude après elles a-t-il su les ennoblir et les tonifier. Et si de l'ordre moral nous étions passés à l'ordre politique, nous eussions pu conduire la même analyse autour d'un vers encore de Ronsard, un vers si simple, si coulant, si uni, et qui dit tout :

Et bref, c'est presque un Dieu que le Roi des Français.

Quelle fresque d'histoire il nous faudrait reconstituer, et dans quelle pompe catholique nous faudrait-il la dérouler jusqu'à lui pour le situer dans sa plénitude, ce beau vers de familiarité souriante et que seul un gentilhomme, un poète de la cour des Valois pouvait ainsi laisser tomber parmi les grandes strophes décoratives, à la Rubens, qu'il disposait, le long de son palais chantant, autour de la majesté adorée de ses rois.

De Ronsard toujours, — car cette merveille d'homme, on ne peut plus le quitter une fois qu'on l'a rencontré, — ce chant cosmogonique, en douze syllabes, cette invocation aux Étoiles :

Je vous salue, enfans de la première nuit...

Peut-on dire davantage en moins de syllabes, éveiller au fond de notre mémoire cosmique plus de chantantes perspectives en une plus profonde et plus ramassée musique, — à la Bach cette fois, comme tout à l'heure je songeais à Rubens ; peut-on éveiller plus de vastes images en une seule ligne où nous voyons l'ordre du ciel s'inscrire au-dessus du chaos. Comme le grand *Ave* à « l'heureuse et profitable Mort », ce salut clôt un des hymnes aussi, cet Hymne des Astres que, si magnifique soit-il, Ronsard retrancha pourtant de ses dernières éditions, sans doute pour qu'il ne fit pas double emploi avec l'Hymne des Estoilles. Mais moi je ne puis résister à la joie

de redire avec vous ces grands vers surplombants, et comme tout penchés du ciel de la pensée sur le destin des hommes :

Je vous salue, enfans de la première nuit,  
 Heureux Astres divins, par qui tout se conduit !  
 Pendant que vous tournez vostre tasche ordonnée  
 Au ciel, j'accompliray çà bas la destinée  
 Qu'il vous pleut me verser, bonne ou mauvaise, alors  
 Que mon âme immortelle entra dedans mon corps !

Quelle immense musique ! Pour moi, c'est en écoutant s'éteindre en nous les sévères délices de tels vers que je suis prêt à accorder pleinement raison à M. Raymond de la Tailhède lorsqu'il affirme que la poésie représente l'extrême perfection des biens intellectuels. Mais vous faut-il d'autres exemples de ce que peut le lyrisme pour nous donner le sentiment de ces abîmes devant lesquels recule impuissant le seul effort logique des mots, mais que leur sens chantant, leur ordre mélodique, leur rythme enfin peut parvenir à nous traduire. Voici l'adieu de l'Iphigénie de Jean Moréas. Il n'est rien de plus pur. Ce pur sanglot, c'est la chute même du monde, sa blanche mort dans les yeux de l'amour.

O Zeus ! Flambeau du jour, ô splendeur coutumière !  
 Mon destin me réclame : adieu, belle lumière ! <sup>1</sup>

Et Racine, dans *Esther*, pour nous peindre d'un

1. Jean Moréas, *Iphigénie*.

---

trait la puissance de Dieu, mais dans ce seul trait tous les horizons de la pensée s'abîment :

Il voit comme un néant tout l'univers ensemble.

Et le jeune Hugo lui répond, dans ses premières odes :

Il porte dans sa main l'univers réuni.

Dans un vers l'un a dispersé le monde et dans un vers l'autre l'a rassemblé. Mais Hugo, lui, c'est plutôt à la chair, à l'ordre des sensations que s'accorde son intime musique. Il a singulièrement agrandi le domaine de notre sensibilité. Il est surtout prodigieux dans ces réussites verbales où la pointe extrême des sens s'épanouit, tandis qu'ils s'emparent de l'énigme fuyante sans quitter, semble-t-il, la matière même de leur émoi. Aucune des impressions qui nous viennent par les organes des sens n'a pu lui résister. Il les a traduites toutes. Ses *Contemplations*, sa *Légende des Siècles*, ses *Chansons des rues et des bois*, toute l'océanique envolée des poèmes, en un mot, qui datent de l'Ille, en sont le répertoire frissonnant. Il en coule comme une sève nouvelle. Presque toujours, il est vrai, il est demeuré dans le domaine de la sensation brute, si je puis dire. Mais à ce qui n'est pour la plupart qu'un morne écoulement des choses il a su donner une valeur pathétique. Il a vu vivre les éléments dans une sorte d'énorme hallucination vraie, au sens que Taine a

prêté à ce mot. Et lui-même, dès qu'il s'accoudait à sa table de travail, dans son belvédère de Guernesey, il vivait ainsi. Il se fondait dans ces éléments. Il s'hallucinait en eux. Et eux, si c'est possible, vivaient, hallucinés en lui. Ses mots, son verbe, ses rythmes en étaient comme le produit, l'aboutissement humain, la pensée. Ce n'est pas tant lorsqu'il voulait penser, lorsqu'il s'appliquait à penser, comme vous et moi, qu'il pensait, précisément. Ou du moins, ses idées alors n'étaient que les plus vulgaires du monde, celles d'un Rochefort ou d'un Gambetta. Malgré Renouvier, je ne sais même s'il pensa souvent, à la façon des philosophes; mais certainement, à la manière des poètes, il développa, comme nul avant lui, nos dispositions plastiques, nos facultés créatrices d'imaginer et de sentir, nos puissances de voir, d'écouter, de traduire ce que nous écoutons et ce que nous voyons, et donc, en fin de compte, nos possibilités de penser. Comme au Faune de sa Légende,

... tête éblouie

A la fois par les yeux, l'odorat et l'ouïe <sup>1</sup>,

rien de la nature ne lui demeura étranger. Ses mots en ont étrangement pris le goût, en ayant pu pénétrer et traduire tout le tissu terrestre, le mystère ambiant. Ils en traient comme une odeur visible de

1. Victor Hugo, *La Légende des Siècles*.

feuilles et d'orage. On les sent palpiter de la même sensualité cosmique qui soulève, sous leurs couleurs, les glèbes et les écorces de Courbet. Il y a là comme une profondeur d'eau végétale, une pesanteur de roche, une respiration de semaille. Et en nous, devant cette circulation énorme de sève, une sympathie créatrice s'éveille. Comme un sens nouveau nous vient. Rappelez-vous, vers la fin des *Rayons et des Ombres*, ces *Nuits de juin* :

L'été, lorsque le jour a fui, de fleurs couverte  
La plaine verse au loin un parfum enivrant ;  
Les yeux fermés, l'oreille aux rumeurs entr'ouverte,  
On ne dort qu'à demi d'un sommeil transparent.

Les astres sont plus purs, l'ombre paraît meilleure ;  
Un vague demi-jour teint le dôme éternel ;  
Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,  
Semble toute la nuit errer au bas du ciel <sup>1</sup>.

Ce beau sommeil transparent, l'œuvre entière d'Hugo s'enfonce en lui et y rêve, tandis que rôde autour d'elle la pensée des hommes à venir, la nôtre. Tenez, pour ces hommes, pour nous, dans la pièce suivante, en achevant son livre, ne semble-t-il pas avoir voulu révéler le secret de son métier et ainsi nous amener à le mieux comprendre et à le mieux aimer. Ecoutez-le. Pour mon cœur, dit-il, des choses d'ici bas

Sort une bienveillance universelle et douce  
Qui dore comme une aube et d'avance attendrit

1. Victor Hugo, *Les Rayons et les Ombres*.

Le vers qu'à moitié fait j'emporte en mon esprit  
Pour l'achever aux champs avec l'odeur des plaines  
Et l'ombre du nuage et le bruit des fontaines <sup>1</sup>.

On ne peut davantage se rapprocher de la terre et du ciel et les faire participer à son travail. Boileau aussi allait demander parfois la rime aux charmilles d'Auteuil ; et M. Charles Maurras à ce sujet me faisait remarquer, un jour, la parenté qui existe entre ces deux bons ouvriers de la rime, cette même volonté obstinée, cette tension qu'ils apportent dans la construction de leurs vers bien musclés. Mais Hugo, Messieurs, après vous être redit ceux de lui que je viens de vous citer, avouez qu'on ne peut mieux nous infléchir, par analogie et avec moins de souriante malice, à procéder vis-à-vis de son œuvre comme elle-même agit vis-à-vis de la nature. Mais aussi quand cette nature les avait achevés avec lui, quelle âme mélodique, quelles formes, quelles présences palpables circulaient dans ses vers. C'était de fines musiques comme la divine églogue :

Eschyle errait à la brune  
En Sicile, et s'enivrait  
Des flûtes du clair de lune  
Qu'on entend dans la forêt.

Plaute, rôdant à Viterbe  
Dans les vergers radieux,  
Ramassait parfois dans l'herbe  
Un fruit mordu par les dieux...

1. Victor Hugo, *Les Rayons et les Ombres*.



O feuillage, tu m'attires.  
Un dieu t'habite, et je crois  
Que la danse des satyres  
Tourne encor au fond des bois <sup>1</sup>.

ou de larges et purs tableaux, comme l'extase nocturne de la fin de *Ruth et Booz* :

... l'herbe était noire,  
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement.  
Une immense bonté tombait du firmament... <sup>2</sup>

Voilà de grands vers, et où l'on ne sait plus si le cœur de l'homme s'est répandu dans la nature ou si la nature s'est toute humanisée en lui. On y perçoit comme l'âme échangée des êtres et des choses. On y respire comme la présence même de l'inspiration. Mais, Messieurs, ayons, pour les mieux comprendre et les mieux aimer plus tard, ayons le courage de rompre leur enchantement, pour continuer notre étude, et remarquons-le : toute leur couleur, leur parfum, ce je ne sais quoi de bleu et d'infini qui les baigne, cette présence des Muses, c'est dans leur rythme que cela tient. Essayez, en eux, comme dans tous ceux que je vous ai cités, comme dans tous ceux que vous chérissez et qui vous viendront à la mémoire, essayez de changer de place seulement un mot, que dis-je ? une syllabe, et vous le verrez, vous l'entendrez aussitôt, tout le fluide mystère, toute la

1. Victor Hugo, *Les Chansons des rues et des bois*.

2. Victor Hugo, *La Légende des Siècles*.

grandeur, toute l'émotion, toute la pensée, — le mètre, le rythme, la beauté s'en va.

D'un mot mis à sa place enseignant le pouvoir...

nous dit Boileau qui, lui aussi, je compte vous le montrer, sinon cette année, du moins l'an prochain, était un grand, un très grand poète et, comme nous y avons été invité en passant, digne d'être cité, vous le verrez, et commenté avec tous ceux-ci. C'est le rythme qui met à leur place les mots et leur confère cet étrange pouvoir, cette puissance d'image et d'évocation, cette force de création et de penser. L'enchanteur Virgile, disait le Moyen-Age <sup>1</sup>. Oui, sa magie, c'était son rythme. Et son enchantement durera tant que les hommes comprendront le latin. L'enchantement de la poésie durera tant qu'il y aura des hommes qui liront les poètes. Toujours. Car chaque homme qui pense et qui aime porte en lui

1. Je retrouve chez Baudelaire une idée analogue. Il écrit, dans ses notes : « de la langue et de l'écriture prises comme opérations magiques, sorcellerie évocatoire. » Oui, le vers est bien une sorte d'incantation. M. André Gide, dans ses *Nouveaux Prétextes*, et à propos de Baudelaire justement, écrit : « Musical ! veuille ce mot, ici, n'exprimer point seulement la caresse fluide ou le choc harmonieux des sonorités verbales par où le vers peut plaire même à l'étranger musicien qui n'en comprendrait pas le sens ; mais aussi bien ce choix certain de l'expression, dicté non plus seulement par la logique, et qui échappe à la logique, par quoi le poète-musicien arrive à fixer, aussi exactement que le ferait une définition, l'émotion essentiellement indéfinissable. » Voir là-dessus le très intéressant article de M<sup>me</sup> Henriette Charasson, dans sa *Vie littéraire du Rappel* (26 avril 1919).

un poète qui s'ignore. Et l'être de génie justement est celui qui peut éveiller en chacun de nous cette puissance obscure, celui qui nous traduit en images, en sons mesurés, en paroles claires, cette poésie confuse, l'anime, et l'anime avec une telle intensité que, pour un moment radieux, son œuvre, qui nous émeut si profondément, oui, pour un moment, nous croyons qu'elle est notre œuvre. Lui et nous, et tous les hommes, nous ne faisons plus qu'un. Il n'y a de grand poète qu'à cette condition. Le génie nous force à collaborer avec lui, à collaborer avec l'humanité. Il atteint, il éveille toutes nos puissances intimes, le fleuve de la race qui coule au fond de nous, l'universalité humaine où nous baignons. J'ai essayé de vous le montrer l'autre jour, lorsqu'un grand lyrique dit *Je*, c'est le moi de son âme qu'il énonce, mais c'est aussi le vôtre, c'est le nôtre plus profondément peut-être que le sien. Insensé qui croyais que je n'étais pas toi, dit justement Hugo dans une de ses préfaces à son lecteur.

Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère !<sup>1</sup>

sussure perfidement ce pervers Baudelaire, en tête des *Fleurs du Mal*. Mais celui-là est le plus magnifique exemplaire des poètes de décadence. Il fallait qu'il eût le lyrisme atrocement chevillé au corps et

1. Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*.

à l'âme, pour ne point l'avoir expulsé de lui avec tous les réactifs auxquels il le soumettait.

Le poète véritable est celui qui donne aux autres le sentiment de leur poésie et de leur grandeur. Le grand lyrique, le lyrique véritable est celui qui nous donne la sensation unanime de notre humanité. *Homines quidem pereunt*, écrivait Sénèque à Lucilius <sup>1</sup>, *ipsa autem humanitas, ad quam effingitur, permanet*. Les hommes périssent, mais l'humanité vers laquelle l'homme s'efforce, le lyrique l'atteint, l'humanité ne meurt pas, son expérience, son rythme, son chant permane de race en race, de siècle en siècle, d'œuvre en œuvre. Cette fuite incessante des êtres et des choses, le rythme du vers en en mesurant l'émotion l'accorde en nous au grand destin perçu de l'Homme, la cadence au mouvement continu de l'espèce. La vie du vers est là, dans cette évolution, dans cette humanité. Le rythme l'appréhende, le vers l'incarne. En éprouvant un vers, en le sentant, veux-je dire, dans sa réalité émotive et plastique, nous participons à la vie de toute notre espèce, nous devenons plus hommes.

L'homme, depuis qu'il y a des hommes, s'élève par un invincible effort à une conception toujours plus haute de lui-même. La poésie prend conscience de cet effort et le parachève sans cesse, la poésie marque les étapes de cette conception. Le rythme la

1. Lettre 61.

propage. Le vers la maintient vivante. Il y a, devant les yeux, devant l'inspiration du poète, comme un Homme idéal qu'il veut sans cesse atteindre, comme une Humanité poétique qu'il poursuit d'âge en âge et qu'il échoue de plus en plus noblement à exprimer. De là vient la mélancolie tantôt, et tantôt l'autorité rythmique de sa pensée, de là vient son chant. Nous disions l'autre jour, vous en souvenez-vous, que le rythme naissait dans l'âme du poète au contact, au passage en lui de l'âme de tous. Et nous voyons maintenant que cet ébranlement en lui de toutes ses puissances créatrices le met en état de percevoir son humanité la plus haute, d'éprouver comme la sensation immédiate de l'Homme immortel, de l'Homme idéal. Et s'il chante, s'il rythme alors ses émotions et ses pensées, autant peut-être pour se les traduire à lui-même qu'à nous, c'est que cette humanité idéale à laquelle il participe alors n'a pas d'autre expression, d'autre existence, d'autre vie que celle justement que lui prête le chant.

Le rythme, comme Vigny disait que le tempérament ardent, c'est l'imagination des corps, le rythme est l'imagination ardente du sang. Le rythme est la perception dans notre sang du sang universel. L'homme y perçoit son humanité, il s'y accorde. Il y participe. Elle n'a pas d'autre expression vivante, d'autre existence palpable en nous. Elle se cadence, elle s'intègre dans le rythme. Il nous met en état de sentir d'accord avec elle, de sentir en elle d'accord

avec tous ceux qui ont participé et participent à la même émotion. « Chaque nation, dit Renan, chaque forme intellectuelle, religieuse, morale, laisse après elle une courte expression qui en est comme le type abrégé, et qui demeure pour représenter les millions d'hommes à jamais oubliés, qui ont vécu, et qui sont morts groupés autour d'elle. » Le rythme roule en lui toutes ces expressions. Leur fluidité continue constitue notre rythmique humanité, rythmique car nous ne l'atteignons vraiment qu'en lui. Elle naît et meurt avec lui. Elle est toujours là, dans le vers, prête à renaître. Mais il faut que ce vers soit chanté, comme il faut, pour qu'un tableau vive, que deux yeux le regardent. Parmi les remous incessants des choses et des êtres, le va-et-vient des naissances et des morts, le mouvement pressant des générations qui se suivent, il y a un rythme qui se maintient, une circulation, un battement du sang idéal dans les veines chantantes de l'homme, il y a une humanité poétique.

Cette humanité poétique, Messieurs, est née avec le premier rêveur qui en chantonnant, dans les forêts ancestrales, jeta sans peur pour alimenter la flamme une branche dans le feu né de la foudre. Et c'est le mythe de Prométhée. Et cela le singe ne le peut pas, pas plus que la brute ne peut alimenter d'un mot, d'un geste intérieur, d'une collaboration, d'une image, l'universel brasier allumé par les Muses dans le cerveau victorieux de l'homme. Elle a jailli, cette

humanité poétique, avec la première étincelle du silex recueilli par le plus intelligent de la horde, avec le premier cri de reconnaissance qu'en creusant en forme de berceau le premier tronc d'arbre jeté à la mer, poussa vers les étoiles l'intrépide qui devait un jour leur demander son chemin. Et l'*Odyssée* fut le vaste écho de ce cri. Elle enveloppait le premier forgeron qui cadença sa songerie au branle du marteau. Et sur la porte de sa forge Hésiode s'en souvint. Elle sema le blé, et ce fut Triptolème, les mystères de Démèter. Elle planta la vigne, et ce furent les vendanges tragiques, le théâtre de Dionysos. Elle est née, cette humanité poétique, avec la mémoire chantante. Elle est née avec l'expérience, et le chant qui la conserve. Toute tournée vers l'avenir, elle est la tradition... Elle est l'Homme.

La plupart d'entre vous, Messieurs, ne sont pas sans connaître la grande loi établie par Fustel de Coulanges. Les transformations sociales, dit-il, ont suivi régulièrement les transformations de l'intelligence <sup>1</sup>. Et M. Elie Faure, dans son *Histoire de l'Art*, propose cette autre loi : « Toujours, dit-il, au cours de notre histoire, la grande floraison d'esprit suit le grand effort animal et les hommes d'action engendrent les hommes de pensée <sup>2</sup>. » Et celle-ci précéderait celle-là, mais pour nous, Messieurs, ce

1. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*.

2. Elie Faure, *L'Art antique*.

serait l'invincible et fécond travail poétique sans cesse accompli par l'homme sur sa sensibilité et son intelligence qui ferait, par le rythme, le passage de l'une de ces lois à l'autre, — par le rythme, et les habitudes, les inéluctables besoins d'ordre, d'harmonie, qu'il apporte, qu'il impose doucement, qu'il impose avec l'illusion de je ne sais quelle intérieure et suprême liberté. A la faveur de cette aisance intérieure où avec lui, autour de lui, l'homme voit le monde s'ordonner, la poésie tire de l'effort animal la pensée ; la poésie tire des transformations de l'intelligence les transformations sociales. Ne vous hâtez pas de sourire. Je compte vous montrer combien tout ceci est exact.

Aux premiers regards qu'il jeta sur le monde extérieur, l'homme, d'après Fustel-de Coulanges, se le figura comme une sorte de république confuse où des forces rivales se faisaient la guerre. Sa mission, en lui et autour de lui, était de les soumettre à la monarchie de sa raison. Il s'agit pour lui de mettre de l'ordre dans cette démocratie brutale et en apaisant ses propres instincts de pacifier ces forces naturelles en guerre. A cette universelle pacification son intelligence s'appliqua tout d'abord ; elle n'a pas cessé depuis. Et c'est cet immense combat que nous résumons, nous racontons les poètes. L'emprise du rythme sur le chaos, des grandes formes mélodiques et colorées sur les passions confuses et les cris tumultueux. C'est la royauté de l'homme, les luttes qu'il



soutient en lui et autour de lui pour établir cette royauté. Voilà leur éternelle épopée. Leurs chants, nous l'avons vu, célèbrent chacune des intérieures victoires de l'homme. Ils marquent les étapes humaines de notre instinct. Ils chantent les transformations de l'intelligence. Plus ou moins chacun d'eux s'efforce de fixer les grandes formes de notre sensibilité. La beauté qu'ils imaginent, c'est l'Homme atteint, l'Homme réalisé. La poésie n'a pas d'autre objet. Elle est l'intelligence en acte, l'intelligence en action, en lutte d'abord, en joie, en victoire ensuite, l'intelligence en fleurs.

Elle est l'Homme, l'intelligence de l'homme, l'intelligence visuelle de l'homme. J'insiste, Messieurs, sur cette qualité visionnaire de l'intelligence rythmique, car trop souvent on est porté à confondre la conception proprement poétique des choses avec leur émotion purement musicale. Encore que leurs frontières soient bien flottantes et qu'ils empiètent la plupart du temps, et fort heureusement, l'un sur l'autre, ces deux domaines, celui de la musique et celui de la poésie, sont pourtant différents. Il est nécessaire, je crois, de marquer en quoi il est bon de les distinguer l'un de l'autre, et d'autant mieux que ce nous sera une occasion excellente d'aborder par un nouveau biais l'analyse que nous faisons de la vie chantante du vers, de l'âme de la ligne mélodique du rythme.

Et d'abord le poète est un voyant. La poésie entend et voit, entend et fait voir ce que la musique

ne peut qu'entendre et faire entendre. Qu'il s'agisse des murmures du cœur ou de ceux de l'univers, pour les traduire il y a dans les mots un élément de plus que dans les sons. Il y a tout l'homme, les yeux de l'homme s'ajoutant aux bruits de la nature. Et justement l'art merveilleux du poète n'est-il pas de juxtaposer, de lier, de fondre ces deux ordres de perception, dont l'un relève plutôt du cœur et l'autre de l'intelligence, de les unir sans les détruire l'un par l'autre, que dis-je ? sans les détruire, en les renforçant bien plutôt l'un par l'autre, en les amenant l'un par l'autre à leur plénitude, à leur plus émouvante et plus significative expression.

Ici encore un exemple, je crois, serait plus décisif. Il n'est que de citer un court, mais parfait poème où toutes les musiques de la pensée trament les bruits fuyants d'un beau jour qui se couche dans la raison de l'homme. Toute l'émotion de ce bref poème qui se mesure à la plus haute majesté des choses tient dans sa mélodie. Et cette mélodie, elle, tient unies, attendries entre elles, des images immenses, du plus vaste lyrisme, vous allez voir, mais rendues toutes familières et légères par un art souverain et qui, dans sa nonchalance aristocratique, n'a pas l'air d'y prendre garde, à ces images, que nous ne croyions pas qu'il fût possible de voir ainsi jouer devant nous avant de les avoir entendu vibrer ainsi ensemble, reflétées au même pur cristal de la musique et de la pensée. Ecoutez...

« Homme, descends sur tá terrasse !  
Vois, le jour qui s'évanouit  
Ote ses bagues et les passe  
Aux doigts scintillants de la nuit.

La tendre lune vient de naître ;  
Le soleil, cher à ta raison,  
Dorant les yeux de ta fenètre  
Leur dit adieu sur l'horizon.

Sur le sable, chienne câline,  
Avec un bruit timide et doux,  
La mer, au bas de la colline,  
Vient se coucher à tes genoux. »

Un astre à gauche, l'autre à droite,  
L'homme vient, beau comme l'été ;  
Il parcourt sa terrasse étroite,  
Il s'assied dans sa majesté.

La lune danse sur sa joue ;  
Le soleil lui baise les pieds ;  
Lui les regarde, rêve et joue  
Avec ces objets familiers <sup>1</sup>.

Voilà l'intelligence de l'homme, voilà son chant. Voilà bien cette chantante monarchie de la raison que tout-à-l'heure nous demandions que le poëte impose à la démagogie des choses. On ne peut pousser plus loin, et comme en se jouant, l'anthropomorphisme. En dehors de sa beauté propre, c'est surtout pour cela que je vous ai cité ce poëme, car voilà bien le trait essentiel qui caractérise la poësie en face de la

1. Xavier de Magallon, *Poëme*.

musique. Tout-à-fait à ses débuts, nous le verrons dans une prochaine leçon, l'homme ne se séparait pas de ce qu'il voyait. Subjectivisme, objectivisme, il s'ignorait, il ignorait l'univers. Les choses étaient lui et lui était le monde. La musique peut nous faire retrouver cet état primitif, nous replonger dans ce frisson universel des origines. La poésie, non. Elle ne peut oublier l'homme. Mais ne croyez pas que je lui en fasse un grief. Je verrais là au contraire son plus haut titre de noblesse. Elle est l'épouse d'Apollon. Si voisine des météores, si impalpablement subjective que vous puissiez l'imaginer, avec Shelley ou avec Walt Withman, si fondue, si dissoute en la nature, qu'elle se veuille, si perdue, si vague, si élémentaire, si proche de la musique qu'elle soit, toute poésie, et la plus panthéiste, baigne dans l'anthropomorphisme. Apollon, au centre du chœur, tient la cithare, et Apollon, c'est la clarté, l'intelligence. Il voit. Vous pourrez concevoir une musique sans intelligence peut-être, toute enfoncée encore dans la sensibilité, dans les seules pulsations du cœur, vous pourrez la concevoir comme un art élémentaire, soit comme une première organisation intime du chaos, soit comme une sorte de lyrisme collectif s'emparant de l'âme, de l'émotion éparse. Vous pourrez imaginer la musique comme un art de la volonté, un art chrétien de la mort, de l'infini, où la raison peut ne jouer aucun rôle, n'avoir aucune part, aucunes prises sur l'inspiration. Mais quelque chose de païen toujours

demeurera dans la poésie. Elle fuit l'infini. Le cœur, l'oreille peuvent se perdre, émus, dans l'infini. L'œil, l'intelligence ne le peuvent point. Il n'y a pas d'infini visible. Dès que nous essayons de concevoir l'infini, de l'atteindre, nous le figurons, il se limite. La musique nous baigne dans l'infini sonore, sans représentation. Il n'y a pas de poésie sans représentation, sans image. Un rythme vide, le concevez-vous ? Un pur son, auquel vous en ajoutez un autre, une pure suite de sons, de mots, de sonorités verbales, sans signification, sans éveil métaphorique de sentiments ou d'idées au fond de vous. La musique peut éveiller ce chaos passionné, ces éléments flottants, ces puissances en suspens dans les courants émotifs où trempent les racines de l'âme. La poésie le peut, par le rythme ; mais sans l'image cet éveil où la musique peut continuer à rêver, sans l'image cet éveil poétiquement sera vain. Il retombera sur lui-même. Il s'évanouira. Il n'atteindra pas l'humain. Cet humain, ce vaste anthropomorphisme où nous avons dit que la poésie baigne. La musique, s'il nous était permis d'employer le langage des philosophes, la musique, dirions-nous, atteint subjectivement la nature à travers l'homme, la poésie atteint objectivement l'homme dans la nature. Elle ne cherche, elle ne peut atteindre que lui. Admirable cri du poète impuissant à tout pacifier :

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,  
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes,

D'innombrables liens frêles et douloureux  
Dans l'univers entier joignent mon âme aux choses... <sup>1</sup>

Et un autre lui avait déjà répondu, dévoilant à  
demi un des grands secrets de cette transmutation  
poétique :

La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Et toute la sensible, la mystérieuse musique,  
l'exemple, l'aveu :

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies... <sup>2</sup>

Et c'est dans l'unité harmonieuse des méninges,  
dans le cerveau, l'âme de l'homme, dans l'esprit et  
les sens, dans le chant du poète que s'épanouit cet  
univers aux intimes correspondances. Mais un autre,  
allant plus loin encore, avait osé montrer cet humain  
aux aguets partout, cette âme partout répandue  
dans les choses par les anciens poètes, perdue,  
oubliée aujourd'hui au point de nous apparaître

1. Sully-Prudhomme, *Les Solitudes*.

2. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*.

---

---

méconnaissable, comme étrangère sous ses regards  
de pierre et ses larmes de fleurs :

Homme, libre-penseur, te crois-tu seul pensant  
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose,  
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,  
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la brute un esprit agissant.  
Chaque fleur est une âme à la nature éclose.  
Un mystère d'amour dans le métal repose.  
Tout est sensible, — et tout sur ton être est puissant.

Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie.  
A la matière même un verbe est attaché,  
Ne la fais pas servir à quelque usage impie.

Souvent, dans l'être obscur habite un dieu caché,  
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières  
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres <sup>1</sup>.

Cet esprit, ne nous y trompons pas, c'est le nôtre.  
Cette source que les poètes découvrent au fond du  
monde, au cœur le plus intime des choses, et comme  
au delà d'elles, ce flottant miroir nous renvoie notre  
image. Tout est sensible, Pythagore l'avait dit. Et  
c'est que notre sensibilité, alors que nous croyions  
la perdre, nous accueille partout, dès qu'un poète  
chante, dès qu'un rythme, si faible soit-il, anime  
une image, si humble, si perdue soit-elle, dans le  
vaste univers.

1. Gérard de Nerval, *Vers dorés*.

La science, remarquez-le, veut la chasser, cette sensibilité, ce souvenir de l'homme ; cet anthropomorphisme, elle le poursuit partout dans les choses, ou du moins ce n'est pas le lieu et je n'ai ni l'autorité ni les moyens de vous montrer qu'elle croit le poursuivre. L'art l'y répand. La beauté qui nous apparaît dans le monde n'est que la beauté que notre esprit y met. Rappelez-vous l'exclamation ironique de Pascal : « Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux. » Eh ! oui. Tout l'art est là. Il nous met victorieusement devant le monde en état d'admiration. Il rend le monde digne d'être admiré, et il nous rend dignes de l'admirer. Il nous aide à tout comprendre. Il nous rend bons, d'une active bonté compréhensive. Je ne sais plus dans quel roman contemporain j'ai lu cette phrase : ne rien trouver ridicule est le signe de l'intelligence complète. C'est l'art, et ses puissances de sympathie, qui nous apporte cette intelligence. La beauté est la clef qui ouvre les portes les mieux cadenassées, toutes les portes. Elle est, diverse, au fond de tout, et même de la science. N'est-ce pas un savant qui a écrit : « On peut s'étonner de voir invoquer la sensibilité à propos de démonstrations mathématiques qui, semble-t-il, ne peuvent intéresser que l'intelligence. Ce serait oublier le sentiment de la beauté mathématique, de l'harmonie des nombres et des formes, de l'élégance géométrique. C'est un vrai sentiment



---

---

esthétique, que les vrais mathématiciens connaissent<sup>1</sup>. »

Vous devinez pourquoi j'ai voulu vous apporter ce précieux témoignage. Comme tout à l'heure nous essayions de surprendre dans la musique une pure émotion du cœur, voilà que nous trouvons ici, je crois, un pur frisson de beauté intellectuelle. Et la poésie unit les deux. Cette haute extase mathématique il lui manque, à elle aussi, Apollon, — je veux dire les dons d'imagination pathétique ou de représentation créatrice qu'Apollon répand partout où il passe. Apollon plastique. Apollon, qui chante et qui voit. L'intelligence, qui chante et fait voir. Dans tout grand philosophe, disait Emerson, il y a un poète manqué. Et, ajouterons-nous, dans tout grand poète il y a un homme complet. Ce sentiment esthétique, dont parle Henri Poincaré, et que les vrais savants éprouvent en présence de leur système, les très grands poètes, un Goethe, un Dante, un Lucrèce, et je ne veux pas parler des grands gnomiques comme Héraclite chez qui le philosophe et le poète s'égalent, les très grands artistes, un Vinci, un Michel-Ange, le partagent aussi. Si je ne craignais de multiplier les citations, ce serait le moment de rapporter ce que disait Macrobie, cherchant à expliquer un passage astronomique des *Géorgiques* : « Virgile, disait-il, qui ne commet jamais d'erreur

1. Henri Poincaré, *Science et Méthode*.

en matière de science. » Et je voudrais pouvoir vous lire aussi, mais dans la traduction il perd toute son âme, un sonnet de Mistral. Mistral, dans ce sonnet qu'il a mis en tête de son œuvre d'érudition, de son dictionnaire raisonné, *Le Trésor du Félibrige*, nous indique comment la sensibilité d'un poète doit s'accorder avec le lent travail de l'élaboration intellectuelle. Et précisant ce labeur encore, Goethe, dans le poème qui sert de préface lyrique à son *Anatomie comparée*, proclame : « Scrute, examine, compare, et puis reçois de la bouche des Muses la pleine, la chère assurance que tu ne rêves pas, mais vois. » Et Boileau : « Que toujours la Raison... Rien n'est beau que le vrai... » Et La Fontaine :

« ... il ne faut pas  
Quitter la nature d'un pas. »

Voilà les règles d'or, Messieurs, les préceptes gravés au fronton du code classique, voilà le réalisme lyrique qui permet d'unir au frisson de l'émotion musicale le sentiment de la contemplation scientifique. Voilà l'intelligence victorieuse, l'homme pleinement vainqueur de la nature en lui obéissant, en la disciplinant, et lui avec elle, en l'amenant à la Beauté par le rythme. Scrute, examine, compare, et puis chante. Chante ta victoire, la joie de ton labeur, ton cœur et le monde pacifiés. C'est réellement dans ton chant que résident en dernière analyse toute vérité et toute sagesse humaines, tout ordre et toute

liberté. Ton rythme est adéquat au réel. Par lui tu sens et connais l'Être. Par lui tu entres en possession de la vie de l'Esprit. Le génie de l'espèce par lui touche à sa perfection, atteint sa souveraineté. Par lui, parmi les bêtes et les choses, l'homme comprend son élection. Il répond à sa vocation. Son égoïsme tombe, et sans rien perdre de sa personnalité il sent passer en lui les grandes certitudes, il constate la présence du genre humain.

Comment ces certitudes lui sont venues, comment ce chant, comment cette vérité et cette sagesse ont ordonné le monde autour du foyer, de la maison du Père, de la maison du roi, quelle est en un mot l'action proprement civilisatrice de la poésie, ce sera le sujet de notre prochaine leçon.



III

LE MONDE ET LA MAISON

### TROISIÈME LEÇON

## LE MONDE ET LA MAISON

I. *Le Rythme est la première loi.* — Les poètes et la Loi. — Solon. — Les textes sacrés. — L'histoire et la poésie. — Donner un sens plus pur aux mots de la tribu. — Les lyriques anciens voyaient directement la vie.

II. *La poésie naît du foyer.* — La sérénité pathétique des Grecs. — Ils sont des artistes et des politiques. — Leur chef-d'œuvre : la langue grecque. — Leur loi profonde : la famille est l'unité sociale. — Les ancêtres de Platon et de Phidias. — Naissance de la tradition lyrique.

III. *Le chant de l'homme devient la substance du monde.* — En face du foyer, la tente du Sémite et le chariot du Germain. — L'héritage des Muses. — La propriété est à la base du droit. — La religion des ancêtres. — Le chant, la loi et la coutume. — Le monde.

Messieurs,

comment la victoire met un peuple en état de vertu poétique, comment l'exaltation héroïque amène à leur plénitude les puissances créatrices de l'enthousiasme viril, j'ai essayé de vous l'esquisser dans une première causerie. En étudiant ensuite la vie émouvante du vers nous nous sommes aperçus que toute vérité et toute sagesse, sur cette terre, trouvaient en lui leur chantante expression, leur plus parfaite, leur indestructible existence humaine. Encore un pas, et nous allons voir que ces deux ordres de réalités profondes se conditionnent l'un l'autre. En le faisant, je voudrais aujourd'hui que nous pénétrions un peu plus avant dans l'intimité psychologique de cette grande loi. Je l'appelle grande, car d'elle dépendent non seulement la beauté, la santé des œuvres lyriques que nous étudions, mais encore, j'espère vous le montrer, tout un ensemble de notions morales, sociales et politiques qui composent le système royal, l'art de vivre en harmonie avec soi-même et avec le monde victorieusement pacifié autour du foyer bien défendu.

Dans une de ses *Exhortations*, un de ces vieux poètes grecs, en qui les anciens croyaient justement

---

que réside toute harmonie, un des sept sages, Solon, chantait : « Le mépris de la loi couvre de maux la cité. Quand la loi règne, elle remet partout l'ordre et l'harmonie, et elle enchaîne les méchants. Elle aplanit ce qui est rude, étouffe la vanité, éteint la violence et sèche la calamité dans sa fleur naissante. Elle redresse les voies obliques, adoucit les œuvres de la superbe et réprime celles de la sédition. Elle maîtrise la fureur de la discorde douloureuse et, par elle, tout devient, parmi les hommes, plein d'harmonie et de raison. »

Quel hymne magnifique et simple, Messieurs, et dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, l'élan robuste et direct ou la propriété féconde des termes. Celui qui pouvait et savait parler ainsi, oh ! sûrement, de toute son âme avait vécu ce qu'il disait. Et précisément je voudrais vous montrer aujourd'hui que cette Loi ainsi célébrée par Solon, cette Loi pleine de bienfaisance, ce sont des poètes comme lui qui les premiers en eurent l'intuition. Je voudrais vous montrer que ce sont les poètes, les vieux citharèdes grecs qui, d'un instinct partout épanoui autour d'eux, mais encore épars et confus, firent une habitude harmonieuse et raisonnable ; les poètes qui en obéissant pour la première fois et de tout leur être à une tradition, un enseignement lyrique, établirent et maintinrent une tradition, une expérience civique, fondèrent une civilisation.

De cette civilisation Solon, pour Athènes, cueille



le fruit qu'il a mené à sa maturité. Mais c'est moins en son fruit qu'en ses premières fleurs qu'il nous faut essayer de la surprendre aujourd'hui pour mieux saisir la loi que nous poursuivons. Ce ne sera donc pas Solon que tout d'abord je choisirai comme exemple, lui qui pourtant, en bon stratège, après avoir repris Salamine sur les Mégariens, vous vous en souvenez, sut encore, en bon économiste, par un système de réformes appropriées, purger Athènes de ses dettes. Je ne puis toutefois le quitter ainsi sans marquer, en passant, ce que lui doit notre art royal.

Il fut un poète, il fut un grand législateur. On peut même affirmer que chez lui les deux se mêlent si étroitement qu'ils finissent par ne plus faire qu'un ; on ne peut, pour l'étudier, séparer le lyrique de l'homme d'Etat. Si j'en avais le temps, je vous montrerais comment, en son esprit, une image rythmique groupait sans cesse autour d'elle les périodes à la fois de ses poèmes et de son activité. Son imagination ne pouvait se détacher de Salamine, alors soumise à Mégare. La belle île, cette Salamine couchée ainsi esclave sous ses yeux, aux portes mêmes des routes marines d'Athènes, lorsqu'il la contemplait du haut de l'acropole le jeune Eupatride n'en pouvait sans frémir supporter la vue. Il n'en pouvait non plus détourner les regards... Lui était au plus beau moment de sa vie, dans cet ardent équilibre des forces humaines d'où jaillit l'inspiration. Il était son maître. Sur un navire construit à

ses frais, il avait déjà parcouru le monde. Observateur comme tout bon poète, en jetant l'ancre sur maintes plages, il avait vu naître et grandir une nouvelle classe d'hommes, celle-là même qui, faite de négociants comme lui, allait bientôt, devinait-il, par le trafic colonisateur, modifier toutes les conditions de la vieille existence. Dans la plupart des cités grecques il voyait, par contre, la paix bouleversée, la démagogie déchaînée ; et cet universel désarroi ce bon citoyen songeait à en faire profiter son pays. Athènes victorieuse montait à l'horizon de toutes ses pensées, Athènes pacifiée imposant son harmonie au monde. Mais qui d'abord pourrait imposer son génie à Athènes ?

C'est à cet avenir qu'il songeait, le cœur gonflé, lorsqu'à deux pas du Pirée il apercevait Mégare tenant garnison à Salamine et ses croiseurs devant Phalère, et Eleusis bloquant les meilleures rades de l'Attique. Mais vous le savez, on s'était tant battu déjà que sous peine de mort il était désormais interdit de parler de se battre, sur l'agora. Un jour, sur cette agora, on vit arriver un voyageur, un dément, coiffé du *πικιδῖον*, du chapeau de feutre des malades, et dans l'accoutrement d'un insensé qui vient d'échapper à ses gardiens. La foule accourt et reconnaît Solon. Il monte sur la borne du héraut.

— « Je suis le crieur qui viens de la charmante Salamine. Des vers et des chants, voilà ma marchandise. »

Un frémissement court dans l'assemblée. Au ton narquois succède alors l'éloquence guerrière, le lyrisme vengeur. La strophe civique prend son vol. Et il récite, il chante la fameuse élégie que, depuis ce jour, la jeunesse attique a si longtemps répétée dans tous ses gymnases. Il décrit l'abaissement présent de la patrie, il ose en imaginer la honte future, puis : « Puissè-je alors, changeant de cité, être citoyen de Pholégandros ou de Sikinos ! Car cette parole volera de bouche en bouche : Celui-ci est un homme d'Athènes, un des déserteurs de Salamine... »

Ah ! Messieurs, avec quelle rage, les yeux vers l'Est et la honte au front, certains de vos aînés le répétaient naguère, ce fragment, au pied du Louvre ou de l'Arc-de-Triomphe... Un déserteur de Salamine !

L'élégie de Solon se terminait par l'appel belliqueux : « Allons à Salamine, afin d'y combattre pour l'île aimable, et de rejeter loin de nous l'humiliation douloureuse. » Saisis d'enthousiasme, les Athéniens suivirent Solon. Ce fut la première victoire de Salamine.

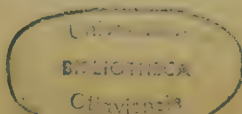
Telle était alors la mission naturelle des poètes <sup>1</sup>. Ils étaient les hérauts, les crieurs de la Loi. Ils étaient cette loi vivante. Pour chanter, pour vivre, ils avaient besoin de la victoire, de l'hégémonie de leur pays. Pour se concevoir pleinement poètes, ils sentaient la nécessité de cette auguste présence autour d'eux. Pour imposer aux mots la souveraineté de leur raison

1. Et voici que Gabriele d'Annunzio s'en souvient. En s'emparant de Fiume, il reprend cette grande tradition.

et de leurs images, il fallait qu'autour d'eux tout acceptât la souveraineté harmonieuse de la loi. C'est qu'aussi bien cette loi c'étaient eux qui les premiers l'avaient conçue, c'étaient eux qui l'avaient faite. Ici encore, Messieurs, nous rencontrons le Rythme. Toutes les lois naissent de lui. Le rythme est la première loi.

La première, veux-je dire, que les hommes, du moins les hommes de notre civilisation, aient perçue. Comme il est la première, peut-être aussi, dans l'ordre éminent de la vérité et de la beauté, s'il est possible que ce soit en lui, après tout, que réside le plus subtil élément, le radium caché de toutes découvertes. Mais ceci est un autre problème. Pour celui qui nous occupe, le certain est que, dans le droit antique, ce qui obligeait ce n'était point la conscience, comme nous le croyons aujourd'hui, c'était la formule sacrée. Or en quoi, pour ces cerveaux primitifs mais pénétrants, résidait la force distincte de la formule ? Dans le rythme. Les paroles de la prescription étaient rythmées. Voilà ce qui les différençait des autres et leur conférait un inéluctable pouvoir. Aristote dit qu'on les chantait. Platon, dans *les Lois*, ordonne de conserver soigneusement les rythmes. Cicéron fait la même remarque. Les textes des premières lois étaient des νόμοι, des chants, des *carmina*, des vers. Ces carmes, ces vieux vers étaient des textes invariables. Et, dit Fustel de Coulanges, y changer une lettre, y déplacer un mot, en altérer le rythme,

c'eût été détruire la loi elle-même, en détruisant la forme sacrée sous laquelle elle s'était révélée aux hommes. Un peu, Messieurs, comme nous avons vu, l'autre jeudi, qu'en changeant un mot de place dans un vers, nous en défigurions le sens profond, nous en chassions toute la beauté. Et c'est là-dessus, dans la constatation du pouvoir bien établi de la formule rythmique, que l'auteur de *la Cité antique* appuie toute une partie de son œuvre, car pour lui le sens intime d'un radical peut quelquefois révéler une ancienne opinion ou un ancien usage ; les idées se sont transformées et les souvenirs se sont évanouis ; mais les mots sont restés, immuables témoins des croyances qui ont disparu. Ici, vous le voyez, l'œuvre de l'historien et l'œuvre du poète se rejoignent. Et vous ne vous étonnerez plus, comme je sais que certains d'entre vous l'ont pu faire, de me voir citer Heredia entre Mallarmé et Ronsard, si, comme je le crois, cet élève inspiré de l'École des Chartes a pu, dans l'âme essentielle d'un mot mis à sa place en un groupe chantant d'échos pareillement ressuscités, évoquer, lui poète, comme le fit Fustel historien, les croyances et les sentiments retrouvés d'un âge disparu. Chacun de ses sonnets me semble une harmonieuse médaille frappée à l'effigie d'un siècle, d'un sentiment humain. Il s'y appliquait, en tout cas, à bien réaliser et il y réalisait le précepte édicté par son maître, Leconte de Lisle, dans la préface de la première édition des *Poèmes antiques* :



« L'art et la science, longtemps séparés par suite des efforts divergents de l'intelligence, doivent désormais tendre à s'unir étroitement sinon à se confondre. L'un a été la révélation primitive de l'idéal contenu dans la nature extérieure ; l'autre en a été l'étude raisonnée et l'exposition lumineuse. Mais l'art a perdu cette spontanéité intuitive, ou plutôt il l'a épuisée. C'est à la science de lui rappeler le sens de ses traditions oubliées, qu'il fera revivre dans les formes qui lui sont propres <sup>1</sup>. »

Les antiques citharèdes, eux, travaillaient directement, si on peut dire, sur leur matière même. Trop souvent nos contemporains, et les plus grands, ne peuvent voir en leur voix que triompher la Mort. Les vieux lyriques grecs y sentaient la Vie même. L'immense victoire où nous baignons va-t-elle nous redonner cette spontanéité intuitive où ils vivaient ?

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change  
Le poète suscite avec son glaive nu  
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu  
Que la mort triomphait en cette voix étrange.

Eux comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'Ange  
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu  
Proclamèrent très haut le sortilège bu  
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange <sup>2</sup>.

Il ne s'agit, dans ces grands vers de Mallarmé, que

1. Leconte de Lisle, *Préface des Poèmes antiques*.

2. Stéphane Mallarmé, *Tombeau d'Edgard Poë*.

des blasphémateurs d'Egard Poë et de cette trop commune aberration qui pousse l'incompréhensif à dédier à je ne sais quels alcools les honneurs dus à l'inspiration seule. Mais comme le problème qui nous occupe y est magistralement posé :

Donner un sens plus pur aux mots de la tribu...

Lui aussi, le poète, sous les sentiments transformés et les sensations évanouies, doit retrouver le sens intime d'un radical, les racines du monde enchevêtrées à celles des mots, l'âme des mots, les rythmes de l'âme, et au fond la grande unité imaginative, la grande unité germinative où tout baigne. Mais cela, s'il est un grand lyrique, et j'en demande pardon à Leconte de Lisle, artiste prodigieux, et que j'admire et que j'aime, mais plus grand artiste et plus grand philosophe que grand lyrique, cela, il le doit découvrir, non plus comme le savant, dans les inscriptions du passé, les textes embrumés et rouillés, les monuments endormis, et avec tout l'appareil et les secours de l'érudition, mais sur la bouche même de ceux qui parlent, dans leurs passions battantes, leur âme, sur sa bouche, dans son âme, dans son cœur, en pleine vie.

Les vieux poètes s'y efforçaient, et, mieux que Leconte de Lisle ou Edgard Poë, y réussirent. Lorsque nous les relisons, remarquez-le, les profonds sentiments qu'ils ont fait couler dans les veines de leurs mythes correspondent encore à travers les légendes à nos émotions. Ce n'est pas notre intelli-

gence seule qu'ils ébranlent, mais notre être entier, notre sensibilité jusque dans ses racines les plus frémissantes avec au-dessus d'elle notre raison dans sa sérénité. Il faut un Bach, il faut un Beethoven, un Michel-Ange ou un Véronèse, un Wagner ou un Rubens, pour remuer avec autant d'angoisse heureuse, mêler comme eux à leurs sources mêmes toutes les eaux de notre sensibilité, c'est-à-dire qu'il y faut des peintres et des musiciens chez qui la splendeur créatrice des sens équilibre encore, comme chez eux, la souveraineté, proche du despotisme, de notre intelligence. Ah ! quels hommes ils étaient, et aussi modernes, mais plus complets que nous, à certains moments, semble-t-il. Ils vivaient toujours comme nous vivions, nous, durant la guerre, à la limite créatrice des choses. Ah ! puisse la victoire répandre et maintenir cet état, puissent les poètes y maintenir la race... Ils chantaient, tout attachés encore à la nature, à l'argile universelle, dans l'aube de l'humanité naissante, et d'un bond atteignant toutes les limites intérieures de l'univers. Notre pensée n'est pas allée plus loin. Elle a pu se dilater davantage, elle n'a rien touché de plus universellement positif. Nous avons élargi leur ciel peut-être au-dessus de nos têtes, brisé leur dôme de cristal symbolique dont saint Thomas pouvait se contenter encore, découvert une autre Atlantide derrière l'océan, mais rien trouvé, qu'ils ignorent, entre les parois de nos crânes ou dans les fibres de nos cœurs. Il n'y a,



pour s'en convaincre, qu'à lire *le Système nerveux central* et l'histoire que Jules Soury y trace du cerveau et de l'esprit humain. Un Soury, un Faure, un Quinton connaissent mieux notre machine, mais ce par quoi et ce pour quoi cette machine fonctionne, notre âme enfin, que pourraient-ils apprendre d'elle à Homère ou à Sophocle qu'Homère ou Sophocle, que les lyriques antiques ne sachent déjà ?

Nous ne sommes pas allés plus loin que leurs mythes. Un problème, nous le verrons, domine tous ces mythes, les baigne, les entraîne, bat dans la chair imagée de tous, — le même qui nous tourmente aujourd'hui. Il n'en est qu'un, au fond, celui de notre destinée. Être ou n'être pas. Théognis de Mégare le pose déjà comme Hamlet d'Elseneur. Et, chose étrange, le vieux pessimiste grec le résout avec non moins de rêverie, mais avec plus de résolution farouche que le moderne Shakespeare. Écoutez son cri : « Le mieux pour l'homme est de ne pas naître et de ne jamais voir les rayons du soleil ; une fois né, c'est de passer sans retard les portes d'Adès, et de rester désormais couché sous un lourd morceau de terre. » Quel Baudelaire ou quel Léopardi a jamais soulevé un tel sombre murmure. Ou encore : « Heureux, trois fois heureux celui qui, sans combats, descend dans la noire demeure d'Adès, avant d'avoir tremblé devant ses ennemis, avant d'avoir fléchi devant la nécessité, avant d'avoir éprouvé le cœur de ses amis. »

J'entends bien. Vous m'arrêtez ici. En voilà un, du moins, m'allez-vous dire, qui n'a pas l'air de chanter en pleine victoire ni de s'accorder au triomphe de son peuple. Quel désespoir de vaincu ! Vous aurez raison. Théognis, dans Mégare, appartenait au parti aristocratique. Les *xxxoi*, les méchants, comme il disait, les démagogues l'emportèrent. Il dut s'exiler. Les parents de la jeune fille qu'il aimait, à un aristocrate pauvre préférèrent un plébéien enrichi. Il ne fut pas heureux. Ses élégies sont bien l'image de sa vie.

Eh ! oui, Messieurs, il y eut des pessimistes en Grèce, je n'ai jamais eu l'intention de le nier, et quels pessimistes ! Nous verrons que nos romantiques poussent de bien pâles soupirs à côté de leurs farouches clameurs et nous verrons aussi que tout véritable, tout volontaire et serein optimisme est à base de pessimisme. La sérénité des grands optimistes n'est que du pessimisme surmonté. Voir les maux, constater les imperfections et, au lieu de les subir, en tirer la beauté du monde, les vaincre, voilà notre optimisme. Savoir que, si nous le voulons, le monde deviendra comme nous le voulons ; le voir tel qu'il est et le vouloir, le rendre harmonieux et beau, tel que nous le rêvons, voilà l'optimisme de notre art, voilà l'art de notre victoire. Il y eut de francs pessimistes en Grèce, mais il y eut surtout des vainqueurs, des vainqueurs de cette sorte, de cette qualité, de cet art. La grande poésie grecque est

optimiste, est triomphante. Elle chante les dieux, les héros demi-dieux, les athlètes de l'âme et du corps, aux prises avec les destins de l'olympiade et de l'univers, elle chante leur triomphe, le monde violent et ramassé, déchiré de passion, mais toujours glorieux et couronné de joie. Mais ce bonheur lui-même est d'un ordre si pathétique qu'il excède dans sa plénitude les forces d'un mortel. Il y faut des dieux. Il faut l'âme musclée d'un dieu, pour le supporter. Rappelez-vous ce Diagoras qui voyant, à Olympie, ses deux fils couronnés le même jour et porté en triomphe par eux, suffoquait d'un tel plaisir que le peuple, autour de lui, criait : « Meurs, Diagoras, car enfin tu ne peux pas devenir Dieu. » Et de joie il mourut.

La sérénité pathétique des Grecs est ainsi, leur art seul put l'atteindre. Mais toute leur vie tendait vers cet art. A Olympie, l'athlète qui recevait une couronne avait droit à une statue. Couronné trois fois, il avait droit à la statue iconique, c'est-à-dire qui le représentait lui-même, dans l'immortalité du marbre, mais avec les traits copiés de son visage et de son corps. Le centre du lyrisme grec, c'est l'ode triomphale. C'est de là que tout part, c'est là où tout retourne... Mais voyons d'abord comment cette poésie est née.

Elle est née du foyer. Avant de chanter l'épinicie sur la place publique, avant de s'éployer dans le choral épидictique de Pindare, avant même de célé-

brer simplement l'hôte, dans l'encomion, à la fin du festin, elle ne s'assied tout d'abord qu'à la pierre du foyer, elle en célèbre les dieux seuls. Elle en garde la flamme. Elle en a gardé la flamme, Messieurs. Elle nous l'a transmise, elle l'a défendue. Les pères-prêtres furent les premiers poètes. Ils ont maintenu les foyers. Ils ont fondé la cité. De cette cité, la poésie a conservé les lois. Ces lois, lorsqu'elles sont en péril, les poètes accourent, comme Terpandre ou Tyrtée, appelés par l'oracle à Sparte, et leurs chants tantôt apaisent les discordes civiles et tantôt, en un grand vol d'âmes, se ruent sur l'ennemi au devant des hoplites entraînés. La poésie, ailes hérissées, de Callinos jusqu'à Chénier, se dresse, vindicatrice, entre le foyer et quiconque veut, soit du dedans, soit du dehors, y porter une main sacrilège. Elle y est née.

Elle est née du foyer... Imaginez, Messieurs, ce qu'étaient les foyers dans les temps primitifs de l'Hellade. Si propice que fût cette terre, si azurés ce ciel et cette mer qui l'enveloppaient, ne croyez pas qu'on pût les contempler, tels que nous les voyons avec nos yeux tranquilles, des interstices toujours menacés de ces huttes de branchages qu'habitaient encore les contemporains de Linos et d'Eumolpe, du seuil de ces demeures pélasgiques faites de blocs sommaires et de troncs grossièrement équarris. Imaginez les bêtes, les orages, toutes les peurs, la nature effrayante rôdant autour, la nuit tombant sur

ces groupes velus où tâtonnait l'hésitante raison. C'est d'une telle maison de bois pourtant, de ces quatre poutres fichées en terre en forme de rectangle, avec leur toit en pente pour que la pluie s'écoule, c'est de ce refuge rugueux que l'ordre dorique et le fronton des temples vont sortir. Comme c'est des méditations, des rêveries autour du feu, de ces Hellènes vêtus de peaux, de bêtes que l'*Illiade* et les odes de Pindare se sont élevées. Remarquez-le. Dès ces lointaines époques un signe est sur ces êtres. Ils sont voués à la Civilisation. Ce sont des politiques et ce sont des artistes. Oh ! bien confusément, vous semble-t-il encore, mais voyez pourtant avec quel esprit décisif. Si frustes que vous les conceviez, voyez leur premier chef-d'œuvre, leur premier acte historique, si je puis dire, la création de leur langue. Songez aux rauques cris par lesquels ils se manifestaient leurs besoins, leurs désirs, aux onomatopées qui traduisaient leurs émotions diffuses, et que cela soit devenu un vers d'Homère ! Tous ces bruits de feuilles et d'eaux, ces échos de pluie ensoleillée, ces chants imités de brises et d'oiseaux, ces glissements de pas et de nuages, d'ombres et de rayons, ces murmures de choses, cette rumeur du sang, cette rumeur du monde, en faire la langue grecque, n'est-ce pas une œuvre d'art dans toute l'acception harmonieuse et féconde du mot ? S'en servir pour traduire tous les mouvements de son cœur, toutes les nuances de ses yeux, s'en faire un instrument magique qui

soumette le monde, n'est-ce pas accomplir un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre qui va donner l'essor à tous les autres ? Une belle œuvre d'art, collective et subtile, et qui va exercer sur tout le peuple qui la parlera désormais, cette langue, l'influence la plus décisive, la plus puissamment heureuse, s'il est vrai que plus l'organisme d'une langue est parfait plus celui qui la parle règle logiquement l'ordre expansif de ses actions calqué sur l'ordre intime de ses pensées. Nous n'allons pas le nier nous qui, dans toutes ces leçons, ne faisons qu'étudier, en dernière analyse, l'influence de la qualité du style sur le développement humain, l'influence de la qualité du style, de l'ordre vivant des images sur le tempérament, les habitudes de la sensibilité, nous qui constatons qu'une langue, selon qu'elle est classique ou qu'elle ne l'est point, fortifie ou diminue la vertu civilisatrice du peuple qui la parle.

De ce point de vue, quel prodigieux organisme possède la langue grecque, semblable à celui des corps divins qui la parlaient sur les stades d'Olympie ou à l'ombre de l'Erechtheion. Quelle vertu, quelle saine qualité de style ! Je ne puis entrer dans les détails admirables de sa formation, — mécanisme aussi délicat que robuste et aisé de sa syntaxe, variation perfectionnée des voyelles, système de la déclinaison qui permet de distinguer si clairement les trois genres, richesse des formes, et surtout des formes verbales, car c'est là, dans la conjugaison

des verbes, qu'elle est incomparable, le verbe qui est le lien actif, l'âme vraiment créatrice de toute phrase. Si vous êtes curieux de suivre de plus près cette élaboration originale et caractéristique, je vous renvoie aux pages que lui consacre Curtius, dans son *Histoire grecque*, et dont voici la conclusion :

« Quand nous ne posséderions, dit-il, des Hellènes que la grammaire de leur langue, ce serait là un irrécusable témoignage des facultés extraordinaires de ce peuple qui a pétri d'une main créatrice la matière première du langage et l'a imprégnée d'esprit ; d'un peuple qui, répudiant résolument toute circonlocution et toute obscurité, a su tirer un immense parti des moyens les plus simples. Toute la langue ressemble au corps d'un athlète formé selon les règles de l'art, dont chaque muscle est exercé à rendre tout son effet utile : point de bouffissure ni de surcharge ; tout est force et vie.

« Les Hellènes doivent avoir reçu les éléments de leur idiome avant que cette matière ne se fut figée en une masse rebelle ; car, autrement, il leur eût été impossible de la mouler comme l'argile la plus ductile pour exprimer si nettement toute la diversité de leurs facultés intellectuelles, d'un côté, leur goût artistique, le sens de la forme, et, en même temps, cette puissance d'abstraction qu'ils ont montrée, bien avant les ouvrages de leurs philosophes, dans la grammaire de leur langue, particulièrement dans la composition des formes verbales. Leur conjugaison

est un modèle définitif de logique appliquée, dont l'intelligence réclame aujourd'hui encore toute la pénétration d'un esprit exercé.

« Les hautes facultés du peuple hellénique se sont manifestées dans l'épanouissement inconscient <sup>1</sup> d'où est sortie la langue. Puis, une fois formée, à mesure que celui qui s'en sert s'approprie ce riche trésor de mots, le cercle dans lequel se meut son imagination et son intelligence s'agrandit ; la langue, à mesure qu'il l'apprend, le conduit par degrés dans des sphères intellectuelles de plus en plus élevées ; le désir de la maîtriser de plus en plus complètement est un aiguillon qui ne s'é moussé jamais ; et, en même temps, tandis qu'elle éveille et développe en lui la vie spirituelle, elle maintient entre lui et la nation cette cohérence, cette solidarité dont l'expression est la langue même... <sup>2</sup> »

En un mot, c'est la langue des Hellènes qui fit d'eux un peuple, le peuple par excellence. C'est elle qui en réalisant l'unité dans leur esprit leur enseigna l'art d'adapter toujours exactement les moyens à la fin et par là de transporter cette unité dans l'œuvre. C'est elle qui à la puissance de se représenter les choses joignant la faculté inventive de les imaginer, leur donna ce désir d'ordre universel et permanent qui est la marque de leur génie et qu'il recevait de

1. Il y aurait beaucoup à dire sur cet « inconscient », mais ce n'est pas le lieu ici.

2. Ernest Curtius, *Histoire grecque*, t. 1.



la terre même où ils habitaient. C'est elle qui fit d'eux le peuple classique, entre tous. Arrivée à son complet développement avant l'aube même de l'histoire, disent ses historiens, les Hellènes lui devraient tout, — tout, si à côté de leurs dons d'artistes ils n'avaient possédé au même degré éminent ceux du politique.

Parler une telle langue c'est déjà beaucoup, c'est même suffisant pour conduire ces futurs artistes à prendre conscience d'eux-mêmes, lorsqu'ils menaient encore leur dure existence inquiète, dans l'âpre Piérie, avant que les Muses soient venues se poser sur l'Hélicon. Mais est-ce suffisant, même dans ce climat et dans ce milieu privilégiés, pour établir entre ces essaims si divers, ces libres groupes, ces errantes familles, pour établir entre ces rudes êtres à peine humains, inconstants comme de grands enfants qu'ils sont, un lien social qui les maintienne unis, les rassemble en tribus fidèles, qui de ces tribus éparses et encore tout instinctives fasse le peuple hellène, le peuple de la raison et de l'art souverain ? Non, Messieurs, la langue, l'art n'y suffisent pas, — et ne prenons point les effets pour la cause. Les œuvres de l'imagination aident puissamment aux œuvres de la politique. Elles en sont, si vous voulez, le couronnement, l'achèvement fécond. Elles en sont le stimulant. Seules, elles ne peuvent rien. Un art qui ne s'appuie pas sur des institutions est voué au désordre, condamné à la mort.

La langue réalise bien l'unité dans l'esprit, mais cette plastique unité, Messieurs, pour qu'elle puisse naître d'abord il a fallu des circonstances spéciales, puis, une fois née, pour la maintenir contre tant de dangers qui la pressaient de toutes parts, au milieu d'incessantes menaces, il a fallu la transporter hors de soi, pour ainsi dire, la figurer dans des œuvres durables. Cette intérieure unité, cette langue grecque, pour qu'elle se perpétue, il était nécessaire que les choses, que la terre autour de ceux qui la comprenaient, que la matière qu'elle exprimait, la parlât, pour ainsi dire, aussi, que le monde s'y conformât et la prolonge. A cette même unité il s'agissait, pour ce fruste Hellène, cet Homère naissant, d'amener avec soi-même, tout l'univers confus autour de soi, et de l'y amener sans rien lui laisser perdre de son adorable, de son universelle diversité.

C'est ici, Messieurs, qu'intervient le sens politique des Hellènes. Oui, déjà. Et avec une grandeur, j'ose l'affirmer, une sûreté que plus rien ne dépassera jamais. La famille est l'unité sociale. Ils découvrent spontanément cette loi ; ils fixent instinctivement cet axe de toute politique durable, ils vont droit à cet axiome d'où tous nos théorèmes moraux découlent ; ils établissent d'un coup le fondement sur lequel tout notre positivisme repose, sur lequel nous vivons encore, des siècles et des siècles après eux. Artistes, ils ont créé la plus souple et la plus féconde, la plus belle des langues. Politiques, ils ont, en face du

monde, et pour s'en emparer, bâti la maison, fondé le foyer.

Ah ! divin peuple grec !

Il fonde les cités, familles immortelles ;  
Et pour les soutenir, il élève les lois  
Qui, de ces monuments colonnes éternelles,  
Du temple social se divisent le poids <sup>1</sup>.

Mais les hommes de cette création, avant que ce Parthénon s'épanouisse, lorsqu'ils en jettent les premiers fondements, voyez-les dans la pierreuse Argolide, suivez-les errant dans la péninsule qui va devenir, mais qui n'est pas l'Attique, accompagnez-les rôdant d'île en île au couchant de la mer Egée. Comme tout à l'heure nous évoquions leurs frustes demeures, imaginez ces anciens hommes, ces durs chasseurs, ces bergers sauvages, ces rudes laboureurs. Parmi les rapines constantes, imaginez, au bord de plages, si clémentes soient-elles, ces grouillants pêcheurs vivant d'une poignée d'olives et de poissons grillés. Regardez ces ancêtres. Ah ! qu'ils sont loin de Platon et de Phidias ! Ce sont pourtant là les origines de l'esprit humain. Le long des dentelures de cette divine feuille de mûrier jetée au milieu des mers, dont parle Renan, dans ce coin privilégié du monde, voyez éclore pour la première fois la chrysalide de notre intelligence. Voyez leurs maisons basses. Ils boivent l'eau glacée de la source, où

1. Lamartine.

ils lavent leurs blessures. Ils sont couverts de la peau des bêtes qu'ils tuent... Comment deviendront-ils un peuple ? Est-ce le pays azuré, l'air qui les baigne ici, qui les retiennent et fixent ces élus ? Nulle part, il est vrai, ils ne rencontreraient une plus tiède sérénité de la terre et du ciel. La nature ici, à son image, fait l'homme tempérant. Ils en éprouvent la robuste douceur. Une rumeur d'aube se dégage des formes. Une humanité vague enveloppe les choses. Ils murmurent, chantonnent, ils parlent d'accord avec elles. L'Attique naît. Ils la voient. Ils perçoivent un rythme dans leur sang. Ils se rapprochent...

Mais non, si elle les aide à se connaître, si elle les incline ainsi à bien vivre, la beauté du pays, pas plus que la langue qui les modèle, la seule aménité de la contrée ne pourrait faire d'eux le peuple qu'ils vont devenir. Il leur faut une loi plus profonde de solidarité, un conseil plus intime d'harmonie, un exemple plus évident de continuité. Si rapprochés qu'ils soient, pour prendre conscience du rythme qui les unit et pour le perpétuer en lui obéissant, il leur faut une foi tangible, une présence, une institution sensible. Il leur faut des règles communes.

« Pour instituer le commandement et faire accepter l'obéissance, nous enseignons Fustel de Coulanges en traçant l'histoire de cette lente conquête de l'homme par lui-même, pour faire céder la passion à la raison, et la raison individuelle à la raison publique, il faut assurément quelque chose de plus fort que la force

---

matérielle, de plus respectable que l'intérêt, de plus sûr qu'une théorie philosophique, de plus immuable qu'une convention, quelque chose qui soit également au fond de tous les cœurs et qui y siège avec empire <sup>1</sup>. »

Cette chose-là, Messieurs, c'est une croyance. Les Hellènes en avaient une. Ils crurent à leurs foyers. Ils eurent ce point fixe. Ils eurent cette religion. Tout le reste en découle. Le foyer fait la terre sienne. Autour de lui, il bâtit la maison. Autour de la maison, il place les bornes du champ. La propriété naît, la noblesse responsable de l'homme. Avec elle, l'ordre social, la chose politique. Les dieux de son foyer prédestinent le Grec à édifier la cité. Voyez, les nomades sans art. Le Juif, dès que ses troupeaux ont tondu le pâturage, roule sa tente et part. Le Germain, dans ses forêts marécageuses, cahote toute sa misère sur un chariot. En face de la tente du Sémite et du chariot du Barbare, voyons avec piété, Messieurs, s'élever la maison de l'Hellène. C'est là que les Muses chantent. Un temple est dans ses fondements. Notre civilisation a pris sa source là. Toutes les idées que nous défendons. Là sont nos lettres de noblesse. Là tous les nobles de l'intelligence et de l'art, de la pensée et de la politique, devant la pierre du même autel et du même foyer, se rencontrent, Messieurs, dans la même origine.

Loin de cette pierre angulaire sur laquelle repo-

1. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*.

sent tout ordre et toute beauté, c'est de la tente et du chariot que sortent, par contre, toutes les rêveries sauvages qui ne cessent de rôder aux frontières de notre humanité, toutes les agressions qui de siècle en siècle, des Thermopyles aux Champs Catalauniques, de Poitiers à la Marne, de la Jacquerie à Luther et de Rousseau au bolchevisme, se ruent contre la noblesse de la Cité, tout le socialisme confus où plongent ses racines flottantes le vague étatisme des vieux Germains. Chez eux la terre n'appartenait à personne. Chaque année, nous rapportent les historiens, la tribu assignait à chacun de ses membres un lot à cultiver ; et on changeait de lot l'année suivante. Le Germain était propriétaire de la moisson ; il ne l'était pas de la terre. Que Karl Marx, que Lassalle, que les envoyés du désert viennent un jour planter leur tente parmi les marais où s'embourbait le chariot germain, et l'union sera vite faite, le socialisme d'État établira la théorie de la terre sans maître, formulera le code de la moisson sans champ... Ces gens-là n'ont pas comme nous le sens de la maison, n'ont pas reçu d'Athènes, n'ont pas reçu de Rome la religion héréditaire, les cultes du foyer. Leurs plus lointains aïeux n'ont pas connu, Messieurs, cette communauté des dieux domestiques par quoi Plutarque définissait la parenté.

Nous, Messieurs, ainsi que nous le montrent les historiens de nos plus lointaines annales, de lèvre en lèvre, de poème en poème, de rite en rite, les pères,

les prêtres de la famille d'abord, les aèdes ensuite ont établi notre tradition, les gardiens du foyer nous ont enseigné cette divine parenté. Nous en suivons le rythme. De strophe en strophe il bat dans le cœur pur des races. Il fait couler dans leurs veines cette fluide civilisation qui constitue l'aristocratie de l'espèce, l'humanité pensante. Il est le sang des races. Il est le sang des Muses, des Muses qui, Messieurs, ont bâti nos maisons. A l'encontre des destructeurs hagards, des prophètes échevelés nous avons reçu de leur bouche l'assurance que c'est un grand honneur qu'être héritier d'un champ, maître d'une demeure. Un fructifiant honneur, une noble responsabilité. Un de ces hauts devoirs où s'affermir la joie de vivre. Par là nous rejoignons nos ancêtres hellènes, nos ancêtres romains, dans la conscience heureuse, dans la foi cornélienne d'être maîtres de nous comme de l'univers.

Entre cent témoignages que nous en apportent les Muses, en voici du moins un. Encore une fois, j'ai choisi Ronsard. Comme il avait l'insigne joie de recevoir un jour dans sa demeure Monseigneur le duc de Touraine, François de France, qui depuis fut duc d'Anjou, voici les vers qu'il lui fit adresser par « une nymphe jardinière » au moment où le duc entrait dans son jardin.

Ces grands, ces triomphans, ces superbes Romains,  
Qui avoient eu du ciel un si brave courage,  
A leur commencement vivoient de labourage,  
Et sans honte tenoient la charrue en leurs mains.

Il y a une variante. Les deux quatrains sont également fermes et beaux. Mais dans celui que je vais maintenant vous dire éclate peut-être davantage la splendeur de l'idée, de la mission créatrice de tout héritage bien cultivé.

Ces grands, ces triomphants, ces superbes Romains,  
 Qui avoient eu du ciel un si riche avantage,  
 N'avoient que cinq arpens de terre en labourage,  
 Et si tenoient pourtant l'empire entre leurs mains.

Ces grandeurs, ces honneurs dont les hommes sont plains,  
 Ne sont pas les vrais biens qui font l'homme plus sage ;  
 Un petit clos de terre, un petit héritage  
 Les rend plus vertueux, plus gaillards et plus sains.

N'aimez-vous pas, comme moi, cette charrue ainsi changée en empire en allant d'un quatrain à l'autre, et pourrions-nous mieux saisir le travail intime du poète que dans cette élaboration surprise d'une de ses images ? De même, remarquons, en passant, l'opposition riche de sens entre l'homme et les hommes, dans ces deux vers

Ces grandeurs, ces honneurs dont les hommes sont plains,  
 Ne sont pas les vrais biens qui font l'homme plus sage...

Il y a les éphémères, chargés de faux biens et qui se croient seuls grands, et qui passent, et il y a l'homme, le sage qui se confond avec l'humanité et qui se perpétue avec elle. Peut-on nous donner mieux une plus magnifique leçon par le seul choix d'un pluriel et d'un singulier ? Mais le rythme seul



est idoine à ces sortes de choix et en peut tirer un plein sens. Et le Rythme, Messieurs, pour en revenir à la grande loi qui nous occupe et pour qui ces beaux vers de Ronsard témoignent, le rythme est lui aussi un héritage ; il est dans notre sang, dans notre sensibilité la mesure héritée des émotions et des pensées humaines.

Aussi, croyons-en nos Muses. Croyons-en Ronsard. Un clos de terre, dont on hérite, voilà le plus sûr moyen, depuis qu'il y a des hommes et des dèmes qu'ils habitent, que la politique ait encore trouvé pour les maintenir en état vertueux de sagesse et de santé. Le poète Solon, le législateur Platon ne pensaient pas là-dessus autrement que le gentilhomme vendômois. Pour eux comme pour nous la propriété est à la base du droit civique. Platon, dans ses *Lois*, défend au propriétaire de vendre son champ. La loi de Solon frappait le vendeur de la perte de ses droits de citoyen. Les législations de la plupart des villes antiques portaient la même interdiction suivie de rigueurs analogues. Et ce n'est pas, Messieurs, qu'elles ignorassent le murmure que pouvait élever l'individu au nom des droits anarchiques d'une immédiate jouissance. Platon s'en charge.

— « O dieux ! N'est-il pas bien dur que je ne puisse disposer de mon bien comme je l'entends et en faveur de qui il me plaît ?... »

Et voici sa réponse : « Toi qui ne peux te promettre plus d'un jour, toi qui ne fais que passer ici-

bas, est-ce bien à toi de décider de telles affaires ? Tu n'es le maître ni de tes biens ni de toi-même ; toi et tes biens, tout cela appartient à ta famille, c'est-à-dire à tes ancêtres et à ta postérité <sup>1</sup>. »

Oui, ce champ, cette maison, cet autel, ce foyer, l'individu ne l'a reçu qu'en dépôt. Et ce dépôt est un dépôt sacré. Nous entrons, Messieurs, dans le grand mystère de la religion familiale. Nous en touchons le cœur. Voici son sanctuaire. Pour les Hellènes comme pour les Latins, dans la flamme du foyer, l'âme des ancêtres réside. Sur l'autel domestique brûle le feu sacré, dans ce feu brûle la mémoire des morts. Si le foyer s'éteint, la famille s'éteint. Et, notez-le, seul quelqu'un de la famille peut alimenter le feu pur. Ce feu doit rester pur. Toute la vie dépend de la pureté du foyer. Tout s'ordonne et se fixe autour d'elle.

« Qu'y a-t-il de plus sacré que la demeure de chaque homme, s'écrie le *Pro Domo* ? Là est l'autel ; là brille le feu sacré ; là sont les choses saintes et la religion <sup>2</sup>. »

Voilà l'unanime croyance qui, des tribus pélasges, a fait le peuple hellène, voilà la source vénérée de notre civilisation. Voilà le secret de la continuité de cette solidarité d'abord familiale, puis civique, puis nationale qui, parmi les Barbares, a fait du peuple

1. Platon, *Les Lois*.

2. Cicéron, *Pro Domo*.

grec et du peuple latin les peuples d'humanité souveraine. Voilà le rythme mystérieux d'où les poètes reçurent leur sagesse, où ils puisèrent leur inspiration.

En effet, le père de famille, à qui incombait le soin rituel d'entretenir le feu sacré, faisait fonction de prêtre et fonction de poète. Chaque matin, en alimentant le feu de branchages il chantait un hymne. Il chantait un hymne, à chaque occasion solennelle où la famille se réunissait autour du foyer. Il en chantait un, à chaque événement décisif de sa vie et de la vie des siens. Ces hymnes en leur forme traditionnelle lui avaient été transmis par son père qui lui-même les avait reçus du sien, et ainsi jusqu'aux origines mystérieuses du premier ancêtre divin. La plupart de ces formules chantantes obéissaient à un rythme aussi invariable que le furent plus tard ceux des textes de loi. A ceux-ci nous avons vu qu'on ne pouvait changer une seule syllabe. De même, dans ces prières. Certains mots prenaient une signification redoutable, d'autres un sens bienveillant. Tous, et selon la place qu'ils occupaient dans l'hymne, en recevaient un lustre, comme un brillant nouveau, en conservaient comme un frisson auguste que la famille seule percevait. Ils signifiaient une présence qu'eux seuls pouvaient atteindre, qui naissait et s'évanouissait avec eux dans l'esprit de ceux qui les prononçaient, mais qu'on retrouvait toujours la même dès qu'on les récitait. Une tradition lyrique s'établit ainsi, tout

---

un rapport sensible d'images et de cadences. La poésie naissait.

Autour de ces mots, comme aujourd'hui autour d'une image poétique, se cristallisèrent naturellement les rêveries du père, du prêtre, du poète. Devant le foyer, il méditait pour tous les siens. La flamme, où s'avivait la mémoire des ancêtres, l'inclinait vers tout un ordre de réflexions, de songeries, plus graves, plus divines. La mort prolongeait la vie, la vie baignait dans la mort même. La personnalité du rêveur se fondait dans celle, plus ample et plus mystérieuse, plus sacrée, de la famille.

D'autre part, pour conserver la pureté du feu et ne pas attenter à sa bienfaisance, on ne devait pas commettre de mauvaise action en sa présence. Rien d'impur ne devait se passer devant lui. Sa flamme ne pouvait éclairer rien de bas. Et de même, le rêveur chassait de son imagination toute pensée jugée impure. Un choix se faisait entre ses sentiments. Sa sensibilité s'affinait, s'ordonnait. En cette flamme vivante il finissait par entrevoir une sorte d'être moral. Il s'en approchait. La volonté lui venait de s'en rendre digne. Il s'en inspirait. Une nuance nouvelle, un rythme plus profond animait le chant qui montait de son cœur à ses lèvres, une nouvelle manière d'être, un nome.

Car, Messieurs, dans la langue de ces Hellènes, les philologues nous apprennent que c'est le même mot qui désigne le chant, la loi et la coutume. Un nome,

c'est le premier poëme, la forme régulière qui distingue le premier chant, le premier assemblage poétique et musical du langage familier ; et ce même mot, νόμος, signifie aussi la coutume, la loi. Une manière d'être, une manière de chanter ne trouvent, en cette langue analytique, qu'une seule expression pourtant pour les traduire, tant les deux actions se confondent pour elle, ont pour elle même air. Oui, un certain air, c'est ainsi que nous pourrions traduire, nous, ces deux nuances du vieux nom, en laissant de côté celle de la loi qu'y ajoutaient les Hellènes et où justement s'unissaient, trouvaient leur source les deux autres. L'air que prend un visage, une personne qui chante, et l'air que cette bouche, cette personne chante, ces deux airs, que notre langue ne sépare pas non plus, tant l'habitude atavique qui les conjugue est forte, ces deux airs n'ont qu'une âme, un son d'âme, qu'un mot, un même mot pour se traduire. C'est un nome. Et c'est, Messieurs, qu'au temps où la poésie et les mœurs de l'homme naissaient, ces deux manières n'obéissaient qu'à une même coutume, une même habitude victorieuse, découlaient de la même loi intime, n'obéissaient qu'à un seul et même rythme. Le chant et la loi, les mouvements du cœur et de la pensée, les cadences du sang et de la voix, de la voix et du mot, de la voix et de la croyance, tout cela qu'aujourd'hui le vers seul nous rappelle, tout cela n'était qu'un tout vivant. Cela créait une institution vivante. Cela for-

---

mait un rythme. Avec ces rythmes, la poésie, l'humanité naissait.

En ces temps décisifs où l'homme s'emparait de sa jeune raison, la plus haute façon de penser était de chanter, car dans le chant seul se formulait la loi, s'établissait le mérite des sensations, car dans le chant se perpétuait religieusement la coutume, héritée des ancêtres, dans le chant l'homme prenait conscience de sa famille et de lui. Et c'est pourquoi, Messieurs, nous sommes constamment sollicités depuis le commencement de ces leçons à retrouver dans les caractéristiques du vers et de sa structure les caractéristiques des grandes lois universelles. Les unes et les autres se sont formulées ensemble. La même énergie constitutive les rend indestructibles. Et voyez, un pas encore, dans cet intérieur domaine où nous sommes en train de le voir prendre conscience de ses ancêtres et de lui, et dans le chant encore l'homme va prendre conscience du monde. En voyant mourir, en croyant, pour se consoler de la mort, que les morts brûlent dans son foyer, il va s'emparer du mystère. Son chant va s'élever du visible à l'invisible, du transitoire à l'immortel, sa pensée va passer de l'humain au divin. Le chant de l'homme va devenir la substance vivante des dieux.

Un grand romancier contemporain, Messieurs, l'auteur de *Vamireh*, d'*Eyrimah* et de *la Guerre du Feu*, ces beaux récits préhistoriques où sont dépeints avec une divination si aiguë et une émotion si com-

municative, les sentiments et la pensée naissante de l'Homme à son aurore, J.-H. Rosny prête les paroles suivantes à l'un des personnages de son dernier roman. Celui-ci, qui est hypocondriaque, après avoir prédit à ses interlocuteurs, en une heure d'humeur noire, toutes sortes de maux qui les guettent avec la vieillesse, s'arrête brusquement : « Soudain, son visage se détendit ; une lueur inconnue passa dans son regard, sa bouche s'entr'ouvrit d'une manière douce et presque extatique :

« — Eh ! non, — affirma-t-il, — ce n'est pas possible. Nous ne sommes pas venus pour cela... pour cela seulement !

« Il déposa d'un geste peureux le reste de son cigare et tomba dans une rêverie étrange. Les lignes dures de son masque avaient disparu ; on discernait de la tendresse, de la grâce et quelque chose d'extraordinairement enfantin dans le sourire qui, par intervalles, estompait ses paupières.

« — Non, pas seulement pour ces choses baroques et monstrueuses ! Quand on rentre positivement en soi, et qu'on observe avec patience, avec humilité, on finit par voir qu'on a passé à côté de soi-même. On ne s'est pas vu. On a vécu comme un étranger dans sa propre maison. Il y a, tout autour de l'être et au fond de l'être, un monde, un monde immense, un monde sans fin et sans bornes. On comprend le philosophe qui a dit que chacun de nous reflète l'univers tout entier... Allez ! vous ne savez pas, jeunes créa-

tures, quel océan de beauté nous emportons dans notre pèlerinage !

« Il parlait bas, avec un frémissement continu qui remplissait Genenière d'inquiétude. Mais il éleva la voix pour dire, avec un brusque retour de son humeur agressive :

« — Randall démontre par des arguments irréfutables — irréfutables — que l'énergie constitutive de l'âme est indestructible, et que les caractéristiques de la formule du moi sont identiques aux caractéristiques universelles. Ah !

« Il vida dédaigneusement sa tasse de café, tourna vers Maurice des yeux pleins de défi et conclut :

« — Notre devoir est de connaître ces choses <sup>1</sup>. »

Je vous ai cité ces grandes paroles, Messieurs, parce que bien que Rosny les prête à un personnage contemporain elles me paraissent atteindre une vérité humaine si profonde qu'elle ne dépend plus d'aucune époque. Les sentiments qu'elles expriment me semblent répondre, par delà leur terminologie et la nervosité moderne qui les baigne, aux sentiments encore confus qui, comme la nôtre, agitaient déjà l'âme naissante de ces êtres lointains qui reflétaient notre univers pour la première fois dans leur pensée et dans leurs yeux. Et je vous les ai citées aussi parce que j'essaie de m'entourer, en ces délicates matières, de tous les témoignages qui

1. J.-H. Rosny, *L'Appel du Bonheur*.



peuvent confirmer mes vues. Ici encore, ici surtout, au moment où en une prochaine leçon nous allons voir le monde entrer avec ses lois dans la conception poétique que le père et le prêtre de la famille se faisait des choses et de lui, vous comprendriez que j'hésite à aborder devant vous, avec l'assurance que j'y apporte, ces problèmes des origines du lyrisme si je ne pouvais, comme je le fais à chacun de mes pas, m'appuyer, mieux encore que sur l'intuition de Rosny, sur l'autorité raisonnée de Fustel de Coulanges.

C'est le grand historien de *La Cité antique* qui nous montre en effet la famille naissante, la famille unie, groupée, sous la royauté du père, autour du feu sacré qui brûle sur l'autel domestique. Ce feu, cendre la nuit, quelques branchages à l'aube suffisent pour ranimer sa vie qui couvait dans les braises, quelques branchages et le souffle du père. Ainsi de nous, pense l'antiquité, ainsi de la famille.

Οἴηπερ φύλλων γενεή, τοιη δέ και ἀνδρῶν,

« O générations des feuilles et des hommes ! » répète le vieux Simonide de Céos après Homère. L'homme, une feuille ; les générations, des tourbillons de feuilles. Par lui-même l'individu n'est rien. Il n'est pas plus qu'une goutte de sève. Rappelez-vous sur les vitraux du moyen-âge et dans nos vieux livres héraldiques l'image parlante des arbres généalogiques. L'homme et la feuille se rattachent à la

branche, et les branches au tronc. L'individu, seul, n'est rien. Le père de la famille hellène est le premier qui l'ait pressenti. Il fait partie d'une grande chose qui le dépasse, qui l'enveloppe, qu'il continue et qui lui succèdera, dont il n'est qu'un des moments vivants, il fait partie d'une famille. Et cette famille dont il sent en lui l'existence, la sève, l'animation confuse, l'institution perpétuée, il en contemple dans le feu sacré de son foyer la présence permanente. Toute sa vie profonde est là, dans ses ancêtres qui brûlent là. O mystère, naissances ! O poésie et civilisation ! Le sens de la continuité des êtres, des choses, lui vient, — de la continuité des siens, de lui-même. Il se rythme sur cette religion. La circulation de la sève humaine commence à palpiter dans le vers. Car cette religion du foyer, nous avons vu que pour la célébrer ses prêtres étaient devenus, avaient dû devenir poètes. Les voici qui prennent poétiquement conscience de ce qui les lie. Entre ces poètes d'une même famille, entre ces pères d'un même foyer, ces prêtres d'un même autel, une tradition s'établit. Chacun, si j'ose dire, coule sa vie, sa matière plastique, dans le rythme familial, dans la forme traditionnelle. Et voilà le classique, Messieurs. Tout ce que nous appelons classique, Messieurs, vient de là, part de là, puise ses lointaines origines dans ces chants religieux du foyer.

Bientôt, lorsque, religieuse toujours, mais civique déjà, et d'une inspiration, d'une allure plus libre, la

poésie sortira de la demeure, délaissera l'encomion, pour chanter et danser le prosodion ou l'hyporchème, c'est le père, entouré des siens, qui entonnera le nome lyrique, ses amis qui formeront le chœur, ses concitoyens qui danseront l'hymne. L'ode s'essaiera alors à figurer l'âme du dème, l'âme de la cité, comme elle a exprimé celle de la famille, de la maison. Vesta, la flamme vivante, est devenue commune à plusieurs foyers. Saluons en elle le premier rayonnement de cette clarté auguste qu'un jour les Vestales entretiendront au cœur de Rome pour établir la paix de l'univers. Avec ces Vesta des dèmes hellènes, avec les hymnes de ces premiers citharèdes l'ordre moral est né dans le monde. La conception de la patrie s'ébauche. La patrie est la terre des pères, la terre où reposent les morts, où les foyers brûlent. Cette terre est inaliénable, ce droit imprescriptible. La brute seule, les Barbares seuls y peuvent attenter. Voici le point fixe, voici l'âme, la civilisation des morts. En parlant de cette sorte d'être moral dont le feu sacré entretient la vie sur l'autel de la famille, nous avons entendu, tout à l'heure, Plutarque nous dire : « La parenté est la communauté des mêmes dieux domestiques. » La patrie, Messieurs, est la communauté des mêmes cultes, des mêmes sentiments et des mêmes idées, des mêmes dieux nationaux.

Et voilà le deuxième grand élément de notre poésie classique qui se conjugue ainsi avec le premier,

et dans ses origines mêmes. Comme elle est née avec l'âme de la maison, la poésie classique est toute cimentée aussi dans les assises de la cité. Elle est familiale, elle est nationale. Comme elle équilibrait l'homme à la famille, — (Rappelez-vous, sur le bouclier d'Achille, le souverain tableau, l'admirable description homérique : « L'épouse sortait de sa demeure et, parmi les torches brillantes, était conduite par la ville ; l'hyménée sonore retentissait ; les jeunes hommes dansaient en tournoyant ; les flûtes et les phorminx mêlaient leurs voix, et les femmes, debout aux seuils des maisons, regardaient avec admiration. » C'est, pris sur le vif, l'hymne nuptial, l'hyménée lui-même. Et chaque heure essentielle, chaque moment solennel de la vie familiale avait son nome, son chant), — comme la poésie, notre poésie classique, équilibrait l'homme à la famille, elle équilibre la famille à la cité, les cités à la nation, la nation au monde. Nous verrons comment, si vous le voulez bien, dans notre prochaine leçon.

IV

L'ESPRIT LYRIQUE

## QUATRIÈME LEÇON

### L'ESPRIT LYRIQUE

I. *L'Homme romantique.* — Les beaux vers affirment la royauté de l'homme. — Tout est fantôme dans l'âme romantique. — Fils de la Révolution, le XIX<sup>e</sup> siècle est père des invasions et du bolchevisme. — Versailles.

II. *L'Homme classique.* — Les élégies pessimistes de Mimnerme et de Théognis. — La plénitude lyrique. — Les chants populaires. — Un moment ébloui de la sensibilité humaine. — L'imagination créatrice et mesurée. — Le style du foyer.

III. *La poésie est la conscience du bonheur.* — Chacune des étapes lyriques marque une des étapes du mouvement social et religieux. — La sculpture et la poésie. — La vérité rythmique. — Le chant crée le monde. — L'expérience du bonheur. — L'esprit de victoire. — Printemps français.

Messieurs,

nous avons vu, dans notre dernière leçon, l'homme hellène, le père de la famille grecque, prendre, devant son foyer, conscience de lui-même et de son destin humain. Nous avons vu la poésie naître en même temps que les premières mœurs de l'homme. Nous avons vu une tradition lyrique se fonder en même temps qu'une civilisation. Dans ces cultes du foyer nous avons trouvé les lointaines origines de notre pensée classique. Mais cette continuité dans le temps qui fait la tradition, la poésie la constitue aussi autour de l'homme dans l'espace. Je voudrais vous le montrer aujourd'hui.

Je ne crains pas d'insister sur ces poétiques naissances de la raison et de la sensibilité en nos lointains ancêtres, car elles ne sont pas très différentes, en dernière analyse, du royal avènement quotidiennement renouvelé en nous au soleil de chaque œuvre lue avec ferveur. Les grandes œuvres et les grands vers nous donnent la souveraine conscience de notre humanité. Une fluide maîtrise coule dans les rythmes transmis. Notre être rythmé par elle participe aux devoirs les plus hauts et les plus

heureux de l'espèce. Les beaux vers nous maintiennent dans l'état victorieux où l'on est maître de soi comme de l'univers. Les beaux vers affirment la royauté de l'homme.

Les beaux vers classiques, Messieurs, veux-je dire. Car pour les autres, vous allez voir qu'au lieu de ramener ce monde pacifié à nous, autour de notre amour et de notre maison, de notre foi et de notre cité, ils nous dispersent au contraire, déchirés et douloureux, en lui ; ils nous mêlent, flottants et désaxés, à ses luttes et à ses désordres. Ils nous apportent des plaisirs, mais des plaisirs troubles et destructeurs. Ils sont pleins de larmes. Ils nous brûlent, nous désolent, nous laissent anéantis. Cette grandeur civilisatrice des classiques, ils s'acharnent à la corrompre. Elle leur pèse, elle leur est odieuse. Leur passion seule importe. Pas plus que de syntaxe, ils ne voudraient supporter de lois. Pas plus d'art politique que d'art poétique, de science des mœurs que de science du vers. Rappelez-vous la fameuse *Réponse à un acte d'accusation*, où les deux ordres sont si romantiquement mêlés :

Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire,  
Je fis souffler un vent révolutionnaire,  
Je fis une tempête au fond de l'encrier... <sup>1</sup>

Hélas !... Ne sourions même pas. Vous savez ce

1. Victor Hugo, *Les Contemplations*.



que laissent après elles ces sortes de tempêtes. S'il faut vous en convaincre, lisez ou relisez *Les Origines de la France contemporaine* et *L'Avenir de l'Intelligence*. Des fleuves de sang coulent parfois, après quelques gouttes d'encre tombées d'une plume trempée pour l'amour des hommes dans l'encrier de Luther, de Rousseau ou de Tolstoï. Mais revenons à nos poètes. Le plus passionné de ces contempteurs de la vie et de ces héros, à rebours, de la souffrance que furent les romantiques, et celui qui pourtant, grâce à la qualité héritée de son sang, se rapproche le plus, après tout, de la vertu classique, Musset nous a fait l'aveu poignant et nous a laissé le témoignage de ce qu'est l'homme, au sortir de ces tempêtes, lorsqu'il marche sur ses propres débris et quand, au-dessous des lois, la passion devient son habitude. Il prodigue sa vie, mais au prix de quelles colères et de quelles inquiétudes ? Plus rien de réel. Plus de traditions, de joies ou de vérités hors de son misérable cœur. Tout est fantôme en lui. Musset le crie.

Le désespoir l'habite et le néant l'attend <sup>1</sup>.

Quelle vision ! En face de l'homme de Pindare et de Phidias, tel que nous l'évoquions, l'autre jour, en face d'Aristée couronné d'abeilles par Virgile ou du législateur couronné de flammes par Michel-Ange,

1. Alfred de Musset, *Lettre à Lamartine*.

en face de l'homme classique d'Athènes, de Rome et de la Renaissance, voilà l'homme romantique. Le procès du romantisme n'est plus à faire, je le sais. Mais s'il allait essayer de renaître, Messieurs, sous une autre forme ! La guerre, semble-t-il, lui a porté le dernier coup. Elle a remis toutes choses en place, intellectuellement et moralement, dans la plupart des cerveaux, surtout dans les cerveaux qui comptent. Elle nous a appris à mieux regarder les choses en face, doctrines, sentiments ou idées. Arrêtons-nous un instant pour mieux voir, de son point de vue, le grand débat qui nous occupe.

Au moment où nous nous apprêtons à réaliser dans sa force et sa plénitude le grand siècle européen, je veux dire le xx<sup>e</sup>, celui qui, s'ouvrant sur la victoire de la Marne et répondant à notre grand xiii<sup>e</sup>, sera le siècle classique d'une nouvelle grandeur française, il serait fou, je crois, de nier tout ce que nous devons au xix<sup>e</sup> : son prodigieux essor lyrique, sa soif de science, ses fièvres généreuses, ses conquêtes matérielles. Mais prenons garde. Il y a, en ce romantique xix<sup>e</sup> siècle, un tel mouvement de sentiments, une telle poussée de sève, une si frémissante ivresse du cœur, sinon de la pensée, qu'on est tenté, à première vue, de l'aimer comme quelque chose de jeune et de renaissant, comme une riche promesse d'avenir et de joie. Il nous menait pourtant à la plus épouvantable des catastrophes, à la plus formidable des guerres. Fils de la Révolution, il est le père des

Invasions et du bolchevisme. Il était romantique, il ne tenait aucun compte des réalités.

Saisi d'ensemble et vu comme du dehors, il peut prendre un masque d'ardeur magnifique. Je n'oublie pas, pour ne parler que de la France, que Delacroix et Courbet le peignent, qu'Hugo le chante, Stendhal l'ausculte. Je sais que le cœur de Berlioz y bat fièvreusement, et celui de Michelet, et celui de Verlaine, et plus sombrement celui de Rodin, et plus pesamment celui de Zola. Bien entendu, je ne vous cite que des romantiques ou qui m'apparaissant tels ont exercé une influence immédiate sur la sensibilité de leurs contemporains. Un Balzac ou un Taine, un Cézanne ou un Proudhon, si imprégnés de leurs temps qu'ils soient, c'est déjà autre chose, et c'est toute autre chose encore qu'un Comte ou un Sainte-Beuve, et surtout un Mistral ! Ceux-là, ce sont déjà les traits épars que l'homme de demain rassemblera. Mais laissant ces grands constructeurs de côté et qui pour la plupart vécurent, en somme, comme en marge de leur époque, s'il est vrai qu'à l'heure où nous sommes nous devons, nous inspirant justement de leurs méthodes, chercher et aimer la vérité avant tout, — sous cette multiple expansion, sous cette abondance fougueuse des auteurs et des mœurs romantiques, nous serons vite amenés à découvrir une tare secrète, un mal rongeur, — sous la pulpe brillante le venin et la mort.

Ah ! vous devez bien le sentir à travers toutes mes

paroles, je suis très gêné. J'hésite comme devant la plus ingrate besogne lorsque je dois attaquer l'œuvre d'un Michelet ou d'un Hugo. Il le faut bien pourtant. Mais permettez-moi de leur en faire comme une sorte d'excuse honorable. Nous sommes quelques-uns qui devons à de tels esprits des plaisirs si persistants, ils ont secoué notre adolescence de tels frissons et de telles extases, ils ont promené notre imagination sous de tels océans, que notre sensibilité, — ô persistance du rythme, même désaccordé des cadences traditionnelles, ô force des poètes, — que notre sensibilité est encore toute imprégnée de la leur, et que, même après ces quatre années terribles, et tout ce que nous avons vu, tout ce que nous avons subi, nous portons, pour ainsi dire, dans notre sang, le battement prolongé encore de leur émotion et de leur cœur.

Malgré nous et malgré les leçons foudroyantes de la tranchée, nous voyons encore, à certaines heures, le monde à travers leurs yeux ; ce que ressentaient leurs organismes surexcités devant la montagne, les moissons et la mer, nous l'éprouvons encore comme s'ils étaient là devant le même ciel et les mêmes paysages. Il serait vain de le nier. Nous ne pouvons rien là contre. C'est un fait. Soyons justes, Messieurs. Le romantisme, et c'est en cela qu'il était nécessaire, le romantisme, après la Révolution, nous a redonné le sens de la nature et l'amour de la terre. Les mots, durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, avaient pris une signification trop dépouillée, trop abstraite : il les a doués d'une

plus vivante et plus communicative saveur. Il n'y avait plus de poètes. Avec Chénier <sup>1</sup>, il a recommencé l'œuvre de Rabelais, de Montaigne et de Ronsard, comme avec *la Remise des Aigles* et *le Sacre* de David il a retrouvé la fougue et le sens des grandes compositions réalistes des Renaissants. Grâce à lui, nous sommes en communion plus directe avec les choses, avec la sensation, veux-je dire, que nos idées prennent des choses. J'ai essayé de vous le montrer, vous en souvenez-vous, à propos du rythme de Hugo. Et c'est un grand charme, sinon un grand bien.

Ce serait un grand danger, si à côté du mal nous n'avions le remède. Ce remède, les meilleurs d'entre nous, nos maîtres n'avaient pas attendu la guerre pour le découvrir. Dès la fin du siècle dernier, un Maurras, un Cézanne, un Debussy, n'avaient qu'à aller passer un après-midi dans le parc de Versailles, en emportant leur Racine ou une partition de Rameau sous le bras, un Soury ou un Quinton n'avaient qu'à refeuilleter Corneille ou Descartes à l'ombre de ces charmilles, pour se remettre d'accord avec le génie raisonnable de notre race et sentir avec plénitude jusqu'à quel

1. Chénier n'était pas romantique. Je parlerai, un jour, longuement de lui. Je voudrais essayer de marquer la classique influence qu'il eût exercée, et si salutaire, avec son lyrisme profond, sur les destinées poétiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Songez à l'*Hermès* inachevé, aux vastes odes qu'il eût écrites et dont les *Iambes* nous font pressentir l'élan. Il eût été notre Lucrèce ou notre Goethe... ou toute autre chose, mais certainement quelque chose d'aussi grand.

point de perfection le goût de l'ordre peut amener les forces de la nature. Un Renoir, dans ces pures allées, est forcé de sentir, à l'encontre de son instinct peut-être, que rien de brutal ni d'excessif ne pouvait attendre nos pères, non pas même le nu le plus nacré, et s'il ne tente pas, comme son ami <sup>1</sup>, de « faire du Poussin sur nature », vous savez du moins quelle frémissante et lumineuse composition il tire de la contemplation des nymphes de Bouchardon <sup>2</sup>. Les hommes qui, à la suite du grand Roi, venaient là et se plaisaient sous ces ombrages, détestaient la confusion, ces arbres et ces murs nous le disent, ils n'aimaient que les émotions ornées, jouissant surtout des vastes ensembles et des perspectives bien ordonnées, leur plaisir le plus égoïste ayant toujours besoin, pour s'épanouir tout à fait, et tant ils étaient équilibrés et sains, de se prolonger, de se fortifier dans le grand courant de la race en coulant d'accord avec lui.

Je vous entends. J'entends bien certains d'entre vous, Messieurs. Je sais ce qu'ils vont m'opposer tout de suite. Je sais bien que lorsque Rousseau et la Révolution détruisirent ce magnifique équilibre, l'imagination, l'esprit, la raison française se traînaient languissants et ternes, trop centralisés si j'ose

1. Paul Cézanne. Le mot est de lui.

2. Les grandes *Baigneuses* de la collection de M. Jacques-Emile Blanche, dont la composition est toute inspirée, calquée, dirait-on, sur le bas-relief de la fontaine, aux escaliers d'eaux, de Bouchardon.

dire, et qu'il était besoin d'une forte secousse pour renouveler notre art comme nos façons de sentir et de vivre. Oui, mais le fait est, et c'est contre ce fait, ce méfait-là, que je m'élève et qu'il faut nous élever de toutes les forces de notre victoire, le fait est qu'un siècle après que la race fut allée chercher la famille royale à Versailles et se fut décérébrée, selon l'expression de Renan, en tranchant le tête du Père de la patrie, le fait est, Messieurs, qu'à la fin du siècle dernier, à la veille de la Marne, l'individu était roi, on lui devait tout sacrifier, et même l'héritage des ancêtres ; la liberté était notre culte, rien ne lui devait faire obstacle, pas même l'expérience accumulée des générations ; la nature était la vraie, l'unique voie, aucune civilisation ne devait prévaloir contre elle. Vous reconnaissez là, je n'ai pas besoin de vous le dire, la franche doctrine romantique, sa proclamation des droits de la passion et de l'individu, sa frénésie de liberté avant tout.

L'homme né bon, l'homme de Tolstoï et de Rousseau, ah ! il est propre, il est pur, l'homme romantique, lorsqu'on le libère, lorsqu'on lui donne conscience de ses droits, lorsqu'on le décrasse de ses vingt siècles de catholicisme et de civilisation ! Qu'on nous le rende plutôt corrompu, comme il l'était par Corneille et par Bossuet, comme la guerre et la victoire nous l'ont rendu. Nous savons trop aujourd'hui où cette bonté et cette liberté mènent. Hélas ! il n'y avait pas qu'un jeu brillant de sensations, un

tissu, un agencement sonore de rimes et d'images dans *Rolla* ou dans *La Marseillaise de la Paix*, il n'y avait pas qu'un flot de lave passionnée sous les pages de Georges Sand ou de Michelet, pas plus que chez Jean-Jacques ou Chateaubriand. Il y avait, chez tous ces écrivains qui mettaient le sentiment à la place de la raison et qui, selon l'expression de l'un d'entre eux, faisaient « de la pensée avec leur cœur », ce qui est proprement l'erreur romantique ; il y avait une vision ardente, mais d'autant plus dangereuse, de l'univers et de l'âme des hommes. Car elle était fausse. Et quelle vision !

Elle vient de loin... Pour la mieux comprendre, Messieurs, reprenons le cours de ces leçons, s'il a pu vous sembler que nous en soyions sortis un instant. Mais non. Vous avez bien senti, n'est-ce pas, que pas un moment nous n'ayons quitté des yeux les idées qui les dominent. Ce n'est que pour les retrouver, plus sereines et plus expressives, que nous avons eu l'air de les abandonner en suivant, loin d'elles, les caprices destructeurs du romantisme et ses dérogaions à l'ordre fécond des lois. La poésie est harmonie. La poésie est civilisation. La poésie classique est, depuis sa naissance, le plein développement de l'être et de la race humaine. Elle est, Messieurs, le développement de l'homme, sans révolte, sans heurt, dans sa sérénité conquérante, de l'homme qui partant de lui, solidement conquis tout d'abord sur lui-même, bien épanoui dans sa



force et sa sève, s'empare lentement, sûrement, de tout ce qui l'approche, l'entoure, et de cercle en cercle, jusqu'aux derniers horizons que sa pensée puisse atteindre sans désordre. Et le romantisme, Messieurs, ce serait justement la méthode inverse, le mouvement contraire. Consciemment ou non, dans la nature ou dans son cœur, c'est l'inconnu, l'infini, l'inattingible qui tout d'abord tente le romantique. Il met tout charme et toute puissance dans l'opposition violente, terrassée ou frénétique, de l'individu et de la nature, dans le heurt de l'âme et de la conception qui l'opprime. Il trouve cela sublime. Entre lui et le monde, la masse divine du monde, plus rien que son émotion, sa révolte ou son désespoir. Il trouve une sorte d'orgueil douloureux, d'humilité tragique, à la Dostoïewsky, à la Pascal, il trouve une sorte de grandeur passionnée à se sentir infime, perdu dans l'immensité écrasante, — mais il sait qu'il est écrasé et elle, l'immensité aveugle ou flamboyante d'yeux, n'en sait rien : voilà son pathétique.

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,  
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux,  
Soit que, déshérité de son antique gloire,  
De ses destins perdus il garde la mémoire,  
Soit que de ses désirs l'immense profondeur  
Lui présage de loin sa future grandeur <sup>1</sup>.

1. Lamartine, *Méditations poétiques et religieuses*.

Voilà son orgueil. Il y a toujours comme un sursaut de révolte intime dans ses plus reconnaissantes adorations, qu'il les adresse à l'esprit de Dieu, qu'il les prodigue à la sombre matérialité de ses rêves et de leur néant.

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire,  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre <sup>1</sup>.

Ou bien, c'est la révolte décisive. Muet, aveugle et sourd au cri des créatures, Dieu se dérobe derrière le ciel sans espoir. Aussi

Le juste opposera le dédain à l'absence  
Et ne répondra plus que par un froid silence  
Au silence éternel de la divinité <sup>2</sup>.

A cet effrayant stoïcisme Hugo, je le sais, veut redonner un élan, régénérer Satan. Mais combien je redoute, davantage peut-être, son culte effréné du Progrès, quel gouffre disproportionné à nos forces élargit-il sans cesse entre son idéal et les possibles humains. Vous souvenez-vous du sanglot que pousse Baudelaire vers la femme à la fois chimérique et trop réelle qu'il aime, qu'il croit, qu'il veut aimer...

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,  
O vase de tristesse, ô grande taciturne,  
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,  
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,

1. Alfred de Vigny, *Moïse*.

2. Alfred de Vigny, *Le Jardin des Oliviers*.

Plus ironiquement accumuler les lieues  
Qui séparent mes bras des immensités bleues <sup>1</sup>.

Voilà le cri d'amour le plus romantique, voilà le ver de terre amoureux d'une étoile. Eh ! bien, c'est de cette sorte d'idolâtrie qu'Hugo aime le Progrès. Lui aussi accumule comme à plaisir les rêves, les lieues qui séparent nos désirs d'ordre et de paix de leurs réalisations bleues. Il fait une prodigieuse orgie d'affirmations nuageuses. Parmi les nuées il décrète un avenir radieux. Il lui suffit de le promulguer avec éclat. Les choses ensuite s'arrangeront comme elles voudront, elles auront tort si, dans leur réalité, elles ne se courbent pas à ses mandements idéalistes. Ce que le romantisme chante, au rebours du classique, ce n'est jamais l'immédiat, le certain, l'humain. C'est l'inhumain, le surhumain, l'exceptionnel. Entre son particulier et son universel, remarquez-le, point de degrés. Une route d'autant plus sublime qu'elle apparaît plus vaste, plus vague, plus mouvante, plus noyée, enfoncée dans la nuit. Son universel est sans étapes. C'est pour lui ce qui est derrière l'horizon. Cet horizon, ce qu'il voit, ce qu'il peut atteindre ne lui suffit pas. Il s'en dégoûte dès qu'il le touche. Imagination de malade, délire d'impuissant, de vaincu. Il veut l'impossible. Il ne part pas de ce qui est pour obtenir, mériter ce qui doit être. Il part de ce qu'il imagine devoir être pour modifier sans

1. Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*.

mesures, bouleverser ce qui est. Le romantisme est d'essence révolutionnaire. C'est un rêve d'infirme. Aujourd'hui que la poésie l'abandonne, il se réfugie dans la politique. Il en venait, il y rentre. Il y rapporte son messianisme. A Hugo succède Wilson.

Nous voici bien loin de la divine et mesurée et réaliste Hellas. Je ne veux pas dire que l'antiquité grecque n'ait pas connu, elle aussi, le mal romantique. Il faudrait pour cela ignorer la mollesse et le désespoir de la poésie de Mimnerme ou n'avoir jamais lu ce qui nous reste des *Élégies à Kyrnos* de Théognis, — pour nous borner aux seuls lyriques qui font l'objet plus particulier de notre étude, cette année. Nous verrons les Tragiques, plus tard. Mais chez ces lyriques grecs, comme la race, la santé classique reprend vite le dessus ! Ces appels désespérés qui montent, par éclairs sauvages, des vers du grand pessimiste de Mégare, c'est, en somme, un parfait manuel de la vie aristocratique qu'ils traversent, car ces élégies à Kyrnos ne sont pas autre chose en leur fond, vous le savez, qu'un chantant et ferme traité d'éducation. Et si Mimnerme pleura comme il le fit, ses larmes qui débordent à propos de Nanno, une simple joueuse de flûte, coulent d'une source plus profondément ouverte en lui, certains de ses nomes en font foi. Mimnerme chante à Colophon, Colophon malheureuse dans ses guerres contre les Lydiens. Les vaincus toujours sont portés à la mélancolie. C'est à eux que le mal romantique s'atta-

---

que le plus volontiers. Ils sont sa proie naturelle. Ecoutez Mimnerme :

« Les noires destinées nous environnent, l'une amenant la faible vieillesse, l'autre la mort. Le fruit de la vieillesse est éphémère : il dure autant que la clarté du soleil. Une fois ce moment dépassé, oh ! alors la vie devient pire que la mort. » La vieillesse, voilà la grande crainte de ce vaincu voluptueux. Plus rien de la sainte évocation paternelle d'Achille en face de Priam, plus rien de la mort pindarique de Diagoras porté en triomphe par ses fils victorieux. « Quand arrive la vieillesse douloureuse, qui confond la laideur et la beauté, l'homme est déchiré de cruels soucis ; les rayons du soleil n'égaient plus son regard ; les enfants le détestent, les femmes le méprisent ; tant les dieux ont fait la vieillesse misérable. » Et il nous dit son vœu le plus cher : « Puissè-je, sans maladie et sans chagrin, rencontrer la Parque à soixante ans ! »

Je retrouve comme un écho de ces plaintes dans la grande chanson des *Vieux* d'Aubanel. « Les pauvres vieux qui sont en purgatoire regardent, de leur seuil, les jeunes qui sont rois...<sup>1</sup> » Et le lyrique de Provence m'aide à comprendre les élégiaques d'Hellas. Si affreuses, si atroces qu'elles soient, elles sont classiques, elles sont mesurées, leurs plaintes, comme l'est l'amertume des *Stances* de Moréas. Une

1. Théodore Aubanel, *Lou Reire-Souleu*.

sérénité dernière est en elles, sous les sanglots cette beauté, cette incorruptible résignation que leurs formes leur ajoutent. Il n'y a pas là d'impureté. Ni grimaces ni cris. Hommes, nous entendons parler des hommes. Une noblesse sort des regrets.

Et puis, ne l'oublions pas, Mimnerme, Théognis sont des exceptions parmi les lyriques grecs. Les grands citharèdes, les Callinos, les Archiloque, les Tyrtée, les Solon, les Phocylide, les Simonide, les Alcée, les Stésichore sont des victorieux, et Pindare qui les domine, qui les couronne tous. Comme les formes, gorgées de sève, du statuaire d'Olympie, comme les torses, gonflés de puissance, des frontons du Parthénon, tous chantent la vie, les gloires de la vie. C'est un printemps qui éclate avec les premières odes, c'est un été qui resplendit avec la plénitude pindarique. Les purs, les beaux sonneurs de lyre ! Ah ! comme en face de nos imprimeries, on comprend le cri de Banville, leur descendant égaré parmi nous :

Où dors-tu, grande ombre d'Alcée ? <sup>1</sup>

Leurs nomes, rudes et larges, s'envolent dans la pleine lumière de la force triomphale. Leurs chants sont religieux, ce sont des chants de fête. Ils les chantent dans les processions, dans les cérémonies, dans les festins. Ils les chantent, à l'heure de l'assaut,

1. Théodore de Banville, *Les Exilés*.

au milieu des hoplites ou, sur la tête un chapeau de lauriers, comme dit Ronsard, au cœur de l'acropole prise. Et avec eux, c'est tout un peuple qui chante. Déjà, même avant qu'ils en aient composé leurs hymnes, leurs inspirations sourdent de toutes parts. On dirait que l'heureuse vie de lutte de ces grands primitifs hellènes n'est qu'une perpétuelle chanson. Tous les hommes, tous les métiers chantent, toute la Grèce bourdonne, — comme le parvis de nos cathédrales dans la semaine des Mystères, comme notre Provence au temps des cours d'amour. Tout le monde, dit Thucydide en parlant de cette époque, a les armes à la main, *πάσα ἡ Ἑλλάς ἐσιδηφόρει*, et la chanson aux lèvres, pourrait-on ajouter. Bergk a fait un recueil de tous les fragments qu'il a pu rassembler de ces chants populaires. Les moissonneurs, les pêcheurs, les meuniers ont les leurs. Il y a un chant de l'alouette que dans l'île de Rhodes les enfants s'en allaient chantant au printemps, d'Annunzio s'en est souvenu. Les bergers, eux, se passaient de bouche en bouche des mélodies qui sont parvenues jusqu'à Théocrite et dont il s'est inspiré. Depuis les berceuses de nourrices jusqu'aux thrènes des funérailles, toute l'existence de l'homme était enveloppée de poésie. Il en était baigné, soutenu, exalté. Ces cœurs forts ont une vision lyrique de la vie. La guerre et le chant, ce sont alors les deux grandes noblesses, les deux valeurs humaines. Dans un élan d'orgueil, Alcman s'écrie : « La cithare, bien

manière, est digne de l'épée. » Et c'est le même qui se glorifiait tendrement en avouant : « Je sais tous les chants des oiseaux. »

Le moment le plus radieux peut-être est le début du VII<sup>e</sup> siècle. La première guerre de Messénie est terminée. Sparte, dans l'ivresse de sa puissance, prodigue les fêtes civiques et religieuses. L'Hellas l'imité. C'est alors que Thaletas compose ses pœans et ses hyporchèmes. Toutes les cités, tous les dèmes chantent, les hommes, les éphèbes, les jeunes filles. Pour celles-ci Alcman compose ses parthénées, qu'elles chanteront et danseront aux fêtes d'Artémis. Artémis, Aphrodite, Zeus, Apollon, les dieux se mêlent à la vie. Les héros en descendent. L'hymne des citharèdes, le récit des rhapsodes les fait revivre. Une familiarité divine s'établit. Tout est heureux. Tout est divin. Il y a là comme une minute enivrée que les choses ne retrouveront plus. Musset a admirablement senti cela avec son intuition de poète ; il lui a suffi de quelques pages de la *Symbolique* de Creuzer sans doute, pour ébranler son imagination créatrice et nous tracer de ce moment azuré un tableau qui demeure de la plus pénétrante exactitude psychologique, même après les savants travaux de Guigniaut, de Curtius et de Fustel. Je ne veux pas perdre l'occasion de redire ces vers avec vous, car ils nous seront, en passant, une preuve de plus de ce que peut le rythme pour nous remettre en état de mémoire poétique, pour nous faire retrou-



ver un des moments de la sensibilité humaine. Ne cherchez pas, Messieurs, sous les mots chantants que vous allez entendre un rigoureux exposé de doctrine mythologique, non, ils résonnent plus profondément, retrouvez sous leur évocation rythmique les fluides sensations, la nature transparente qui baigna l'âme des lyriques grecs.

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre  
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ;  
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,  
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,  
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?  
Regrettez-vous le temps où les nymphes lascives  
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux,  
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives  
Les Faunes indolents couchés dans les roseaux ?  
Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse ;  
Où, du nord au midi, sur la création  
Hercule promenait l'éternelle justice,  
Sous son manteau sanglant, taillé dans un lion ;  
Où les Sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,  
Avec les rameaux verts se balançaient au vent,  
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant ;  
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines ;  
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui ;  
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée ;  
Où tout était heureux... <sup>1</sup>

Oui, les dieux, en cette heureuse époque, se comptaient par milliers et vivaient dans l'imagina-

1. Alfred de Musset, *Rolla*.

tion tout pareils, en somme, à des hommes, à des hommes parfaits, plus accomplis que les autres. C'était leur seule différence. Que de fois, dans l'*Odyssée*, n'entendons-nous pas Ulysse ou Télémaque rencontrant un inconnu, grand et beau, lui demander : « Es-tu dieu ? » Et sur le bouclier d'Achille, rappelez-vous la description de l'armée : « Les hommes marchaient, conduits par Arès et par Athéné, tous deux en or, vêtus d'or, beaux et grands ainsi qu'il convient à des dieux, car les hommes étaient plus petits. » J'insiste, Messieurs, pour vous faire remarquer que les Grecs n'avaient pas la conception de divinités incommensurables, et vous allez voir pourquoi. Ils ne sont touchés ni par le vague ni même par l'universel. Nous l'avons noté l'autre jour, chaque famille avait ses dieux et qui différaient entre eux, jalousement cachés à l'étranger. Mais deux ordres de croyances, deux religions, pourrait-on dire, se partageaient les âmes. D'une part, les grands cultes où s'enracine la poésie que nous avons appelée classique, ceux de la famille, des tribus, des cités. Et en face d'eux, la religiosité éparsse, le sentiment confus des divinités de la nature, du monde extérieur, le naissant panthéisme, le flottant romantisme où se profilent les premiers linéaments et comme les visages olympiens des lois universelles.

Mais ce flottant romantisme, voyez comme ils s'en emparent, comme ils l'ordonnent. Ils n'en sont point

troublés. Chez eux aucun de ces cultes absorbants qui écrasent d'un coup la raison ou qui la brutalisent dans un agenouillement sanglant, comme chez les Indiens, les Égyptiens, les Sémites ou les Germains. L'universel leur échappe. Plus tard, ce principe des choses, un Thalès croira le découvrir dans l'eau, un Anaximandre dans l'air, un Héraclite dans le feu. En ce moment heureux, sans analyse ni scepticisme, en cette heure victorieuse, en ces saisons lyriques, des dieux l'incarnent. L'imagination est créatrice, l'intelligence amoureuse. L'homme n'a pas encore une idée, une pensée abstraite du monde ; il n'en subit qu'une sorte de massive et sentimentale sensation dont il veut sortir en la percevant le plus distinctement possible, sans qu'elle perde rien de sa poésie. Sa raison ne s'en emparera qu'après sa vision et lorsqu'il faudra modérer son cœur. Il contemple, il adore, il chante. L'âge de la prose viendra. Mais déjà voyez comme il est en garde contre les désirs démesurés. Némésis lui enseigne à redouter la prospérité complète. Il se défend de tout excès. Μηδὲν ἄγαν. Rien de trop. En tout et même dans les choses de la religion il faut d'abord conserver la mesure.

« Nulle part, dit Taine, l'instinct n'a été si lucide et la raison si spontanée. Quand au premier éveil de la réflexion, ils essayent de concevoir le monde, ils le font à l'image de leur esprit. C'est un ordre, *Kosmos*, une harmonie, un bel arrangement régulier

de choses qui subsistent et se transforment par elles-mêmes. Plus tard, les stoïciens le compareront à une grande cité gouvernée par les meilleures lois. Il n'y a point de place ici pour les dieux incommensurables et vagues, ni pour les dieux despotes et dévorateurs. Le vertige religieux n'entre point dans les esprits sains et équilibrés qui ont conçu un pareil monde <sup>1</sup>. »

Dès ces lointaines origines lyriques, le Grec est équilibré. Mais ces deux premiers épanouissements de sa pensée religieuse, celui, que nous disons classique, qui éclôt à la chaleur ordonnatrice du foyer, et celui, d'où aurait pu sortir son romantisme, qui flotte avec les rayons et les vents à la cîme des moissons et des vagues, ont dans son âme des racines communes. Entre eux des échanges incessants se produisent. Jamais ils ne se sont opposés avec la rigueur que notre analyse est obligée d'y apporter. Au contraire, dans la même ferveur les deux ordres de conceptions tendent à la même unité. Ce romantisme épars se classicise. Tous ces dieux flottants de l'aurore, du ciel tonnant, de la mer et de la forêt, c'est à son foyer surtout que l'homme veut les prier, leur rendre un culte. Le premier autel qu'il leur dresse est appuyé à celui de ses ancêtres. Leurs prières sont coulées dans les anciens moules, les anciennes formules ; les vers qui les

1. Taine, *Philosophie de l'Art*, t. II.

chantent dans les mêmes rythmes traditionnels. Et cette magnifique matière neuve n'en apparaît que plus brillante d'ainsi se soumettre et d'emprunter des formes là même où tant d'âme s'est ennoblie déjà. Écoutez un de ces vénérables créateurs d'ordre, le vieux citharède Pratinas, voyez éclater son indignation devant une innovation trop prompte : « Quel est ce désordre ? que veulent ces danses ? quelle violence ose s'attaquer à l'autel de Bakkos ? C'est le chant que la Muse a fait roi ; la flûte doit suivre, elle qui n'est qu'une servante. »

La flûte, pour Pratinas, c'est l'inspiration romantique déjà, avec ses qualités et ses dangers, ses dangers surtout pour lui, vieux joueur de cithare. Chaque conception nouvelle doit être comme éprouvée, acceptée, confrontée à l'usage, — au nome, à la loi, à la coutume. Et d'autant plus que si nous en croyons les scoliastes, la question de mètre, de mesure était d'une importance égale à celle de l'idée. Le son et l'image ne faisaient qu'un. Le poète qui inventait une espèce de rythme inventait véritablement une espèce de sensation. Le style, dit quelque part Flaubert, est une manière de penser. En ces temps familiaux rien ne dure, rien n'est bon, équitable, qui ne peut s'asseoir au foyer, participer aux rythmes, au style de la maison. Les dieux eux-mêmes doivent accepter cette espèce d'intromission. Ils sont comme intronisés dans la demeure. La famille associe à son foyer chaque nouveau dieu

qu'elle crée. C'est comme un pan du monde, de l'énigme de la nature, dont elle s'est emparée, à qui elle a donné forme et vie, et qu'elle introduit, ainsi divinisée, chez elle. Elle agit un peu, dans cette étroite enceinte de son petit royaume, comme plus tard Rome en son Panthéon où tiendront assemblée toutes les divinités de la terre soumise. Sans cesse nous rencontrons, chez les anciens Grecs, des expressions comme « le Zeus de mon foyer », « l'Apollon de mes pères. » Il y a là comme une prise de possession respectueuse. C'est ainsi que nous voyons dans Virgile Hercule adoré au foyer d'Évandre.

Ai-je besoin d'insister pour vous faire sentir, du point de vue classique qui nous occupe, du point de vue traditionnel, l'importance d'une telle formation ? Et quelle apparence d'ordre, — que dis-je ? quel ordre véritable prenait ainsi le monde autour de la maison ? Vous le voyez, dans cette création à la fois religieuse et poétique, la nature entière s'infléchissait, des plus lointains horizons de la terre et de la pensée, vers le foyer familial, s'ordonnait, épanouie, autour de lui. Et pour y aider, pour mieux l'achever, à cette impulsion rituelle et morale, à ce mouvement d'intuition créatrice, mais tout ramené sur lui-même, s'ajouta la force du développement politique.

De même qu'au lieu de mener un récit continu comme dans l'épopée, l'inspiration dans l'ode revient sur elle-même, et ce sont les strophes ; de même,

lorsqu'une famille devenait puissante, prospère, la cité adoptait son dieu, le priait. La famille en gardait le sacerdoce, mais tous les citoyens étaient admis aux cérémonies et aux bienfaits du culte. C'était une strophe nouvelle dans la grande ode de la cité. La Déméter d'Eleusis était celle de la famille des Eumolpides, comme, à Athènes, l'Athéné de l'Acropole était celle des Butades et le Poseidon celui des Cécropides. A Rome, Hercule était à la famille des Politii et Minerve à celle des Nautii. On peut multiplier ces exemples. Vous sentez combien ils sont significatifs de l'ordre harmonieux que les cultes mûris à la maison imposaient ainsi au monde. Ils le pacifiaient, ils l'ennoblissaient, le poétisaient, si j'ose dire, lentement. C'est exactement la marche inverse que suit le romantisme. Ils étaient ennemis des à-coups et des révolutions. Le chaos, la barbarie fuyait devant eux. Les foyers groupés autour du même autel faisaient une cité. Les cités en adorant le même dieu national faisaient une patrie. Toutes les routes s'en allèrent, un jour, vers le même Apollon, à Delphes : et la Grèce fut, ce jour-là.

L'admirable, vous le sentez, c'est qu'il n'y a rien là d'artificiel, de surajouté, d'extérieur. Tout est naturel, d'une intime logique vivante, d'un mouvement lié, d'un élan mûrissant. Tout cela se créait dans la joie, dans la foi, avec des chants de rhapsodes, des processions triomphales, des chœurs, des épinicies. On en pourrait suivre l'histoire en traçant

celle du lyrisme. Le nome, au vi<sup>e</sup> siècle, devient une sorte de drame. La tragédie sort du dithyrambe. L'encomion, le simple chant de festin devient le choral épidictique, la grande ode d'apparat, l'hymne triomphal de Pindare. C'est le moment où la Méditerranée est tout entière explorée. Elle se tourne vers Athènes, elle y rayonne ses lois d'or. Chacune de ces grandes étapes lyriques marque une égale emprise dans le mouvement social et religieux. Et la statuaire, comme pour le jalonner de chefs-d'œuvre, suit le même chemin. Depuis les premières figures d'argile cuites à Sicyone par Butadès au moment où Callinos forge la véhémence et sereine Marseillaise que nous a conservée Stobée, depuis les premières statues de marbre que sculpte Melas à Chio au moment où à Sparte chante Tyrtée, d'olympiade en olympiade elle se développe, d'accord avec le lyrisme, pour éclater dans sa perfection avec l'ère victorieuse qui suit les guerres médiques. Tout s'ordonne et croît d'ensemble. On n'a jamais vu une telle harmonie, une telle explosion chantante, un tel printemps de l'âme. On y respirait partout ce même air de force irrésistible qui nous enveloppa un moment en novembre dernier. La nature et l'esprit, semble-t-il, s'épousaient, un esprit d'accord avec lui-même, et par cela même d'accord avec les choses, les entraînant dans sa sérénité. Un style naissait, une saison de l'être épanouie, — la plus belle peut-être que l'homme ait encore connue. Tout s'ordon-



nait du dedans au dehors. Tout obéissait à l'imagination constructrice. Tout obéissait à l'imagination civilisatrice. Tout affirmait. Rien ne disait non à la beauté. En sa lente, mais sûre conquête, la raison intime s'emparait de tout, embellissait, apaisait tout.

Connaissez-vous la grande page où Elie Faure, dans son *Histoire de l'Art*, défend la sculpture grecque contre ceux qui l'accusent d'avoir méconnu la vie intérieure ? « On pourrait rappeler, répond-il, que dès l'époque archaïque, il y a des statues, comme la *Femme Samienne*, comme telle *Orante* de l'Acropole, dont le visage fait penser à celui des vierges gothiques, par cet enchantement naïf à vivre qui l'illumine par dedans. Mais la question n'est pas là. On croit trop généralement que la pensée ne peut habiter ailleurs que dans la tête du modèle. Or, elle est tout entière dans la tête de l'artiste. La qualité intérieure d'une œuvre plastique se mesure à la qualité des relations qui nouent les éléments dont elle est faite. Et nul art ne fut plus intérieur que celui du cinquième siècle. Tout est modelé du dedans au dehors. Les surfaces, les mouvements, les vides mêmes, tout est déterminé par le jeu des puissances profondes qui passent de l'artiste dans la matière comme le sang du cœur dans les membres et le cerveau <sup>1</sup>. »

C'est quelque chose d'analogue, Messieurs, qui se

1. Elie Faure, *L'Art antique*.

produisit dans la création des grandes formes mythiques et lyriques de la religion grecque, soutenues, elles aussi, comme les marbres des beaux frontons, par la circulation de leurs énergies intérieures. Ces énergies, Messieurs, vous pouvez pleinement vous en rendre compte à présent que nous touchons au terme de notre démonstration, ces énergies, elles les ont reçues des poètes du foyer qui les conçurent. Oui, Messieurs, ces formes splendides, et même les plus envolées en plein azur spirituel, elles sont toutes nourries par cette méditation du foyer qui les a lentement ordonnées et les soulève, qui les ramène à l'unité de la vie et les soutient. O force et beauté, création classique du lyrisme grec ! Voyons une dernière fois comment il s'est emparé de la terre. Résumons ses efforts. Tirons-en la loi.

Les rêveries en face de la nature sont aussi innombrables que fugitives. Elles dispersent, entraînent l'esprit. S'il ne se défend pas, il retombe vite à la matière, au néant. Il lui faut un point, des directives fixes. Il a son foyer, sa maison. Il a la religion de ses morts. Tous les mystères se fondent, se ramènent à celui-là. La raison a une prise. Les cérémonies ont beau se présenter distinctes, les dogmes s'offrir contradictoires. Une continuité intérieure les rassemble, les unit. Et cette continuité le chant la traduit, le chant en donne la sensation. Les premiers dogmes de cette religion peuvent même s'effacer, les rythmes subsistent, et par le rythme les sentiments se perpé-

tuent immuables. Dans le rythme des poètes la vérité intime persiste. Les morts s'y survivent, s'y surajoutent les uns aux autres comme ils brûlent dans la flamme sacrée du foyer. Les mots en reçoivent un sens immortel, qui dépasse les objets furtifs qu'ils signifient. Le verbe qui lie ces mots entre eux prend une force d'âme, une vertu de loi. Il agit. Le hasard, la dispersion, l'évanouissement, le chaos sont vaincus. Quand le poète chante il crée vraiment le monde. Ceux qui écoutent ne pourront plus le voir autre qu'il le leur dit. Apaisé, harmonieux, serein, s'il en a une vision classique. Tumul tueux, haletant, menaçant, si le romantisme l'envahit. L'orageux cerveau d'un Hugo n'eut pas été possible au temps d'Homère pas plus qu'un Rodin ou un Cézanne au temps de Phidias. Ou bien l'immense et sereine civilisation d'où nous recevons encore la vie intellectuelle n'eut pas été. Car vous le sentez bien, le classicisme pathétique d'un Cézanne vient de cela justement qu'il a voulu reconstruire le monde cahotique que l'impressionnisme peignait, tel que Phidias l'aurait vu, après avoir lu Dante et entendu Beethoven.

Quand le poète chante, il crée vraiment le monde. Je veux dire, pour nous. Il suit le lent travail de l'esprit humain. Son rythme est parallèle à la vie de l'espèce. Que dis-je ? parallèle, il est cette vie même dans son intégrité. Non, il ne se calque pas sur elle. Il est elle. Il ne lui vient pas du dehors, comme

pour la mouler dans ses cadences. Il est cette cadence. Il est son cœur constant. Il est sa loi vivante. Je ne le sépare pas de la vie. Je ne dis pas qu'il est son expression. Il est cette vie même. C'est en lui que nos sentiments et nos idées prennent force, en lui que nos sensations reprennent puissance. Il leur donne conscience d'elles, de leur plénitude, de leur joie.

Dans la persévérance de l'être, vous le savez, Messieurs, de grands philosophes nous ont enseigné que réside toute morale. Et ces philosophes me paraissent avoir dégagé, sans y songer peut-être, la loi même du lyrisme grec. La souffrance est en nous constatation d'une diminution ; chaque fois que notre être décroît, nous souffrons. Nous luttons contre tout ce qui nous diminue, physiquement, intellectuellement, moralement. Et la joie est en nous conscience, certitude que notre être s'accroît. Chaque fois que notre être s'augmente, physiquement, intellectuellement, moralement nous sommes heureux. Le but de l'homme, dit Bossuet, est le bonheur. Eh bien ! Messieurs, la vie lyrique est la conscience heureuse de notre accroissement. La poésie est la conscience du bonheur. Chaque fois que notre être s'accroît, un rythme le constate, un rythme naît et persévère, un rythme, Messieurs, s'efforce de maintenir ce gain vital. Et la poésie classique est celle qui maintient ces rythmes unis. Elle est la tradition heureuse, l'expérience du

bonheur. Elle poursuit partout son grand travail d'assimilation humaine. Elle intègre tout ce qui augmente l'homme en nous. Elle atteint toutes nos raisons d'être, et d'elles toutes elle est la chantante, la vivante raison.

Il y a des poètes qui souffrent. Le plus grand d'entre eux, celui dont nous descendons tous, Homère fut aveugle. Il fut errant. Il fut très malheureux. Et rien n'est plus serein, plus calme, plus pieux, rien n'est plus radieux que le monde qu'il chante. Dans les malheurs d'Hector, les fatigues d'Ulysse je sens l'humanité qui augmente son patrimoine d'âme. Je me sens plus homme. Homère me rend heureux. Il y a des chansonniers joyeux, de bons drilles, dit-on. Et à les écouter, ces menteurs inconscients qui veulent m'abaisser, je les sens tristes affreusement. Ils vulgarisent, ils parodient. Ils font de l'esprit, c'est-à-dire qu'ils recherchent des rapports non prévus, scurriles, entre les choses et les idées. Au lieu des vrais rapports sans lesquels le lyrisme n'est point, le lyrisme vérace, Messieurs, le lyrisme qui crée. Eux, leurs pauvres vers vulgaires boitent, loin du rythme royal. Leur bouffonnerie me dégrade. Leur rire me fait mal. Homère me rend heureux. Béranger ou Rostand me rendraient morne à pleurer.

C'est vous dire que l'atmosphère, le style fait tout. Le sujet de l'œuvre importe à peine. C'est surtout l'âme, c'est l'âme seule qui importe. C'est son rythme. Lui seul augmente mon être, accroit, s'il

est véridique, ma sensibilité, ma force de penser, mes façons de sentir. En chantant les fureurs de Didon ou de Phèdre, en soupirant les *Stances*, Virgile, Racine ou Moréas nous rendent plus purs, nous apaisent et nous tonifient. Et cependant, comme lui-même Moréas, un jour, me le disait, le sujet de son livre est démoniaque. Mais il a su rendre saine la mélancolie la plus dévastée. Il a soumis au rythme consolateur le cours de jours désespérés. Il les surmonte. Sa blessure est vivante, sa tristesse sublime.

Vie exécration, ô jours que corrompt l'amertume,  
Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé... <sup>1</sup>

Et de ce grand cœur sonore nous entendons le pouls sombre et dépareillé. Nous l'entendons, nous le voyons qui s'apaise et s'éteint. Nous le voyons mourir avec tant de noblesse qu'un noble amour nous vient de vivre mieux encore. Moréas est classique. C'est un poète humain. Il nous parle de son mal avec tant de santé qu'il s'en guérit en nous.

L'important n'est pas que le poète souffre ou qu'il vive joyeux. L'important est que de sa vie, de ses joies ou de ses malheurs, il fasse une œuvre sereine, une œuvre saine qui n'aille point porter le trouble dans les cœurs. « Le propre des grands cœurs, disait Clotilde de Vaux à Auguste Comte, est de ne pas répandre le trouble qu'ils éprouvent. » Qu'ils souff-

1. Jean Moréas, *Les Stances*.

frent, si la nature l'exige d'eux, mais que leur œuvre nous donne le goût de vivre, qu'elle accroisse notre humanité. Comme Homère, la plupart des génies créateurs, qu'ils s'appellent Dante, Michel-Ange, Beethoven, furent très sombres et misérables, comme exilés d'eux-mêmes, d'immenses tourmentés. Et leur œuvre pourtant, à la contempler ou à l'entendre, nous rend forts et gaillards, nous détournent de l'enfer vers le ciel, de la souffrance vers la joie. Leur œuvre chante Dieu et par lui postule la victoire de l'homme. Nous voici, Messieurs, ramenés au point d'où nous sommes partis. Le cercle est fermé. Nous retrouvons la Victoire.

Nous retrouvons l'esprit de victoire. C'est lui qui est l'âme propre du rythme. Si je puis dire, il est le rythme du rythme. Quand le poète chante, le poète est victorieux. Il est maître de lui, il est maître des choses. Son rythme le rayonne à travers l'univers. Et c'est pourquoi, Messieurs, par un épanouissement naturel c'est dans les âges de victoire que les plus grands poètes naissent. Tout alors s'accorde à les produire et à les recevoir. Rien ne résiste à leur vertu. Rien ne les détourne de leur devoir. Ils sont la voix de la famille humaine unie au seuil de ses maisons. Cet épar romantisme que dès les premiers citharèdes nous avons vu flotter autour du foyer des Hellènes, dans les temps orageux nous l'avons vu aussi s'efforcer de s'emparer des âmes en sortant de la tente sémite, en s'échappant du chariot germain.

Il est sans cesse à l'affût, toujours prêt à révolutionner le monde. La paix, dont il se réclame souvent, au fond lui répugne toujours. Il est divisé, par essence, contre lui-même. Comment aimerait-il les autres ? La beauté grecque, la paix romaine, l'ordre français lui sont également ennemis. Il veut souffrir. Il met dans la souffrance, il met dans la violence et la pitié, tour à tour, ses titres et ses droits. Nietzsche et Tolstoï, en se niant l'un l'autre, sont ses derniers prophètes. Les voilà bien vaincus. Les grands âges classiques sont ceux où ce romantisme lui-même, sans le vouloir, ou le voulant secrètement peut-être, mais son orgueil hésite à l'avouer, où ce romantisme, dis-je, sert à la gloire de la cité, amène autour d'un foyer glorieux le monde entier soumis à la raison.

Nous touchons à l'un de ces grands âges. La victoire militaire vient d'ouvrir à la raison largement tous les chemins du monde. A l'immensité des décombres que la bataille laisse, imaginons l'immensité de ce qu'il faut construire. C'est splendide. Ah ! pour bien tout bâtir, ne rejetons rien de ce qui fut dans le sens de la race, rien de l'expansion créatrice de notre tradition, — de tous nos rythmes, de toutes nos traditions, qui, en fin de compte, n'en font qu'une, elles qui d'Athènes, qui de Rome, de Paris, de Reims apportent chacune son rythme, sa nuance dans l'élan, le mouvement épanoui de l'unique. Chaque siècle apporte sa corolle au lys national.



Notre xvii<sup>e</sup> fut essentiellement raisonnable et tendit le caractère vers un idéal de force sereine ou d'héroïsme chrétiennement résigné. Le xix<sup>e</sup> fut surtout amoureux de sensations et retrempa l'esprit desséché dans les courants adverses de la nature et des passions. Messieurs, que la Victoire en nous soumette l'un à l'autre, en classicisant, comme nous l'avons dit, cet ardent romantisme. Il y a un sens français des choses. Et il y a un rythme nouveau où infléchir les cadences de l'univers. Il y a une raison classique à imposer aux sensibilités désordonnées. Il s'agit de la dégager, en face des derniers soubresauts romantiques qui, en Allemagne et en Russie, vont essayer, longtemps encore, de saccager la paix victorieuse. Il s'agit de la dégager et de l'incarner dans les rythmes de notre race, en prenant conscience du rôle qu'elle doit jouer dans le développement humain de l'Europe nouvelle. Il y faut un grand poète, Messieurs. De grands poètes, de grands peintres, de grands architectes, de grands musiciens.

Je suis plein d'espoir. Ce n'est pas, je crois, que je m'illusionne. Ma foi vient de loin. Bien avant la Marne, notre renaissance avait commencé. La guerre, Messieurs, comme l'amour, comme tous les grands actes de la vie humaine, a rendu meilleurs les bons et pires les mauvais. Attendons beaucoup d'elle. Notre victoire est encore en herbe. En ce qui concerne plus particulièrement l'ordre des choses qui nous occupent, nous pouvons le constater déjà :

la guerre a poussé à leur plénitude les défauts ou les qualités des écrivains qui l'ont faite et qui nous en ont parlé en quelque livre. Tel dont l'œuvre était tournée vers l'action agira avec plus de force et de perspicacité. Tel autre qui pouvait croire avec Flaubert que l'art est la seule chose qui console de vivre se réfugiera avec plus de mysticité dans la recherche aiguë et les jeux de la forme. Les médiocres, eux, continueront leur petit train-train : aucune passion ne peut les atteindre ; ils ignoreront la guerre comme ils ignorent la beauté et la vie. Mais ceux en qui naissait le grand rythme français que la victoire épanouit...

Vous êtes jeunes, Messieurs. Vous savez donc qu'une transformation du style avait lieu. Elle avait commencé avant la guerre. La victoire l'aura hâtée et comme ennoblie encore. Un grand style français, celui dont la *Bataille de la Marne*, l'ode de Charles Maurras, et la *Prière* de Xavier de Magallon, viennent, Messieurs, de nous donner le modèle accompli, un grand style français, étroitement enraciné dans les traditions nationales, mais tout entier tourné vers la compréhension humaine des plus universelles réalités, naissait, en peinture, en musique, en poésie, partout. On quittait les petits sujets, les petits jeux, pour les grandes compositions, la fresque, l'ode dramatique, la symphonie. La victoire, les méditations nées de la bataille n'ont fait que confirmer les artistes dans ces hautes directions. Je croyais à une vaste

renaissance de l'Art français. La guerre m'a apporté la certitude que l'esprit de cette renaissance, non seulement française, mais mondiale, entraîne la jeune Europe avec elle, à la suite des créateurs français. Je n'en veux pour preuve, entre vingt autres, que le nom polonais de Rohozinski, engagé volontaire dans nos armées et dont la musique est à nous désormais comme notre gloire est à lui, ou cet Angel Zarraga qui pieusement est venu se mettre à l'école de nos maîtres en nous apportant en échange les nuances frémissantes de sa sensibilité. Ce jeune peintre et ce jeune musicien sont pour moi très significatifs de ce grand mouvement de l'Europe, du monde, vers Paris.

Et chez nous, les noms se pressent en foule de jeunes peintres, Girieud, Manguin, Dufy, Lombard, Laprade, Favory, de jeunes musiciens, de poètes, de savants, de romanciers, qui se faisaient de la vie une conception héroïque et française et dont l'œuvre rayonne ou va rayonner cette conception. La guerre a passé. Nous apportons en art un sens pathétique, un sens victorieux de l'Être. Quelque chose comme ce grand printemps du lyrisme grec fleurit autour de nous. Un rythme français naît, une nouvelle floraison de cette loi de constance rythmique qui garde les peuples de vieillir. Cette pensée qui nous travaille et cette émotion qui nous déborderait, nous voulons les traduire, les fixer dans des formes inflexibles, classiques. La latinité, comme au XIII<sup>e</sup>

siècle, dans l'ombre lumineuse de nos cathédrales, l'Europe, comme dans l'enchantement de Versailles, redevient française. Notre esprit est victorieux. Il y a un rythme, je vous le dis, il y a toute une France, tout un lyrisme immense où le cœur du monde va battre demain.

v

LA NAISSANCE DES MUSES

## CINQUIÈME LEÇON

### LA NAISSANCE DES MUSES

I. *Imagination de la vie.* — L'Ode à Michel de l'Hospital dressée en exemple au seuil de notre poésie lyrique. — Les Grâces. — L'inspiration plastique et le développement oratoire. — La vie de l'imagination. — Le poète choisit. — Dircé changée en source.

II. *Imagination de la victoire.* — Mémoire. — L'esprit de Jupiter. — La mémoire fécondée par l'esprit, le rythme constitue notre corps intellectuel. — Le poète remodèle le monde selon qu'il l'imagine. — Corneille et la Marne.

III. *Naissance perpétuelle des Muses.* — Le chant naît de l'esprit rythmant la tradition. — Ronsard et Tintoret. — Le festin de l'Océan. — Les trois dons de Jupiter. — L'art inutile, s'il n'est soutenu par l'inspiration profonde. — La poésie en nous est la présence humanisée des Lois.

Messieurs,

c'est Ronsard aujourd'hui qui va nous servir de guide, c'est la grande ode *A Michel de l'Hospital*, chancelier de France, qui nous servira d'exemple. Tout ce que nous avons essayé d'établir, durant ces quelques leçons, sur la véracité lyrique, la vie du vers et son humanité, se trouve en effet magnifiquement, rythmiquement exprimé dans cet hymne profond, source d'où coule le fleuve du lyrisme français. Cette brillante suite de strophes, hautes en couleurs, sûres d'idées, vastes d'horizon, nous raconte, vous le savez, la naissance des Muses et, comme le dit Richelet en son naïf commentaire, les commencements de la poésie, ses progrès et son déclin, puis le retour de ces Muses au ciel « jusqu'au jour préfix qui les rameine une autre fois et les restablit en terre pour jamais ». Après leur première naissance en Grèce, l'ode dépeint leur Renaissance à la cour des Valois : toute la philosophie du lyrisme, vous le voyez, telle que la pouvait concevoir notre Pindare français, et telle au fond que nous la concevons encore après lui.

Chaque fronton, chaque colonne, chaque chapi-

teau, je veux dire chaque strophe en chacun de ses vers comporterait une glose, si nous voulions étudier en lui-même ce grand monument de notre poésie lyrique, en faire éclater les intarissables ressources et les successives beautés. Il faudrait pour montrer cette galerie de fresques royales dans toute sa majesté que nous la mettions d'abord à sa place souveraine dans l'œuvre du gentilhomme vendômois, puis que cette œuvre elle-même nous la situions dans son temps, dans l'esprit de son temps, au début de la Pléiade, au retour des guerres d'Italie. Mais je compte faire de Ronsard le sujet de nos conférences de l'an prochain. Il en sera le centre et comme l'animateur. Aujourd'hui, en résumant nos leçons de l'année, je ne veux lui emprunter que l'enseignement, l'exemple vivant d'un de ses plus beaux chants. Je ne veux commenter l'Ode à Michel de l'Hospital que du point de vue qui nous a occupé jusqu'ici, celui de la vertu lyrique.

J'ai essayé, Messieurs, de vous montrer la fonction créatrice du lyrisme, toutes mes paroles n'ont tendu qu'à mettre en la meilleure lumière que j'ai pu le rôle civilisateur que jouent les poètes dans l'histoire de l'humanité en fixant l'état de victoire où se trouve leur peuple au moment où ils chantent. Cette force animatrice, nous l'avons vu, réside dans le rythme, qui est la vie du vers, et cette vie, ce rythme, à son tour nous avons vu qu'il nous fait participer à la vie de l'espèce. Il est, avons-nous dit, l'imagination



ardente du sang, la circulation de l'humanité dans l'homme, son intelligence énergique, sa race en action. Nous avons été amenés à tirer de ces prémisses cette conclusion que les beaux vers assurent la royauté de l'homme et que par la vérité rythmique, la sorte d'expérience, d'esprit de victoire maintenu en elle et par elle, la poésie était dans le monde la conscience du bonheur. Elle est la mémoire plastique de l'homme. Le lyrisme est l'art royal de l'esprit qui crée le monde heureux en se créant lui-même.

Dès la première strophe de l'ode de Ronsard que nous allons étudier, ce jeu créateur s'affirme, cet esprit de triomphe éclate, cet air de gloire se répand. D'un coup d'aile son vers initial nous transporte dans cette harmonie organique où la poésie, et avec elle l'humanité héroïque, l'humanité parfaitement accomplie respire.

Errant par les champs de la Grâce...

Vous savez ce qu'était la Grâce, les Charites pour les Grecs. L'industrie humaine, d'après Pindare, ne peut rien mener à bonne fin sans les Grâces. Elles sont cet achèvement que les dieux ajoutent à nos vertus comme un sourire, la vivante expression, le fugitif sourire du parfait et de l'immortel sur le visage des choses. Elles sont l'excellence sentie de l'accord de ces choses en nous. La vérité, Messieurs, est évidente à la raison et la bonté au cœur, mais la Beauté peut devenir sensible à tout l'être, à l'âme

entière, cœur et raison, et sens, si à la vérité, à la bonté une Grâce s'ajoute. Ce rythme qui nous appelle, nous emporte un moment, nous cadence et nous fuit, en laissant ce goût divin d'immortalité qui va désormais imprégner de noblesse toute existence autour de nous, c'est un don des Charites, la présence des Grâces, c'est la grâce vivante en nous. Je me suis promis de ne plus employer le jargon barbare des philosophes d'Outre-Rhin sans quoi je serais tenté de vous dire qu'en dehors des formes de notre sensibilité, par delà l'espace et le temps, au delà du bien et du mal, la Grâce atteint les noumènes. Plus simplement, elle nous fait vivre de la vie de l'esprit. Elle nous porte au cœur chantant des êtres. Elle mêle notre humanité aux choses. Elle condense leur lyrisme épars. Elle nous mêle au lyrisme du monde.

Et voyez, d'un bond les premiers vers de Ronsard nous portent au sein conquis de ce lyrisme. Voyez l'intelligence du poète en action :

Errant par les champs de la Grâce,  
Qui peint mes vers de ses couleurs,  
Sur les bords dirceans j'amasse  
L'eslite des plus belles fleurs...

Messieurs, si vous ne sentez pas l'espèce de caresse plastique, de travail rythmique qui se joue tout de suite ici à la surface colorée des choses, si vous n'y participez pour ainsi dire pas dans l'esprit

du poëte, si vous ne vous y mêlez pas, en un mot, si vous n'en constatez que le résultat, toute l'âme de l'ode, Messieurs, nous échappera. Nous n'assisterons plus qu'à un brillant développement oratoire. Nous aurons beau suivre, et même lire avec enthousiasme, à haute voix, la large coulée de ces vingt-quatre strophes avec leur vingt-quatre antistrophes et leurs vingt-quatre épodes, ce qui fait un fleuve de six cent quatre-vingt-seize vers, nous serons devant eux comme devant les huit cents vers, par exemple, des *Mages* de Hugo qui, eux, ne sont vraiment qu'un immense discours, d'un magnifique mouvement, et fourmillant de beautés, mais un discours...

Pourquoi donc faites-vous des prêtres  
Quand vous en avez parmi vous ?

vous voyez le ton oratoire, démonstratif, dès les vers décisifs du début, — nous serons, dis-je, devant les strophes de Ronsard ainsi que devant les vers de Hugo ; mais comme lui, Ronsard, c'est vraiment une ode qu'il a voulu lyriquement, pindariquement organiser et chanter, nous serons, si nous ne nous livrons pas à son rythme créateur, si nous ne le récréons pas avec lui en nous-mêmes, nous serons devant ses strophes un peu comme devant la morte reproduction photographique d'une fresque. L'agencement des lignes, l'équilibre des idées pourront nous apparaître, mais non les couleurs, non l'âme circulante de la fresque, sa musique propre, sa vie,

non cette Grâce qui par les champs de cet univers transfiguré peint, Ronsard nous le dit, les vers de ses couleurs. Nous en aurons le dessin, mais non pas ce qu'il peut nous révéler, je veux dire ce que sous ce dessin ce rythme pense et doit nous faire sentir du monde. Nous n'en sentirons pas les couleurs.

Je ne crains pas d'essayer d'expliquer analogiquement le rythme par la couleur. D'abord, vous le voyez, parce que le poète lui-même nous y invite, —

la Grâce  
Qui peint mes vers de ses couleurs

— et puis parce qu'il y avait en Ronsard, comme en tout grand poète, un œil, une pensée de peintre. Relisez, s'il faut vous en convaincre, la puissante ode sur *Les Peintures d'un paysage* où les deux métiers se rapprochent autant que faire se peut, quelle plénitude à la Tintoret vous y découvrirez et vous y découvrirez aussi ce que je voudrais vous suggérer, c'est-à-dire qu'à un certain degré de l'émotion créatrice, de la vision plastique les métiers se rencontrent. Ils se joignent et baignent dans le même lyrisme. Ils ne se diversifient qu'ensuite, dans leurs moyens d'expression. Il y a plusieurs manières d'exprimer le monde, il n'y en a qu'une de le pénétrer, d'en saisir l'harmonie, de le comprendre humainement. Il faut atteindre cette unité, cette conscience lyrique. C'est de là que tout part. C'est

là qu'avant toute prélibation rythmes et couleurs reçoivent leur vie. Sans quoi, je le répète, le dessin peut cerner et décrire, les mots peuvent démontrer, persuader, convaincre. Ils sont abstraits. Ils ne créent rien.

Une perpétuelle création se fait en nous, Messieurs, songez à ce labeur incessant de nous-mêmes qui nous tient vivants, qui tient notre corps en vie. Nous concentrons en lui, en ce creuset animateur, à la fois matière et outil de son œuvre, le plus que nous pouvons de la substance où nous baignons, du monde physique qui nous enveloppe. Et notre esprit est ainsi, la vie de notre imagination est telle. Elle ne cesse pas de vivre dans le poète. Comme un organe en quelque sorte surajouté aux autres, elle aussi, autour d'elle, elle s'empare de l'univers. Elle le fait sien, le transfigure, l'ordonne, l'humanise. Elle le rythme. De ce travail rythmique le poète prend conscience, et de ce travail ceux qui éprouvent ses poèmes prennent conscience avec lui, choisissent avec lui dans le torrent des sensations celles qui participent à son émotion et à ses idées, se cadencent à son inspiration, à son unité momentanée, et par elle atteignent à la beauté, à l'ensemble, veux-je dire, de toutes ces unités organisées entre elles, harmonisées dans le travail heureux de l'espèce, la conquête que l'esprit de l'espèce fait du monde. La poésie, diffuse en tous, devient, grâce aux poètes, la conscience progressive en nous de cette humanité spirituelle.

Des choses à leurs images, des images aux lois qui les choisissent et les ordonnent, des images à leurs rythmes, le monde se soulève vers l'homme, l'imagination, l'esprit de l'homme, pour s'y prolonger, s'y survivre, y durer. Le monde a soif de poésie. Le monde veut être peint aux couleurs de la Grâce, tend au poète ses fleurs, — ses mouvements, ses ombres, ses rayons, la sonore, la brillante, la multiple matière de nos cinq sens, l'élite de ses fleurs, afin qu'il en façonne quelque chose d'humain, une pensée, une joie, une couronne, une réalité.

Errant par les champs de la Grâce,  
Qui peint mes vers de ses couleurs,  
Sur les bords dirceans j'amasse  
L'eslite des plus belles fleurs,  
Afin qu'en pillant je façonne  
D'une laborieuse main  
La rondeur de ceste couronne  
Trois fois torse d'un ply thébain,  
Pour orner le haut de la gloire  
De l'Hospital, mignon des Dieux,  
Qui çà bas ramena des cieux  
Les filles qu'enfanta Mémoire.

Oui, le monde, la matière peut désirer confusément. Le poète choisit concrètement. Il voit. Il lui faut un point de réalité d'où partir. Ce n'est pas l'humanité théorique qu'il célèbre, c'est l'homme, l'homme qu'il voit, un homme, l'Hospital, qui exprime cette humanité. Le lyrisme est réaliste. La poésie n'est pas une science abstraite, opérant sur des qualités pures,

indifférente à l'application qu'on fera de ses lois ; elle est un art plastique. Tout à l'heure vous allez voir les Parques symboliques filer la substance vive du corps de l'Hospital, les Idées choisir dans le tissu universel les filaces de cette vie et les tortiller à l'entour du fuseau humain.

Je retors la plus belle vie  
Qu'oncque retordirent mes dois,

chantera Clothon devant cet exemplaire où vient, pour un moment glorieux, aboutir, de rythme en rythme, toute l'harmonie lyrique, fleurir sur un seul jet toute la substance des choses. Pour le moment il nous suffit, il suffit à Ronsard de le connaître, de le savoir vivant. Michel de l'Hospital existe. Il est chancelier de France, grandissime personnage, comme nous souligne le commentaire du bon Richelet. C'est lui que le poète nomme, lui qu'il va pindariquement couronner. C'est-à-dire que le monde va tourner, s'organiser, resplendir autour de cette réalité, après son noir silence y reprendre conscience de son chant.

« Êtres éphémères, que sommes-nous ? demande Pindare, que ne sommes-nous pas ? L'homme est le rêve d'une ombre. Mais quand les dieux dirigent vers lui un rayon, un éclat brillant l'entourne, et son existence est douce. » Mais de cette douce, de cette chantante existence la gloire est mère, de ce bonheur les Muses sont dispensatrices. Et chassées par l'Ignorance, elles étaient remontées au céleste séjour. Vous

allez les voir naître. Un homme « par ses vertus, sçavoir et preud'homme, » est digne d'elles, digne de contempler leur naissance incessante, digne de l'un de ces rayons des dieux. Les Parques l'ont tissé d'une substance telle que les temps antiques lyriquement vont reflleurir autour de lui. Les Muses redescendent. Ronsard le croit. Il le voit. Il le dit. Son ode va nous faire assister au mystère.

Et tout cela, Messieurs, que je dis, moi, en si pesante prose, vous sentez bien que je ne fais que le tirer de cette grande première strophe, de la première feuille du touffu laurier de cette couronne trois fois torse d'un pli thébain et qui par cette allusion justement nous rappelle l'autre Ronsard, celui de Thèbes, ce Pindare pour qui « le bonheur, dit son ode à Hieron, est le premier des biens ; le second, c'est la gloire ; mais le mortel qui les possède l'un et l'autre a gagné la plus belle des couronnes ». Il est mignon des Dieux. Ce Pindare, est-ce lui, est-ce Ronsard qui chante ? L'inspiration lyrique qui emporte l'ode ne peut les séparer.

Sur les bords dirceans j'amasse...

Où suis-je ? Où sommes-nous, nous ? Le temps n'est-il pas aboli ? Rien n'est laissé au hasard dans cet emportement, cette fureur sublime. Ah ! c'est bien Pindare qui parle... Sous ses hauts lauriers, Dircé, la source, dort. Dircé, Messieurs, la malheureuse femme de Lycus que les barbares fils d'Antiope atta-



chèrent au taureau, mais dont Dionysos, le clair Dionysos changea en fontaine le corps mis en lambeaux. O passions maîtrisées, sanglantes métamorphoses de la colère et du plaisir, larmes de la fontaine, chant de la source, c'est aux bords dirceans que pousse l'élite des plus belles fleurs. C'est là que je les cueille. L'Hospital, vertu parmi les vices, au plus haut de sa gloire en sera couronné. La passion haletante et terrible, qu'emportaient les flancs en sueur du taureau, s'est évanouie dans l'abîme. Une tendre source regarde. Tout a disparu du monde furieux, du monde abominable. Voici la pureté, les champs de la Grâce,

Sur les bords dirceans j'amasse  
L'élite des plus belles fleurs...

Sur la prairie, voici le vol des Muses. Elles redescendent des cieux. L'Hospital les ramène. Suis-je Pindare? Suis-je Ronsard? L'homme est l'ombre d'un rêve. Mémoire, Mémoire, Mémoire a tressailli. Ah! du fond de ma mémoire, tout un monde se lève. Tout s'équilibre, la France heureuse des vertus de l'Hospital et l'Attique aux bords de Dircé, au soleil d'Olympie. Et nous-mêmes, Messieurs, nous que depuis Ronsard trois siècles de Renaissance ont grâce à lui remêlés plus vivants à la beauté du monde, nous qui pouvons boire, Messieurs, l'eau dirceane avec la joie victorieuse d'avoir vu le barbare Taureau englouti dans l'abîme, redisons une fois encore la grande strophe et goûtons-la pleinement cette fois dans son mystère

lumineux, — dans son passé, son présent et son futur sans cesse anticipé :

Errant par les champs de la Grâce,  
Qui peint mes vers de ses couleurs,  
Sur les bords dirceans j'amasse  
L'eslite des plus belles fleurs,  
Afin qu'en pillant je façonne  
D'une laborieuse main  
La rondeur de ceste couronne  
Trois fois torse d'un ply thebain,  
Pour orner le haut de la gloire  
De l'Hospital, mignon des Dieux,  
Qui çà bas ramena des cieux  
Les filles qu'enfanta Mémoire.

Mémoire, Mnémosyne.. Mais la Muse de Ronsard parle en français, non en grec ou en latin. Mémoire ! Ce large nom jeté à la fin de la strophe et y éclatant dans sa plénitude pour y résoudre les trois chantants accords des rimes, trois féminines, trois masculines, enlacées, Mémoire nous donne, si je puis encore emprunter un terme au langage des peintres, le ton local de l'hymne. Respirons un moment dans cette plénitude, reprenons haleine sur le sommet de l'Olympe atteint. Et près d'Apollon, avec Apollon contemplons. Voyons... Comme elle a résolu la courbe de celle-ci, qui flotte maintenant dans ce grand paysage à nos pieds, Mémoire va ouvrir la strophe créatrice qui suit, comme elle ouvre, Messieurs, les véritables perspectives de toute l'ode. L'air qu'on y reçoit de tous les souffles lyriques qui

---

la traversent est établi, si je puis dire ; voici établie la pleine atmosphère de pensée où les rythmes vont vivre dans leur ordre et dans leur liberté, — les hommes dans leur tradition,

Mémoire, royne d'Eleuthère...

La souveraineté et la liberté ensemble. Les mots nous le disent dans leur sens musical, harmonieux, lié, dans tout ce que le rythme qui les rapproche leur restitue de leur antique signification, fait jaillir de leur sève affrontée, va chercher dans leurs plus profondes racines. Songez à la belle formule *sub rege reipublicæ* si vous voulez bien pénétrer le sens de cette ronsardienne royauté de Mnémosyne à Eleuthéria.

Mémoire, royne d'Eleuthère...

Et les Muses sont ses filles. Elles naissent, elles vont naître d'elle, Mnémosyne, qui est la fille d'Ouranos, d'elle qui est le ciel conçu dans le crâne des hommes, la continuité céleste, unie, où, au-dessus de leur écoulement perpétuel, les êtres et les choses, les idées des êtres et des choses vivent dans l'esprit des hommes, la mémoire. Les Muses naissent d'elle et de Jupiter. Fustel de Coulanges, Messieurs, dans une page fameuse de *la Cité antique* nous incline à retrouver historiquement, par derrière les divinités de l'Olympe, une sorte d'âme universelle qui réglait, dit-il, les mouvements divers des mondes, comme

l'âme humaine met la règle parmi nos organes. Cette âme universelle, sa plus haute expression, c'était Jupiter ; cet ordre, c'est lui qui l'incarne. Et mythiquement c'est ainsi que dans la création de son univers poétique va le considérer Ronsard. Tant qu'il y aura, n'importe où, une tête enfermant la pensée, qui haïsse le désordre et conçoive la Loi, dit Flaubert dans *la Tentation*, l'esprit de Jupiter vivra ! Il vivait en Ronsard.

Je vous résume, Messieurs, en quelques mots tout ce large et émouvant système de philosophie renaissante, persuadé que vous le possédez dans ses riches détails. Sans lui auquel peut-être Ronsard ne pensait point avec la netteté logique qu'y apporte notre érudition moderne, mais qu'il sentait, ses vers en font foi, dans une intimité que bien peu ont atteinte depuis, sans lui ces vers resteraient lettre morte. Nous n'en pourrions pas plus pénétrer l'esprit que les couleurs. Et notez que c'est là une façon, entre dix, de les commenter. On pourrait, si nous les abordions d'un autre biais, en tirer soit une doctrine politique, soit une hypothèse biologique, soit un système grammatical, par exemple. Toutes vérités sont contenues dans le chant. Il n'y a qu'à les en faire jaillir. Mais leur vérité dernière, leur véracité bien à eux, l'élan lyrique par où leur rythme pénètre cette âme universelle qui les règle comme elle règle les mouvements du monde, elle est infuse dans leur mouvement, leur plasticité, leur vie

poétique. Ne cherchons pas ailleurs leur substance profonde. Leur vertu lyrique est là. C'est là qu'il nous faut l'atteindre, en dernière analyse. Tout le reste n'est que considérations incomplètes. Après tout ce reste l'émotion seule, les Charites, la Grâce peut nous mener là, l'émotion seule peut sous les lignes nous faire toucher du cœur et des yeux l'âme de la couleur et sous l'âme des couleurs cette mythologie, l'ordre idéal du monde, sous les mots le rythme et sous l'âme des rythmes le cours de la tradition, l'humanité perpétuelle, l'esprit vivant de Jupiter.

En chacun de nous, Messieurs, comme il y a un désir toujours inassouvi de vivre il y a un besoin insatiable d'harmonie, aussi cachés l'un que l'autre, aussi intimes, aussi secrets, et n'éclatant le plus souvent que dans les drames de la mort et les catastrophes de la beauté. Dans la foule des hommes il y a une perception confuse de l'ordre qui tend sans cesse à s'éclairer, à prendre conscience en nous. Les Muses y aident. Notre corps s'organise, en vivant. Et notre esprit, aussi. Il se souvient. Dans la mémoire le corps, sans cesse évanoui, détruit, persiste. L'esprit le conçoit. L'œuvre secrète, l'œuvre primordiale des Muses est de réaliser d'une façon durable l'union sensible de cette fuyante matière et de ce souvenir créateur. Elles remodelent le monde en nous sous l'espèce de l'immortalité. Elles sont filles de Mémoire et de Jupiter, — de la matière humanisée des sensa-

tions dont nous nous souvenons, de l'esprit qui les organise et les ordonne. Jupiter infusé coule en elles, le sang de leur père, son esprit. Je veux dire, et vous le sentez bien, que nos idées ne pourraient exister, Messieurs, sans unité, dispersées, isolées, ennemies ou indifférentes, sans lien rythmique qui les maintienne associées entre elles. Sans ordre logique, sans ordre physique, sans ordre moral, l'univers vous serait-il concevable ? Et si ces ordres, en plus, se heurtent entre eux ? Les Muses apaisent leurs contradictions, et dans cette paix les disputes de nos sens et de nos sentiments. Elles mettent l'harmonie en nous et l'accord dans le monde. Dans le monde chantant elles rendent nos idées vivantes. Si les atomes de notre corps se dispersaient sans cesse hors de l'unité organique qui les lie, que serions-nous ? et que serions-nous si nos émotions, nos sentiments et nos idées s'en allaient au néant ainsi, apparaissant un moment dans l'écume, flottant sur l'abîme, y disparaissant à jamais ? Les Muses, le rythme veille. Le rythme met le lien, l'unité entre ces idées et notre sang, entre elles et notre corps. Il constitue notre corps intellectuel, notre corps chantant, au dedans de notre corps animal notre corps humain. Il le tient vivant. Il l'immortalise. Par la perception qu'il lui donne de la continuité sans cesse accrue de notre tradition, de notre humanité. Et sa royauté éclate. Pour continuer à être, pour persister dans son rythme et son immortalité, l'homme, le poète doit soumettre

le monde aux mêmes lois, les choses au même ordre que son esprit. Lutte admirable ! Le poète modèle l'univers selon qu'il l'imagine et qu'il le veut. Le désordre et le mal, la souffrance et l'inconnu assaillent l'homme de toutes parts. Il serait emporté, submergé, englouti par toutes ces forces aveugles qui le rongent sans répit. Le poète dresse et maintient, au milieu, au-dessus de ces forces, un exemplaire lyrique de vertu, un exemplaire de joie héroïque. Dans le visage du héros il rend l'inconnu intelligible, le désordre harmonieux. Il verse parmi les lutteurs misérables le goût sans cesse renouvelé de la victoire. Il peint une manière de vie éclatante et, à travers les exhortations imagées, prodigue les sentences pathétiques qui aident à l'atteindre. Il compose, il chante, il vit une de ces odes, par exemple, où Pindare, en retraçant les fastes de la race du couronné, le rattachait à son groupe naturel, et parmi les remous de la mer universelle embarquait, comme il le dit, la louange personnelle de l'élu sur le navire qui porte la gloire de sa patrie et de sa cité. Ainsi les générations sont solidaires. Ainsi le poète lyrique et les vainqueurs qu'il célèbre ne sont que les fleurs de la même tige, de la même sève, du même sang accompli. Ainsi éclate, Messieurs, pour nous Français, au moment où Louis XIV va ordonner le monde autour de Versailles, le grand monologue de *Cinna*. Toutes les forces morales de l'homme sont soumises, groupées, ordonnées au plus haut de leur

expression, dans leur expression souveraine, toutes les puissances morales sont conduites à leur harmonieux développement, sont achevées par Corneille dans l'âme clémente d'Auguste, un Auguste qui n'est plus seulement romain, mais l'Homme même pour des siècles dans sa majesté. Il n'est rien, je crois, de plus pur, rien de plus ferme ni de plus beau que ce morceau de marbre royal ciselé, en plein idéal, par le ciseau le plus français qui soit. L'honneur français, l'aristocratie humaine respire là, dans sa souveraineté. Nous touchons là à l'un de ces exemplaires décisifs qui frappent pour des générations l'héroïsme d'une race à leur effigie. Ah ! je le sens bien, voilà ce que préparaient les Parques ronsardiennes en filant le corps de l'Hospital, voilà ce que Ronsard annonçait, voilà l'œuvre achevée des Muses, la solidarité lyrique qui unit un poète à l'autre, ce chant cornélien voilà la beauté morale dans sa plénitude, la beauté dans sa force, l'homme dans sa victoire, la beauté de l'homme, la beauté.

Désormais ce chant, ce rythme cornélien fait partie de notre vie intérieure, devient un des éléments, et le plus ductile tout en étant le plus vigoureusement actif, l'élite de nos sensations. Elles se groupent autour de ces nobles motifs. Elles s'agencent autour d'eux, et ainsi tramées elles nous rendent, sans que nous y songions souvent, par leur seule impulsivité rythmique, plus hommes, plus Français. Ces énergies, ces images, ces actions en puissance, nous pouvons les



laisser dormir. Elles en ont l'air. Brusquement elles roulent, se dressent dans notre sang et remportent la victoire de la Marne, — Descartes dans l'intelligence de nos généraux, Corneille dans le cœur de nos soldats remportent la victoire de la Marne. Les mêmes rythmes entraînant les mêmes images dans leur mouvement composent une même substance spirituelle à la race, aux hommes qui se succèdent et parlent, en la vivant, la langue de la race. Un monde se crée, idéal, puis réel, car les mêmes lois finissent par courber les idées et les choses. Le poète, l'artiste, les premiers, ont vu l'ordre de ces idées, l'harmonie de ces principes créateurs leur apparaître, s'ébaucher dans leur rêve et dans leur volonté. Sourd travail des Muses intimes ! Autour de ces germes leur œuvre s'est organisée. Toutes les images qui pouvaient nourrir, compléter, achever la création naissante se sont combinées ensemble et lentement, sourdement, dans leur esprit, — toutes les images, les unes héritées, façonnées par leurs pères, les autres, à fleur de naissance, poussées en eux, autour d'eux, dans leur imagination, dans les imaginations ambiantes. Dans ce flottant trésor, en face de ces richesses, il y a eu choix, hésitations, tâtonnements, puis brusquement, un jour, la puissance inspiratrice s'est émue, l'inspiration lyrique s'est fixée, le rythme a jailli, le rythme victorieux. Toute la race, vous le voyez, a collaboré à ce rythme dans l'imagination d'un homme.

Ainsi, Messieurs, je puis dire que nous avons,

dans nos tranchées, comme l'aperception de la sorte d'épopée que nous réalisions, de la sorte d'œuvre d'art, de poème que nous accomplissions dans notre volonté française de parfaitement obéir, si libres d'âme cependant, de nous soumettre tous, et chacun à notre place, de nous accorder à une beauté préconçue, à une victoire que nous savions déjà dessinée dans le cerveau de nos chefs et que, du plus humble au plus subtil, chacun de nous goûtait par avance, et dans l'ordre même qui le créait sur les cartes de l'État-major. C'était plus qu'une hypothèse. Une œuvre d'art et de foi, autant et plus que de science. Nous nous rythmions sur elle. Les usines, les canons, les munitions, tout l'énorme matériel des trains d'armées, — le matériel de nos sensations, si je puis dire, — était lourdement, abominablement nécessaire, nous le sentions. Nous nous y enfoncions, nous nous y empêtrions, nous faisons corps avec lui. Et il en était spiritualisé. Oui. Car au-dessus, en lui et par lui, mais au-dessus de lui, avec quelle âme sentions-nous aussi que la victoire dernière, la vraie victoire appartient aux hommes seuls, au génie des chefs, à la volonté des soldats, à ceux, en un mot, aux poètes qui l'imaginent avec le plus de force. Il y a une imagination de la victoire. Jointes à la puissance de se représenter vigoureusement les obstacles, sa joie est de les emporter en leur opposant une conception d'autant plus belle et irrésistible, qu'elle se sert, pour en triompher, de la

matière même et des volontés qui s'obstinent contre elle. Ah ! secrets de la composition poétique, de l'élaboration morale de la vertu, préparation organique de la victoire, naissance des Muses, don des Grâces, vie de la vie, tout cela se tient, se meut d'ensemble, s'élève dans le sang de l'homme par les mêmes rythmes vers les mêmes réalités et le même idéal. Allez, c'est bien Descartes, c'est bien Corneille qui étaient avec nous, sur la Marne. C'est bien l'intelligence cartésienne, le rythme cornélien qui ont triomphé de l'obstacle. Il s'est maintenu, dans sa voie, l'élan de l'imagination française...

Elles étaient bien redescendues sur terre, les Muses, à l'appel de Ronsard. Car c'est de lui que date vraiment l'élan dont nous sommes nourris, c'est par lui qu'a repris dans notre sang français le cours humain du grand courant civilisateur. Il a redonné leur ton lyrique aux valeurs morales. Il les a désormais empêché de mourir. C'est lui, dans le temps, le premier de nos grands classiques, je veux dire de ceux dont les rythmes créent dans une race cette sorte de fatalité organique qui oblige désormais l'élite de cette race à bien penser et à bien sentir. S'il est vrai que l'esprit sans cesse doit vaincre pour n'être point vaincu, il est chez nous le premier de ceux qui transformèrent en victoire continue et certaine ce combat incessant. Il nous aide à vaincre depuis. Et par cette espèce de prescience qui fait toujours choisir aux poètes comme sujet de leur

plus beau poëme l'événement le plus intimement glorieux et le plus lointainement significatif de leur existence, ayant réveillé en France les Muses endormies, Ronsard a eu la vision de cette Renaissance, il les a vu renaître dans son sang, au sang chantant du sang français. Ayant assisté à l'auguste naissance, son imagination en a fait le sujet de son chant. Il nous a, par ce mythe, dit ce qu'il pensait du monde. Les Muses naissent de Mémoire et de Jupiter, de l'esprit qui épouse et féconde le souvenir, de l'esprit qui ordonne ce qui subsiste en lui du passage des choses. Le chant naît de l'esprit rythmant la tradition.

Durant toutes ces leçons j'ai essayé, Messieurs, de l'établir, et aussi qu'en cette musique immortelle se berce le souci de vivre des hommes, se fait et se maintient l'expérience du bonheur. Ah ! écoutez la suite de l'ode de Ronsard. Voyez avec quelle splendeur, et quelle persuasion, un poëte, Messieurs, nous dit ces choses. Il n'a besoin que de chanter. Chassez de votre esprit tout mon fatras préparatoire. Que Jupiter y plane seul. Écoutez le chant de Ronsard.

.....  
Les filles qu'enfanta Mémoire.

Mémoire, royne d'Eleuthère,  
Par neuf baisers qu'elle receut  
De Jupiter qui la fit mère,  
En neuf soirs neuf filles conceut.

Mais quand la Lune vagabonde  
Eut courbé douze fois en rond  
(Pour renflamer l'obscur du monde)  
La double voûte de son front,  
Elle adonc lassement outrée  
Dessous Olympe se coucha,  
Et criant Lucine, accoucha  
De neuf filles d'une ventrée,

En qui respandit le Ciel  
Une musique immortelle,  
Comblant leur bouche nouvelle  
Du jus d'un attique miel,  
Et à qui vraiment aussi  
Les vers furent en souci,  
Les vers dont flattez nous sommes,  
Afin que leur doux chanter  
Peust doucement enchanter  
Le soin des dieux et des hommes.

Tout ce que je vous ai lourdement bégayé durant ces conférences, le voilà dit enfin dans sa fermeté modulée, sa musique directe, sa vérité et sa vertu lyrique. Le voilà dans son rythme, dans son sang souverain.

Et, — pour n'y plus revenir, mais comment laisser passer cette occasion ? — quand je comparais Ronsard au Tintoret, voilà le chantant tableau que j'avais devant les yeux ; n'avez-vous pas comme moi, Messieurs, devant cette brûlante composition, l'impression que les robustes couleurs du Vénitien peuvent seules lutter, en leur âpre opulence, avec les cadences musclées de cette pathétique délivrance

et la douce extase qui la couronne ? C'est la même vision forcenée qui s'apaise en triomphe tranquille, le même monde intérieur teint de sauvages éclats qui s'éjouit dans le même azur assombri et baigne de je ne sais quelle aube rousse les mêmes formes inquiètes et déjà attendries. C'est le lever du même soleil, toujours jeune, mais déjà vu, l'aurore courroucée de la Renaissance... Rappelez-vous ces matins innocents, ce printemps virginal du lyrisme grec que nous avons traversé. Ici non, c'est un crépuscule, un lever d'aube baptismal. La chute a eu lieu. Il faut rétablir l'homme dans son paradis. Son sang roule des germes impurs. Les rythmes se gonflent et luttent, les couleurs se haussent tragiques. Les unes et les autres doivent d'abord s'asservir l'inspiration. Elles en gardent un frisson. Que sera-ce, lorsque trois siècles plus tard, dans l'orage, après le passage d'Hugo, Cézanne voudra reconstruire à son tour ? Mais je me laisserais emporter. Nous étudierons tout cela l'an prochain. Aujourd'hui je voulais seulement marquer hâtivement ce qui différencie même un Ronsard et un Tintoret de leurs aïeux de l'âge d'or, d'un Pindare ou d'un Phidias...

Ronsard dépeint cet âge d'or. Mais je ne puis tout citer. Les Muses ont le désir de connaître leur père... Ah ! comme je suis tenté de reprendre ici mon commentaire. Les Muses veulent voir la face de leur père... Mais non, le temps me presse, voyez plutôt le groupe qu'elles font, avec leur mère.

Mémoire, impatiente d'aise,  
Délaçant leur petite main  
L'une après l'autre les rebaise  
Et les presse contre son sein.

Elle se décide. Jupiter, l'Esprit, est assis au festin que lui donne l'Océan, le flux et le reflux, l'écoulement perpétuel des choses. Elle conduira les Muses auprès d'eux, au sein même des germes.

Là sont divinement encloses  
Au fond de cent mille vaisseaux  
Les semences de toutes choses,  
Éternelles filles des eaux.

Pour qu'elles paraissent dignement devant la grandeur

Du Dieu qui planta leur naissance

elle trousse leur accoutrement, relie d'un tortis de violettes l'or de leur chef délié et elle les emmène vers l'abîme fécond des vies. Effroi des filles haletant, autour de leur mère, devant les eaux cruelles. Mais elle, Mémoire, qui sait ce qu'à l'expérience peut ajouter le chant et à la matière l'esprit :

« Courage, mes filles (dit-elle)  
Et filles de ce Dieu puissant  
Qui seul en sa main immortelle  
Soustient le foudre rougissant !  
Ne craignez point les vagues creuses  
De l'eau qui bruit profondément,  
Sur qui vos chansons doucereuses  
Auront un jour commandement... »

Voilà la royauté prédite du Rythme sur « les longues rides » à peine nées que mortes des royaumes humides, de l'intumescence des vagues et des phénomènes. Toutes, suivant Mémoire, s'y jettent à plein corps, et au lieu d'y disparaître, on les voit...

En cent façons, de mains ouvertes  
Et de pieds voûtez en deux pars,  
Sillonnoient les campagnes vertes  
De leurs bras vaguement espars.

Et voici le festin. Il touche à sa fin.

Là ceste troupe est arrivée  
Sur le point que l'on desservoit,  
Et que desja Portonne avoit  
La première nappe levée.

Phœbus, du milieu de la table,  
Pour dérider le front des dieux,  
Marioit sa voix delectable  
A son archet mélodieux,  
Quand l'œil du père, qui prend garde  
Sur un chacun, se costoyant  
A l'escart des autres, regarde  
Ce petit troupeau flamboyant...

Il reconnaît sa race. Il se dresse et

Les serrant d'une accolade,  
Mille fois les caressa,  
Tout esgayé de voir peint  
Dedans les traits de leur teint  
Le naïf des graces siennes.  
Puis, pour son hoste éjouir,



Les chansons voulut ouïr  
De ces neuf musiciennes.

Ah ! vous sentez, Messieurs, comme tous les traits portent et signifient, mais il faut souligner « ce naïf des grâces siennes », cette naïveté que l'esprit recouvre dans le chant, cette innocence qu'il y retrouve. Les Muses chantent. Hélas ! il nous faut passer cette histoire héroïque du monde résumée en quelques mythes divins. Jupiter en est comblé d'aise et tant ses filles l'ont charmé il leur demande quel beau don elles veulent requérir de lui. Ici un tableau gracieux qui fait pendant au groupe que nous avons vu des Muses autour de leur mère. Elles flattent les genoux du Père, lui touchent le menton, un peu comme on voit, au Musée d'Aix, Thétis caresser la barbe de Jupiter, — et je ne serais pas étonné que Ingres ait lu et médité la strophe de Ronsard,

... luy flatant de la destre  
Les genoux, de la senestre  
Le sous-menton lui toucha ;

mais devant son grave sourcil elles restent un long temps béantes. Puis Calliope se décide pour toute la troupe :

« Donne-nous, mon père, dit-elle,  
Père, dit-elle, donne-nous  
Que nostre chanson immortelle  
Passe en douceur le sucre doux ;  
Fay-nous princesses des montagnes,

Des antres, des eaux et des bois,  
Et que les prez et les campagnes  
S'animent dessous nostre vois.  
Donne nous encor d'avantage  
La tourbe des chantres divins,  
Les poètes et les devins,  
Et les prophetes en partage.

« Fay que les vertueux miracles  
Des vers, medecins enchantez,  
Soient à nous, et que les oracles  
Par nous encore soient chantez ;  
Donne-nous cette double grace,  
De fouler l'enfer odieux,  
Et de sçavoir la courbe trace  
Des feux qui dansent dans les cieux ;  
Donne-nous encor la puissance  
D'arracher les âmes dehors  
Le sale bourbier de leurs corps,  
Pour les re-joindre à leur naissance.

« Donne-nous que les seigneurs,  
Les empereurs et les princes  
Soient veus Dieux en leurs provinces,  
S'ils reverent nos honneurs.  
Fay que les rois decorez

De nos présens honorez  
Soient aux hommes admirables,  
Lors qu'ils vont par leur cité,  
Ou lors que, pleins d'équité,  
Donnent les lois venerables. »

Les trois grandes lois qui constituent l'autorité du chant, vous le voyez, sont affirmées l'une après l'autre, et dans leur ordre, en chacune de ces trois

strophes, le réalisme animateur de la nature, l'idéalisme libérateur de l'âme, la royale équité fondatrice de la cité. Calliope tour à tour les demande à Jupiter. Il les lui accorde libéralement, mais pourtant sentez à quelles conditions et dans quelle hiérarchie symbolique. Lui, l'Être, la noblesse universelle du monde, il descendra dans l'esprit contemplateur, l'intelligence d'Apollon, il lui donnera son pouvoir et de don en don, de présence en présence il versera, par le chant, le sens de cet ordre harmonieux jusque dans l'âme des derniers hommes.

« Comme l'aymant sa force inspire  
Au fer qui le touche de près  
.....  
Ainsi du bon fils de Latonne  
Je raviray l'esprit à moy ;  
Luy, du pouvoir que je luy donne,  
Ravira les vostres à soy ;  
Vous, par la force apollinée,  
Ravirez les poètes saints ;  
Eux, de vostre puissance atteints,  
Raviront la tourbe estonnée. »

Mais prenons garde. Le vers, dit Boileau,

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Et Ronsard, par la bouche de Jupiter :

« Jamais les dieux, qui sont bons,  
Ne respandent leurs saints dons  
En une âme vicieuse. »

L'art poétique et l'art moral se joignent. Ce n'est que dans la pleine noblesse, ce n'est que dans la pureté de l'âme que le poète

... chantera  
Je ne sais quel vers qui fera  
Au cœur des hommes sa demeure.

Le cercle encore une fois est fermé, la pleine victoire humaine est atteinte. Les Muses peuvent reprendre leur vol. De quel ton Jupiter les envoie civiliser la terre, oh ! la triomphale musique, les larges sonorités et combien pesantes à côté me paraissent même celles de *la Valkyrie* :

« Allez, mes filles, il est heure  
De fendre les champs escumeux ;  
Allez, ma gloire la meilleure,  
Allez, mon los le plus fameux.  
Vous ne devez, dessus la terre,  
Long temps cette fois séjourner... »

Elles fendent les ondes bleues. Comme neuf petites nues elles apparaissent aux peuples, agitent le cœur des sibylles et

Après, par tout l'Univers  
Les responses prophetiques  
De tant d'oracles antiques  
Furent ecrites en vers ;  
En vers se firent les lois,  
Et les amitez des rois  
Par les vers furent acquises ;  
Par les vers on fit armer

Les cœurs, pour les animer  
Aux vertueuses emprises.

Au cri de leurs saintes paroles  
Se réveillèrent les devins,  
Et disciples de leurs escoles  
Vindrent les poètes divins :  
Divins, d'autant que la nature  
Sans art librement exprimoient,  
Sans art leur naïve écriture  
Par la fureur ils animoient,  
Eumolpe vint, Musée, Orphée,  
L'Ascrean, Line, et cestuy-là  
Qui si divinement parla,  
Dressant à la Grece un trophée.

Eux, piquez de la douce rage  
Dont ces filles les tourmentoient,  
D'un demoniaque courage  
Les secrets des dieux racontoient :  
Si que, paissant par les campagnes  
Les troupeaux dans les champs herbeux,  
Les démons et les sœurs compagnes  
La nuit s'apparoissoient à eux ;  
Et loin sur les eaux solitaires,  
Carolant en rond par les prez,  
Les promouvoient prestres sacrez  
De leurs saints orgieux mysteres.

*Les Mages* d'Hugo reprendront plus tard et développeront, sans mesure, ce beau thème ronsardien. Ce n'est plus de ces saints orgieux mystères que les poètes seront proclamés prêtres, mais romantiquement de tous cultes et de toutes lois, en révolte, ces voyants aveuglés, contre tout ce qui les dépasse.

D'accord avec Ronsard, et selon l'esprit de Jupiter, plutôt que de Prométhée, nous avons vu, au contraire, quels fervents de la tradition, quels gardiens respectueux de la cité et du foyer ils sont. Leurs rythmes nous racontent l'histoire du genre humain et la maintiennent vivante en nous. Mais, hélas ! ce règne obéissant des Muses aux lois créatrices de l'Homme une première fois s'obscurcit dans notre sang. Tout ce qui est beau est chose difficile et demande un effort constant. L'enthousiasme est fils de la victoire. Il doit être conquis chaque jour. A peine avaient-elles chanté dans la joie que nous dépeint Ronsard, à peine avaient-elles établi les grands plans lyriques de la vertu qu'une brume romantique trouble déjà l'inspiration dans le cœur de l'homme. Sa contemplation hésite. L'esprit s'embrume devant lui. Une mélancolie enveloppe les Muses. Premier crépuscule sur cet âge doré...

Après ces poètes saints,  
Avec une foule grande  
Arriva la jeune bande  
D'autres poètes humains  
Degenerans des premiers :  
Comme venus les derniers,  
Par un art mélancolique  
Trahirent avec grand soin  
Les vers esloignez bien loin  
De la sainte ardeur antique.

Par un art mélancolique... Cela dit tout, Messieurs.  
La mélancolie amène l'art, cet art que tout à l'heure,

lorsqu'il les enseignait, Jupiter a déclaré « aux Muses inutile ». Tout ce qui relève du métier, de la guerre et du travail de l'homme, tout ce qui, si splendide que ce soit, lui demeure extérieur et le fait retomber sous le servage obéissant des choses, tout cela se fait, se réalise par art ; mais ce qui lui est souverainement propre, ce qui lui est intime, ses passions et son esprit, le cours de son sang et de sa poésie, sa dignité, sa liberté, cela est vivant. Cela, c'est la mémoire plastique qui crée et recrée le monde selon le libre esprit traditionnel hérité de Jupiter, c'est le travail vivifiant des Muses en nous, leur innombrable, leur perpétuelle Naissance, c'est notre rythme fluide, c'est notre humanité.

Par art le navigateur  
Dans la mer manie et vire  
La bride de son navire,  
Par art plaide l'orateur,  
Par art les roys sont guerriers,  
Par art se font les ouvriers ;  
Mais si vaine expérience  
Vous n'aurez de tel erreur :  
Sans plus, ma sainte fureur  
Polira vostre science.

C'est que la vivifiante mémoire plastique, l'inspiration suffit, c'est que l'imagination lyrique est la vie même, la vie profonde de l'homme, c'est qu'elle est la sœur jumelle de cette imagination biologique, si j'ose dire, qui compose notre corps chaque jour, elle se confond avec elle, elle est elle. Le poète en

prend conscience, voilà tout. Le poète qui nourrit son esprit d'images en prend conscience avant les autres, voilà tout. Mais par ce don qu'il a reçu des Muses d'arranger librement, d'unir selon sa volonté les images, il ajoute à la compréhension que nous avons du monde, à l'amour religieux que nous lui portons, ou il embrume, détruit une partie de ce monde en nous. Le poète ajoute à notre quotidienne victoire ou nous entraîne, s'il est maudit, aux pires désaccords, aux pires déchéances, à la défaite de l'homme en nous. En nous, Messieurs, l'humanité sans cesse se constitue, notre sang chante. Mille mornes passions, des habitudes, des tristesses, des intérêts veulent égoïstement étouffer cette voix. Tant que notre cœur bat il obéit pourtant au rythme de l'espèce. Si pauvrement que ce soit, il se cadence toujours sur la victoire des aïeux. La poésie en nous éveille les échos de cette haute voix. Elle nous fait traditionnellement prendre conscience de sa victoire. Elle nous délivre de tout servage. Et cette liberté, toute imprégnée qu'elle est d'harmonie, tout de suite nous en profitons pour mieux nous unir à la noblesse de l'ordre qui monarchise l'univers. Nous l'avons vu, la vie du vers qui se confond avec la conscience fluide, la vie chantante de l'espèce mêle notre vie à sa vie, notre sang passager au sang de l'immortalité. Elle nous porte dans sa force, nous rythme sur sa gloire, et tout, dès lors, nous apparaît plus joyeux, plus robuste et plus beau. Nous sortons du devenir,



nous touchons l'Être. Nous adorons les Lois. La poésie en nous est la présence humanisée des lois. Elle crée et recrée sans cesse le monde selon le vœu des meilleurs de nos pères, de ceux qui par l'amour, les armes ou le chant, les métiers ou les codes, se voulurent plus hommes, plus libres, plus heureux. Elle est, dans l'ordre heureux, l'expérience de la liberté. Elle est au fond de nous la source intarissable de ce bonheur de vivre qui, même aux pires jours, empêche l'homme, même après 70 empêche un peuple de mourir, car la France, car l'homme sont toujours sûrs, quelle que soit leur passagère défaite, de regoûter à la Victoire, mère de toutes vies, tant que les Rythmes, quelque part en leur sang, tant que les Muses chanteront.

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

---

DÉDICACE. . . . .	7
-------------------	---

### PREMIÈRE LEÇON

#### L'ÉTAT DE VERTU POÉTIQUE DES PEUPLES VICTORIEUX

##### I

##### *Rôle civilisateur de la poésie*

Rôle civilisateur de la poésie. — Les grands poètes fixent l'état de victoire où se trouvait leur peuple au moment où ils vivaient. — Salamine. — Le 11 novembre 1918. — Virgile et le triomphe d'Auguste. — Charles Maurras et la Bataille de la Marne. . . . .	11
--	----

##### II

##### *Humanité du poète*

Humanité du poète. — Les grands poètes classiques sont optimistes. — Pessimisme des romantiques. — Incompréhension de la poésie aux basses époques. — Qu'est-ce qu'un poète ? — Rencontre de la raison et de la sensibilité. . . . .	25
--	----

## III

*Fonction créatrice du lyrisme*

Fonction créatrice du lyrisme. — Le rythme ; —  
 les formes. — Les larmes. — Liberté du poète. —  
 Il érige sa sensibilité en loi. — Il chante l'Homme.  
 — Synthèse dans la Tradition . . . . . 42

## DEUXIÈME LEÇON

## LA VIE DU VERS

## I

*La vie du vers est dans son rythme*

La vie du vers est dans son rythme. — Nécessité  
 d'exemples, lorsqu'il s'agit de rythmes, et, en  
 France, d'exemples français. — La raison chan-  
 tée : Vigny ; — Ronsard ; — l'idée de la mort  
 traduite par Lamartine et par Ronsard. — La  
 musique des sens : Hugo . . . . . 55

## II

*Le rythme nous fait participer à la vie de l'espèce*

Le rythme nous fait participer à la vie de l'espèce.  
 — Il est l'imagination ardente du sang ; — la  
 circulation de l'humanité dans l'homme. — Nais-  
 sance de l'humanité poétique. — La poésie est  
 l'intelligence en action . . . . . 74

III

*L'anthropomorphisme*

L'anthropomorphisme. — Souveraineté chantante de l'homme. — Nouveaux exemples : Xavier de Magallon ; — Baudelaire ; — Gérard de Nerval. — La musique et la poésie. — La science et la poésie. — Les règles d'or. . . . . 80

TROISIÈME LEÇON

LE MONDE ET LA MAISON

I

*Le Rythme est la première loi*

Le Rythme est la première loi. — Les poètes et la Loi. — Solon. — Les textes sacrés. — L'histoire et la poésie. — Donner un sens plus pur aux mots de la tribu. — Les lyriques anciens voyaient directement la vie. . . . . 91

II

*La poésie naît du foyer*

La poésie naît du foyer. — La sérénité pathétique des Grecs. — Ils sont des artistes et des politiques. — Leur chef-d'œuvre : la langue grecque. — Leur loi profonde : la famille est l'unité sociale. — Les ancêtres de Platon et de Phidias. — Naissance de la tradition lyrique. . . . . 105

## III

*Le chant de l'homme devient la substance du monde*

Le chant de l'homme devient la substance du monde.

— En face du foyer, la tente du Sémite et le chariot du Germain. — L'héritage des Muses. — La propriété est à la base du droit. — La religion des ancêtres. — Le chant, la loi et la coutume. — Le monde. . . . .

112

## QUATRIÈME LEÇON

## L'ESPRIT LYRIQUE

## I

*L'Homme romantique*

L'Homme romantique. — Les beaux vers affirment la royauté de l'homme. — Tout est fantôme dans l'âme romantique. — Fils de la Révolution, le xix<sup>e</sup> siècle est père de l'invasion et du bolchevisme. — Versailles . . . . .

131

## II

*L'Homme classique*

L'Homme classique. — Les élégies pessimistes de Mimnerme et de Théognis. — La plénitude lyrique. — Les chants populaires. — Un moment ébloui de la sensibilité humaine. — L'imagination créatrice et mesurée. — Le style du foyer.

140

## III

*La poësië est la conscience du bonheur*

- La poësië est la conscience du bonheur. — Chacune des étapes lyriques marque une des étapes du mouvement social et religieux. — La sculpture et la poësië. — La vérité rythmique. — Le chant crée le monde. — L'expérience du bonheur. — L'esprit de victoire. — Printemps français . . . . . 162

## CINQUIÈME LEÇON

## LA NAISSANCE DES MUSES

## I

*Imagination de la vie*

- Imagination de la vie. — L'Ode à Michel de l'Hospital, dressée en exemple au seuil de notre poësië lyrique. — Les Grâces. — L'inspiration plastique et le développement oratoire. — La vie de l'imagination. — Le poëte choisit. — Dircé changée en source . . . . . 171

## II

*Imagination de la victoire*

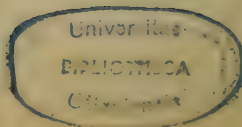
- Imagination de la victoire. — Mémoire. — L'esprit de Jupiter. — La mémoire fécondée par l'esprit, le rythme constitue notre corps intellectuel. — Le poëte remodèle le monde selon qu'il l'imagine. — Corneille et la Marne . . . . . 184

## III

*Naissance perpétuelle des Muses*

Naissance perpétuelle des Muses. — Le chant naît de l'esprit rythmant la tradition. — Ronsard et Tintoret. — Le festin de l'Océan. — Les trois dons de Jupiter. — L'art inutile, s'il n'est soutenu par l'inspiration profonde. — La poésie en nous est la présence humanisée des Lois . . . . .

193





ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE QUINZE NOVEMBRE MIL NEUF CENT DIX-NEUF  
PAR  
L'IMPRIMERIE CH. THÈZE  
A ROCHEFORT-SUR-MER  
POUR  
LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE  
3, PLACE DU PANTHÉON, 3  
PARIS



C'EST

LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

3, PLACE DU PANTHÉON — PARIS

qui a publié

A LA NOËL DE LA VICTOIRE

LE GRAND POÈME DE LA GUERRE

# LES HYMNES

DE

JOACHIM GASQUET

Un magnifique album de 128 pages in-12 quadruple-couronne (23,5 × 24,5) composé en Cochin avec filets ornés, imprimé sur papier vergé, sous couverture ornée, tirée en deux couleurs et rembrichée. . . . . 10 fr.

(DEUXIÈME ÉDITION)

(Voir au verso.)

# LES HYMNES

ONT ÉTÉ SALUÉS DÈS LEUR APPA-  
RITION, PAR TOUTE LA PRESSE,  
COMME UN ÉVÉNEMENT LITTÉRAIRE

Fête de la couleur, des lignes et des sons... fête spiri-  
tuelle et patriotique qui serait tout près de devenir  
religieuse.

LOUIS BERTRAND (*L'Echo de Paris*).

Par l'ampleur de sa composition, par la pureté de son  
style clair et fort... par la vigueur de jeunesse qu'il y  
a dans cette musique, *les Hymnes* sont profondément  
français.

EDMOND JALOUX (*Paris-Midi*).

Une chose est prodigieuse dans ce livre : le Don. Si  
l'accent pindarique devait prospérer encore dans la poésie,  
M. Joachim Gasquet lui aurait rendu la vie.

GEORGES PIOCH (*Les Hommes du Jour*).

La première épopée qu'ait suscitée la guerre et peut-  
être le poème le plus original qu'elle ait inspiré.

F. VANDÉREM (*Revue de Paris*).

SOUVENIRS  
DES MILIEUX LITTÉRAIRES, POLITIQUES  
ARTISTIQUES ET MÉDICAUX

PAR

LÉON DAUDET

---

PREMIÈRE SÉRIE

---

FANTOMES ET VIVANTS

DE 1880 A 1885

Tels qu'ils nous sont présentés, ces Souvenirs sont variés, contés avec une verve et une ironie brillantes.

*(Le Temps.)*

Un volume in-16 double-couronne (15<sup>e</sup> mille).  
Net . . . . . 5 fr.

---

---

DEUXIÈME SÉRIE

---

DEVANT LA DOULEUR

DE 1885 A 1892

M. Léon Daudet vient de faire paraître le deuxième volume de ses Souvenirs. Son talent mordant, sa verve, son art de peindre des gens, de les faire vivre à nos yeux, ne se sont jamais manifestés avec plus de relief, de liberté et d'esprit.

*(L'Intransigeant.)*

Un volume in-16 double-couronne (15<sup>e</sup> mille).  
Net . . . . . 5 fr.

SOUVENIRS  
DES MILIEUX LITTÉRAIRES, POLITIQUES  
ARTISTIQUES ET MÉDICAUX

PAR  
LÉON DAUDET

---

TROISIÈME SÉRIE

---

L'ENTRE-DEUX-GUERRES

DE 1892 A 1895

Quelque opinion qu'on ait sur les idées de M. Léon Daudet, on ne peut qu'admirer l'inépuisable fécondité de sa verve.

*(L'Opinion.)*

Un volume in-16 double-couronne (14<sup>e</sup> mille).  
Net . . . . . 5 fr.

---

---

QUATRIÈME SÉRIE

---

SALONS ET JOURNAUX

DE 1895 A 1908

Jamais le mémorialiste incomparable qu'est Léon Daudet n'a mis au service de ses mâles idées plus de verve et d'entrain.

*(Les Annales politiques et littéraires.)*

Un volume in-16 double-couronne (14<sup>e</sup> mille).  
Net . . . . . 5 fr.

# CHARLES MAURRAS

POÈMES

DE

MARIUS ANDRÉ, ANATOLE FRANCE

XAVIER DE MAGALLON

PORTRAITS, OPINIONS ET JUGEMENTS

DE

ARGENS, JOSEPH D'ARBAUD, JACQUES BAINVILLE

MAURICE BARRÈS, CAMILLE BELLAIGUE

EDOUARD BERTH, LOUIS BERTRAND

PAUL BOURGET, CHARLES BRUN, LÉON DAUDET

LOUIS DIMIER, LUCIE DELARUE-MARDRUS

PIERRE DEVOLUY, BRUNO-DURAND

ALBERT ERLANDE, JEANNE DE FLANDREYSY

ADRIEN FRISSANT, JOACHIM GASQUET

URBAIN GOHIER, DANIEL HALÉVY

CHARLES LE GOFFIC, GEORGES MALET

CAMILLE MAUCLAIR, LUCIEN MOREAU

COMTESSE DE NOAILLES, PAMPILLE

ADOLPHE RETTÉ, M. DE ROUX, EMILE SICARD

GEORGES VALOIS, JULES VÉRAN

Un bel ouvrage, in-16 double couronne, composé en IX Deberny avec filets et lettrines, tiré sur papier vergé, et comprenant un portrait gravé sur bois de Charles Maurras et un fac-similé d'écriture et d'épreuve typographique (5<sup>e</sup> mille) . . . . 5 fr. net.

CHARLES MAURRAS

---

QUAND  
LES FRANÇAIS  
NE S'AIMAIENT PAS

---

CHRONIQUE D'UNE RENAISSANCE

1898-1905

Œuvre d'une puissante dialectique et d'un style à la fois limpide et vigoureux.

ALBERT-ÉMILE SOREL.

L'ouvrage de M. Maurras apparaît, non seulement comme un livre de doctrine et une profession de foi, mais aussi comme un précieux document pour l'histoire de l'esprit français dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> et les premières années du XX<sup>e</sup> siècle.

ED. LASKINE.

Un volume in-16 de 420 pages (8<sup>e</sup> mille) . . . . 5 fr.



CAMILLE BELLAIGUE

---

# PIE X ET ROME

NOTES ET SOUVENIRS

1903-1914

Voici un livre que j'aime. Sous ce titre *Pie X et Rome*, Camille Bellaigue a écrit un livre que pénètre et vivifie un sentiment d'une nuance infiniment rare... Beau livre en vérité. L'harmonie est complète entre l'auteur et son sujet...

Je vous souhaite la même joie que je viens d'avoir : celle de lire un noble livre, écrit par un artiste croyant, qui sait ce que c'est qu'un pape et ce qu'est la langue française.

RENÉ BAZIN,  
*de l'Académie française.*

Un volume in-16 de 320 pages (8<sup>e</sup> mille) . . . . 5 fr.

MAURICE PUJO

---

# LES NUÉES

COMÉDIE CONTEMPORAINE EN TROIS ACTES

IMITÉE D'ARISTOPHANE

---

*NOUVELLE ÉDITION*

Les Nuées, dont Maurice Pujó fait une critique si vive et si spirituelle, se sont les nuées philosophiques, religieuses, littéraires et politiques qui enveloppent depuis Luther l'esprit latin et qui viennent toutes des pays germains.

Un volume in-16 de 256 pages (3<sup>e</sup> mille) . . . . 5 fr.

52  
1171 X 10



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

JUL 27 1971



a39003



002478880b

CE PN 1136

.G3 1919

COO GASQUET, JOA L'ART VAINQU

ACC# 1208606

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	09	02	12	08	6